Georges Sorel et la Révolution au XXe siècle.

Michel Charzat

Alors qu'on s'épuise aujourd'hui à racler les fonds poussiéreux de la production socialiste et libertaire des cent dernières années pour exhumer des auteurs mineurs, l'œuvre de Georges Sorel est là, immense et foisonnante, à peine effleurée. Irréductible à tout schématisme confortable, elle a longtemps indisposé les professionnels des idéologies de la contestation. C'est que

E
HACHETTE
ESSAIS

GEORGES SOREL

ET LA RÉVOLUTION AU XXe SIÈCLE

MICHEL CHARZAT

GEORGES SOREL
ET LA RÉVOLUTION
AU XX[e] SIÈCLE



Document de couverture : Portrait de Georges Sorel,
à l'époque des *Réflexions sur la violence*
(document aimablement fourni par M. Pierre Andreu)

AVANT-PROPOS

Georges Sorel est dans son pays un méconnu célèbre. En Italie de nombreuses rééditions de ses écrits sont mises à la disposition du public; mais il est devenu aujourd'hui très difficile de le lire en français. Sorel fait partie de ces auteurs dont le purgatoire se prolonge. La référence à son œuvre, lorsqu'elle demeure présente à l'esprit de nos contemporains, se résume le plus souvent à quelques stéréotypes paresseusement ressassés depuis un demi-siècle.

Pourtant Sorel ne fut-il pas — jusqu'à Jean-Paul Sartre — le Français qui exerça, hors de nos frontières, l'influence la plus profonde sur l'intelligentsia révolutionnaire du XXe siècle? Et son œuvre immense, politique, sociologique, scientifique, historique, inégale mais souvent fulgurante, ne constitue-t-elle pas l'un des moments de la pensée occidentale au tournant de notre siècle?

Cette amnésie collective à l'égard de Sorel

se prolonge alors qu'on en est réduit à racler les fonds poussiéreux de la production socialiste et libertaire des cent dernières années pour « redécouvrir » des auteurs mineurs.

Un soupçon nous est venu à l'esprit : la raison véritable de cette occultation ne résidait-elle pas dans une forme de censure que certains conformismes idéologiques pouvaient opposer à l'œuvre de Sorel? C'est sur pièce que nous avons voulu juger. La découverte des textes socialistes de cet auteur énigmatique a confirmé notre doute initial. Une démarche éminemment subversive, fonctionnant comme critique de toute critique figée, s'est révélée à nous. Inspiration qui ne pouvait qu'indisposer les professionnels des idéologies, institutionnalisées ou non, de la contestation; elle risquait en effet de miner leur enseignement sécurisant ou inoffensif, de déranger l'ordonnancement subtil et précaire des différents campements théoriques de la diaspora marxiste française. Quant à l'élévation de la vision sorélienne de la marche au socialisme, cette rupture radicale mais lente comme un processus biologique, cette transformation profonde et ramifiée de tout le corps social, elle aurait entraîné les bergers de cette diaspora à une altitude où l'oxygène était trop raréfié pour eux-mêmes et leurs troupeaux.

L'incitation sorélienne — développer, enrichir une conception critique du socialisme scientifique — trouve en Frace un terrain, enfin, favorable. La renaissance d'une vigoureuse et authentique exigence socialiste depuis quelques

années est une réalité historique. Sous le choc de l'accélération délibérée de mutations économiques et sociales longtemps freinées par un capitalisme malthusien, la société française est entrée dans une zone de turbulence. Le mouvement de Mai 1968, l'émergence encore confuse de l'aspiration autogestionnaire, la transmutation en cours du parti socialiste, l'approfondissement de l'union d'une gauche rassemblée pour ouvrir la voie au socialisme, sont autant de manifestations de l'aggravation des antagonismes, des fractures qui lézardent le bloc conservateur en place.

Aussi le moment est-il venu de (re) lire Sorel. Et de le replacer, comme nous y incitait déjà Gramsci, à son véritable rang : celui, incontestable, de grand théoricien du mouvement ouvrier d'autoémancipation de son temps; mais également celui d'un pionnier du marxisme non dogmatique de notre époque.

L'œuvre de Sorel jette un éclairage capital sur les débuts du marxisme théorique français. Le destin de cette œuvre nous permet de mieux appréhender les raisons de la grande misère de la théorie socialiste qui bien vite dans notre pays a stérilisé pour longtemps les promesses de l'aube. Il faut également (re) lire Sorel parce que la résurgence, depuis une dizaine d'années, des thèmes et des pratiques du mouvement ouvrier d'action directe nous invite à retourner à ses sources. Mais, pour nous qui vivons ici et maintenant, l'actualité de l'œuvre de Sorel réside surtout dans la puissance corrosive d'une pensée

qui se situe au cœur même des interrogations suscitées par les projets et les expériences socialistes de notre temps : réforme et/ou révolution, autonomie et/ou intégration de la classe ouvrière, lutte économique et/ou lutte idéologique, hégémonie et/ou coercition.

Epure complexe, prisme impitoyable, l'œuvre de Sorel décompose les diverses facettes des problématiques socialistes; elle constitue, à ce titre, la propédeutique salubre, l'introduction suggestive à toute réflexion agissante sur le passé et le devenir du socialisme du XXe siècle. Reste une question : celle de la position politique de l'auteur de cet essai. Nous ne confondons pas le travail de l'historien, du théoricien avec la recherche d'un prétendu apolitisme. Notre propos consiste bien à prendre l'initiative d'une réévaluation de l'œuvre de Sorel. Mais cette réévaluation, ce décryptage ne pouvaient se réaliser qu'à la lumière des grands enjeux politiques et théoriques qui surgissent du mouvement même de la société française contemporaine.

EN GUISE DE PRESENTATION

UN JEUDI COMME LES AUTRES

Paris. Trois heures de l'après-midi. Le tram de Boulogne approche du terminus. L'attelage donne un ultime coup de collier. C'est le dernier faux-plat, le plus traître, celui qui débouche enfin place Saint-Sulpice; sur la halte, là-bas, devant l'église. En ce jeudi de mai 1907, les voitures à chevaux tiennent toujours le haut du pavé. Pourtant l'automobile n'est plus un objet de curiosité, ce bibelot animé pour *sportsmen* richissimes des toutes premières années du siècle. Des taxis pressés dépassent le lent véhicule municipal...

Les vendeurs des premiers titres de l'après-déjeuner s'époumonent à annoncer que l'agitation des vignerons du Midi continue à s'étendre. Les Parisiens ne s'en émouvaient que très médiocrement. Pour la forme. Ils ne risquaient pas de manquer de vin. Et les paysans ne s'étaient-ils pas fait un malin plaisir de laisser tomber la capitale insurgée, hier encore, en 71? Considération qui pouvait certes se retourner et leur valoir quelque indulgence plénière, particulièrement dans un quartier aussi fonctionnellement bien-pensant. Cette graine de paysans-là ne méritait pas la compassion des gens convenables. La première moisson du combisme! Non, l'événement était encore une fois provoqué par

Rochefort. Son nouveau coup de tête, son dernier engagement, son premier reniement journalistique. Après vingt-sept années de collaboration à *L'Intransigeant,* le prince vieillissant des polémistes mettait sa plume redoutée au service des nationalistes de la cocardière *Patrie.* Paris virait pour de bon à droite.

Terminus. Le voyageur qui descend de l'impériale, l'homme que nous allons accompagner dans son périple, ne détonne nullement au milieu de cette voiturée de demi-bourgeois très-comme-il-faut, de rentiers un peu gênés ramassés tout au long de la traversée des beaux quartiers. Sans doute pourrait-on noter (mais qui y songerait?) que la raideur de la stature, la robustesse de la complexion, la fraîcheur enfantine du teint, la flamme admirable, couleur violette de Parme qui illumine le regard de ce rentier un peu solennel, rappellent davantage les origines aventureuses de ses lointains ancêtres, les Vikings, que l'ascendance prosaïque de ses compagnons d'occasion. Notre improbable — et perspicace — observateur ne manquerait pas également de remarquer que les habits de cet homme d'un âge certain commencent à passer de mode. Non pas à cause de la stricte redingote sombre rehaussée, à la boutonnière, d'un ruban rouge. La redingote est l'uniforme de la gent bourgeoise, le signe distinctif de ceux qui font profession de posséder ou de savoir. Mais le capuchon jeté sur ses épaules fait passablement vieux jeu; mode surannée pour qui n'avait pas eu — comme lui — ses vingt ans dans les années où l'Empire n'en finissait pas de se libéraliser. Et son haut-de-forme qui commence à se singulariser parmi les melons bons enfants rappelle que sa génération — celle de la République des ducs — avait cédé la place à la France des professeurs républicains et des arrondissementiers.

Voici dix ans que notre voyageur de l'impériale quitte ponctuellement le 25 de la rue Denfert-Rochereau [1] à Boulogne. Voici dix ans, depuis la mort de sa femme, que la silhouette de cet homme hante les mêmes rues, plusieurs fois par semaine; silhouette

1. Aujourd'hui : rue Georges-Sorel. La maison habitée par Sorel a disparu.

familièrement anonyme, presque celle d'un habitant du quartier. Le jeudi est son jour de prédilection, comme pour ses petits-neveux qu'il vient de quitter. La soixantaine lui pèse moins aujourd'hui. Contrairement à son habitude, il néglige la devanture « laïque » de la librairie Rieder pour emprunter d'un pas décidé la rue Saint-Sulpice. Il bifurque bientôt vers l'Odéon, s'insinuant dans la rue Corneille. Il doit y déposer son article. Une solide critique du *Contrat social,* un réquisitoire argumenté contre l'idéalisme sentimental et juridique de ce benêt de Jean-Jacques. Comme toujours sa recension est un peu confuse, alourdie de digressions, truffée de gloses inattendues. C'est un genre qu'il affectionne entre tous : il lui permet de se saisir d'un auteur comme d'un prétexte pour laisser vagabonder son intelligence, affirmer ses partis pris, exprimer ses goûts et ses dégoûts. Au fond il n'aime pas se livrer par papier interposé. « Pourvu que Lagardelle n'y soit pas ! » se surprend-il à penser. Il n'a pas beaucoup d'estime pour le jeune directeur de la revue. « Un carriériste, peut-être même un nouvel Aristide [2] ! »

L'article à peine déposé, le voici déjà se hâtant vers l'autre côté du boulevard Saint-Michel, en direction de la rue des Ecoles. Ou plus exactement de la Sorbonne. Là, au 8, entre deux hôtels douteux qui soulignent la décence de sa pauvreté s'intercale la façade austère de la boutique des *Cahiers de la Quinzaine.* A la devanture, une collection des derniers numéros de ces *Cahiers* que Péguy prend tant de peine à corriger, encore plus à placer. L'année scolaire 1906-1907 — Péguy n'a jamais égrené le temps autrement — a été particulièrement difficile. Heureusement que la *Vie de Michel-Ange* d'un certain Romain Rolland avait bien marché. En poussant la porte de la boutique le visiteur pouvait se faufiler immédiatement, à droite, dans la petite pièce où l'on aperçoit Péguy à travers le panneau vitré. Ou continuer à s'enfoncer dans le couloir en forme de boyau, sombre tranchée obstruée par les placards de *Jean-Pierre,* la publication du jeudi qui se proposait rien de moins que d'extirper Dieu et la guerre de la cervelle des enfants.

1. Aristide Briand.

C'est là que se rendait notre rentier décoré. M. Sorel, ingénieur démissionnaire des Ponts et Chaussées, était parvenu au terme de son voyage.

Au fond du couloir, l'administration des *Pages libres* campait tant bien que mal dans une arrière-boutique exiguë. Trois hommes dans la force de l'âge constituaient l'état-major de la revue. Etat-major, c'était bien le terme qui convenait. Guyesse, le directeur, un ancien de Polytechnique, officier d'artillerie promis à un bel avenir, avait rompu les amarres avec sa caste. Démissionnaire lui aussi, mais de l'armée et au plus fort de l'Affaire pour mieux servir la démocratie. Dujardin et Moreau, ses deux anciens sous-officiers d'ordonnance l'avaient suivi, sans s'interroger outre mesure, par fidélité. Bien vite Guyesse avait occupé une place éminente dans le combat pour la Justice, tenant à bout de bras les universités populaires, cette première tentative généreuse, mais déjà moribonde en 1907, de coopération entre intellectuels de bonne volonté et ouvriers. Les U.P. lui firent découvrir que la République serait sociale ou ne serait pas. Guyesse avait alors fondé *Les Pages libres,* consacrant son existence, et sa fortune, à l'éveil socialiste du prolétariat, manifestant une remarquable compréhension de la vie ouvrière. Guyesse était sorélien, comme tous ses collaborateurs, des hommes de qualité tel le jeune Halévy. Rien à voir avec son père, l'heureux amuseur du Second Empire. Daniel Halévy venait de proposer à Sorel d'éditer, dans la collection des *Pages libres,* ses récentes *Réflexions sur la violence.*

Même *Le Petit Parisien* en avait parlé, sans doute pour flétrir au passage la « morale d'apache » dont l'auteur, un homme pourtant bien sous tous rapports, faisait une si scandaleuse apologie [1]. Les *Réflexions* se vendraient donc bien. Et puis voici plus d'un an que *Le Mouvement socialiste* les avait publiées. Lagardelle ne pourrait s'opposer à leur réédition. Sorel allait de ce pas donner son accord. Mais il n'oubliait pas qu'on était jeudi : le jour où Péguy recevait.

Immobile derrière sa table, tantôt signant une lettre, tantôt étudiant un registre, le maître des lieux était le

1. *Le Petit Parisien,* 7 avril 1907.

moins loquace des hôtes. Dans son minuscule domaine, une pièce d'à peine trois mètres sur deux, flottait une atmosphère de communauté laïque. Les murs étaient entièrement tapissés par les collections des *Cahiers* que Péguy classait avec un ordre tout militaire. Face à son bureau se dressait une chaise. La seule de la pièce, la chaise réservée à celui que Péguy appelait respectueusement « notre maître, monsieur Sorel », Cette chaise, personne n'aurait eu l'outrecuidance de l'occuper. Surtout un jeudi! Sorel était enfin assis. Il se préparait à célébrer le rite immuable, et toujours recommencé, de la causerie hebdomadaire. Coincé entre un vieux poêle rouillé et l'habituée, une pauvre fille bossue, admiratrice inconsolée de Saint-Just, qui se tenait penchée sur lui, telle une chouette sur une branche, Sorel, ramassé comme un fauve, s'apprêtait à tenir tête à son public. Des jeunes gens, pour la plupart, qui se pressaient pour assister au dialogue socratique. Avec beaucoup de bonne volonté on tenait, debout, à une dizaine. Il y avait le probe et fidèle Edouard Berth, les déjà prolixes frères Tharaud, le subtile Benda, parfois Romain Rolland... Sorel aimait ce public. Un véritable bain de jouvence. Il improvisait des réponses rapides, s'emparant des questions comme d'un bonheur providentiel, chassant les remarques qui lui faisaient perdre le fil de son propos par son éternel « Il y a quelque chose d'autre! »

Ce jeudi-là, il y avait effectivement quelque chose d'autre. Jaurès avait cherché à l'atteindre (sans doute à cause de sa renommée naissante?) en le traitant, et à la tribune de l'Assemblée s'il vous plaît, de « métaphysicien du socialisme [1] ». « Les hommes de votre génération, Péguy, ont cru en Jaurès avec beaucoup de sincérité. Qu'en pensent-ils aujourd'hui? Je parle naturellement des hommes qui ont une tête, et non pas des simples idiots ou des malins qui ont toujours quelque chose à demander à un député. Je parle des hommes, et non pas des lavettes. » Sorel poursuivait, les yeux mi-clos, mâchonnant sa courte barbe blanche. « Le socialisme de Jaurès est devenu un des rouages gouvernementaux... Ce n'est plus du socialisme. D'ailleurs le

1. Discours du 11 mai 1907.

socialisme de Jaurès est entré dans les salons, avec les larbins, les verres d'orgeat, les tziganes et les dames débraillées qui exhibent leurs charmes. » Le soliloque se développait *crescendo*. La tête légèrement penchée en avant, la voix flûtée, les inflexions scandées par une règle, Sorel s'emportait pour de bon... « Jaurès a donc formé un parti socialiste à combinaison parlementaire, et ce parti est englobé par ceux que la violence ouvrière doit détruire [1]. »

Sorel comme Péguy détestait les hommes qui avaient déçu la grande espérance du premier dreyfusisme. L'aurore livide du combisme avait succédé aux élans du premier dreyfusisme.

Dans ces moments-là Sorel se laissait aller, son vocabulaire se relâchait; il devenait volontiers goguenard, un tantinet vulgaire. Le débinage était l'une de ses faiblesses. Son péché mignon. Surtout lorsqu'il avait dans sa ligne de mire les penseurs attitrés du régime, les Lavisse, Aulard, Seignobos, les sommités universitaires du moment que Péguy avait dénoncées publiquement. Les deux hommes n'avaient pas voulu profiter de la curée post-dreyfusienne. Ils vomissaient cette chasse aux honneurs et aux prébendes qui avait dégradé la mystique dreyfusienne. La fureur de Sorel n'épargnait pas non plus les politiciens; les « blocards » en général, les socialistes parlementaires en particulier. Il les interpellait par leur prénom, comme on le fait pour commander un mandarin-picon au garçon de la brasserie. Aristide, c'était Briand, l'ancien avocat de la grève générale, Alexandre renvoyait à Millerand, René à Viviani... Il faisait mine de s'apitoyer sur leurs victimes, les « braves gens », toujours floués, toujours consentants. Il avait même une expression bien à lui pour décrire la marée montante de la social-médiocratie blocarde. « La France se pipelètise », prophétisait-il.

Son irritation provisoirement apaisée, Sorel pouvait épancher son trop-plein de lectures, de méditations, de réflexions. Il était alors imprévisible, sautant d'un sujet à un autre. Il savait tout, il avait tout lu, il par-

1. Cf. *Propos de Georges Sorel* recueillis par Jean Variot, Gallimard, p. 132 et suiv.

lait de tout, avec brio et précision, de mathématiques, d'exégèse, de la C.G.T., des épicuriens, de Bergson, de Léon XIII, d'Engels... Il passait avec aisance de la description comparée des uniformes des vélites et des voltigeurs de la garde à une discussion sur Platon et sainte Thérèse. Ses auditeurs redoutaient ses développements assommants sur la condition militaire à travers les siècles; ses considérations oiseuses sur la vitesse des chemins de fer; ils savaient que c'était la dîme qu'ils devraient acquitter pour profiter des remarques fulgurantes que l'on retrouverait demain, à peine mieux ordonnées, dans les *Réflexions, Les Illusions du Progrès* ou *La Décomposition du marxisme.*

Le soliloque prenait fin vers les six heures lorsque Sorel se levait pour retrouver ses solitudes de Boulogne. Péguy se dépêchait pour attraper son train qui le conduirait chez lui, à Lozère, une lointaine banlieue, tristement pavillonnaire.

Dès le lendemain on se retrouverait pour une nouvelle cérémonie. En effet, à cinq heures moins le quart précises, Sorel faisait irruption dans la boutique pour entraîner tout son petit monde, Péguy, Berth, Guyesse, Halévy, quelques autres, vers le Collège de France voisin. Bergson était l'officiant. A cette époque l'assistance du vendredi n'était pas encore frelatée. Les mondaines et les snobs n'avaient pas encore pris l'habitude d'envoyer leurs laquais et leurs fourriers retenir les bonnes places. L'enseignement de Bergson, Sorel le recevait comme un appel d'air revivifiant. Il avait, quinze ans auparavant, salué Bergson, « cet arbre isolé qui s'élève au milieu des steppes désolées de la philosophie officielle [1] ». Sorel était secrètement flatté par les quatre pages déférentes que Bergson venait de lui adresser en remerciement de son article sur *L'Evolution créatrice.*

Rares étaient les circonstances qui le tenaient éloigné du triangle délimité par Saint-Sulpice, l'Odéon et le pont des Arts. Sa maladie, bien sûr, lorsque son cœur battait trop vite. Une lecture indispensable qui le conduisait à la Bibliothèque nationale. Quelque visite à l'un de ses amis cloué par la maladie, hier chez Fer-

1. *L'Ancienne et la Nouvelle Métaphysique,* Rivière, p. 167.

nand Pelloutier, l'apôtre du syndicalisme, ou Bernard Lazare, le modeste et infatigable prophète de l'innocence de Dreyfus; aujourd'hui, chez le délicat Elémir Bourges. C'est dans ce triangle que se trouvait l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales où Sorel se rendait de temps à autre pour participer aux délibérations de son conseil d'administration triplement bourgeois ou pour prononcer quelque conférence sur les relations entre éthique et socialisme. Toujours dans ce triangle familier se situait la boutique du *Mouvement socialiste,* rue Corneille, et la librairie de Delessalle, rue Monsieur-le-Prince. Sorel se sentait vraiment chez lui dans la petite librairie, rarement ensoleillée, que Paul et Léonce Delessalle venaient d'ouvrir pour assurer leurs arrières. Paul était un ancien ajusteur; un mécano hors de pair; il avait même monté le premier appareil cinématographique des frères Lumière. Mais il était surtout l'un des animateurs de la Confédération Générale du Travail, l'un des dirigeants les plus conséquents de la jeune centrale révolutionnaire. Secrétaire adjoint des bourses du travail au temps de Pelloutier, il assurait présentement l'intérim d'Yvetot, arrêté une nouvelle fois pour cause de propagande antimilitariste. Cet homme bien tranquille était de ceux qui faisaient trembler les défenseurs de la société. Un meneur, comme ils disaient.

C'était l'époque où la C.G.T. s'employait à organiser grève sur grève; à faire du 1er Mai, le matin du grand soir de la classe ouvrière. Clemenceau pouvait se targuer de son titre de premier flic du pays, il ne savait où donner de la tête. Pataud, le secrétaire du syndicat parisien de l'électricité, venait de montrer la force et l'audace de son organisation en coupant l'électricité à l'Elysée, au beau milieu du Conseil des ministres. Période d'agitation forcenée où les militants se livraient à la chasse aux « renards », répandaient l'usage de la « chaussette à clous » contre la police, préconisant le « sabotage » contre les patrons. Moment d'incertitudes, d'espérances et d'angoisses. *L'Echo de Paris* publiait chaque jour un article intitulé « La Révolution qui vient ». Des campagnes alarmistes déterminaient nombre de possédants à stocker des provisions en vue d'une nouvelle Commune. On disait même qu'un bourgeois,

père de famille particulièrement peu aventureux, élevait une vache chez lui !

Un peu plus loin, vers la Seine, il y avait encore un dernier havre, la librairie de Marcel Rivière, chez qui Sorel envisageait de faire publier ses prochains ouvrages. Elle recevait sa visite chaque fois qu'il décidait, pour changer, de rentrer chez lui en empruntant l'embarcation qui faisait la navette entre le pont des Arts et Boulogne. Car tous les soirs, ou presque, Sorel regagnait avant dîner le petit pavillon qu'il partageait avec son neveu, un personnage falot, un peu coureur cycliste. Pavillon modeste, étroit, avec sa porte grillagée qui ouvrait en grinçant sur le jardinet et qui butait tout de suite sur le perron. Sorel occupait une chambre au deuxième. Il vivait surtout dans son bureau qu'il avait installé dans le grenier. Une pièce bourrée de livres où l'on tenait difficilement à deux. La nuit, la solitude et le travail allaient s'emparer de lui jusqu'au lendemain.

Il se trouvait à l'équinoxe de sa seconde existence. Celle d'un rentier révolutionnaire. Espèce plutôt rare — on en conviendra — même au temps de M. Fallières.

PREMIÈRE PARTIE

SOREL ET SON TEMPS

CHAPITRE PREMIER

D'UN SIÈCLE A L'AUTRE...

La première partie de la vie de Sorel constitue une énigme, sans doute la plus indéchiffrable que nous ait léguée l'auteur des *Réflexions*[1]. Plus de la moitié de sa vie, de la jeunesse à la force de l'âge, se trouve plongée dans l'obscurité qui absorbe jusqu'au souvenir des existences inessentielles.

Socialement, Sorel est issu de la fraction instable de la bourgeoisie, celle qui mêla les bénéficiaires et les héritiers spirituels de la Révolution et des Grandes Guerres pour la Liberté et le Droit aux descendants de cette petite bourgeoisie provinciale, souvent janséniste, qui se tint quelque peu en marge des commotions politiques. Il put vivre de ses rentes pendant vingt-cinq ans, mais mourut ruiné et prolétarisé.

SOREL POLYTECHNICIEN ET AUTODIDACTE (1847-1892)

Georges Sorel vit le jour à Cherbourg, en 1847. Le père, qui gérait une maison de commerce, aurait connu

1. La biographie de Pierre Andreu : *Notre Maître, Monsieur Sorel,* Grasset, 1953, est le seul ouvrage à jeter quelques lueurs sur cette période de la vie de Sorel.

de graves difficultés financières. Son épouse, catholique austère, était la fille d'un officier libre-penseur de l'Empire. Malgré les difficultés matérielles qui alourdirent le climat familial, les trois fils reçurent une excellente éducation qui les conduisit tous à coiffer le bicorne de l'Ecole polytechnique.

Georges est admis en 1867 aux Ponts et Chaussées. Une photographie de circonstance, la première que l'on ait de lui, nous fait découvrir un jeune aspirant au regard clair, perdu et déjà obstiné. Que sait-on de lui? Quelques bribes de sa jeunesse arrachées à ses condisciples de Sainte-Barbe, quelques souvenirs familiaux pieusement recueillis par Pierre Andreu. Georges? Un élève sans problème, bien appliqué, doué en mathématiques. Et pourtant en de rares circonstances il s'était laissé emporter par d'irrépressibles rébellions contre ses maîtres. Ces incongruités intriguaient d'autant plus qu'il présentait ordinairement la façade d'un être équilibré, réservé, à l'intelligence solide mais un peu terne.

Sorel rallie l'île de Beauté pour occuper son premier poste d'ingénieur des Ponts au moment où éclate la Commune. Il a sans doute suffisamment de soucis avec les routes corses pour ne pas se laisser distraire par les nouvelles du continent. Puis c'est une longue transhumance professionnelle : Albi, Draguignan, trois années de Kabylie, Perpignan. Aucun témoignage ne permet de reconstituer le cheminement intellectuel — et moral — qui détermina notre ingénieur à changer brusquement sa vie à quarante-cinq ans passés. Seulement quelques points de repère biographiques.

LA FORCE DES CHOSES

Hasard ou nécessité? Un faisceau de circonstances a sans doute favorisé la lente et sourde maturation qui prépara l'explosion de 1892.

La formation scientifique de Sorel, le métier d'ingénieur exercé pendant plus de vingt années l'ont certainement aidé à s'émanciper des façons de voir d'une

classe dominée par les phantasmes des négociants et des rentiers. Technicien, homme de l'art, Sorel gagne son pain en construisant des routes, des ponts, des ports pour la collectivité; il n'est pas ce bourgois commun décrit par Emmanuel Berl, cet individu qui a de l'argent et de la considération et qui veut toujours plus d'argent et de considération. Il juge les hommes et les choses avec le coup d'œil de l'ingénieur.

Plus intimement encore que son métier, son foyer lui permit de découvrir la vraie vie, celle du peuple laborieux des faubourgs et des campagnes. L'histoire de sa liaison avec Marie David évoque une moderne (et bourgeoise) incarnation des passions inaltérables exaltées par Barbey d'Aurevilly.

Il l'avait connue en 1875 à Lyon. Malade, Sorel avait été soigné par Marie, la servante de l'auberge où il était descendu. Ils ne se quittèrent dès lors plus. La maladie emporta Marie, vingt-deux années plus tard. Cette femme simple était un être d'exception. Ancienne ouvrière d'usine, elle fit comprendre à Sorel la réalité de la misère ouvrière. Elle lui révéla, mieux que la lecture de Proudhon, combien le peuple peut recéler de vertus morales. Et la singularité scandaleuse de la situation, la force de l'attachement qui rivait la fille du peuple presque illettrée au polytechnicien, la catholique rigoriste à l'agnostique furent pour beaucoup dans la prise de conscience de Sorel. Mais on n'échappe jamais complètement à sa première nature. Personnage d'une autre époque, Sorel refusa, par piété filiale, de donner son nom à Marie David. Conception mi-romaine (l'autorité sacrée du père), mi-bourgeoise (la honte de la mésalliance). Mystère impénétrable et insoupçonné : qui dans l'entourage de ce couple émouvant aurait alors pensé que Georges et Marie n'étaient mariés ni devant la loi ni devant Dieu? Rigueur dramatique pour cette catholique à la piété dévorante; fidélité familiale déchirante pour cet homme qui ne se remettra jamais de la perte de sa compagne. Avare d'épanchements, Sorel confia pourtant que c'est en pensant à elle qu'il écrivit ces lignes : « Heureux l'homme qui a rencontré la femme dévouée, énergique et fière de son amour, qui saura toujours lui rendre présente sa jeu-

nesse, qui empêchera son âme de plier et saura lui rappeler à tous moments les devoirs de sa compagnie et, peut-être, lui révéler son génie [1]. »

1897 : la fêlure est irrémédiable. Sorel se retire dans son pavillon de Boulogne d'où il ne s'échappe que pour ses escapades de l'après-midi. Jusqu'à sa mort, il y travaille à élever un « monument philosophique digne de la mémoire de sa compagne ».

Le métier d'ingénieur, la rencontre avec Marie David confortèrent la propension de Sorel à vérifier par lui-même les idées et les enseignements reçus. Une lettre adressée à son jeune ami Daniel Halévy révèle la force de cette soif d'authenticité. « Je ne suis ni professeur, ni vulgarisateur, ni aspirant chef de parti; je suis un autodidacte qui présente à quelques personnes les cahiers qui ont servi pour sa propre instruction... Pendant vingt ans, j'ai travaillé à me délivrer de ce que j'avais retenu de mon éducation; j'ai promené ma curiosité à travers les livres moins pour apprendre que pour nettoyer ma mémoire des idées qu'on lui avait imposées. Depuis quinze ans (1892), je travaille vraiment à apprendre [2]. »

Sorel entreprend de se réapproprier l'ensemble du savoir de son temps : science, philosophie, psychologie, histoire des civilisations, des religions, des différentes techniques. Entreprise faustienne qui ne deviendra subversive que lorsque Sorel abordera l'œuvre de Marx. En effet, le premier Sorel se rattache intellectuellement au courant conservateur libéral. Il condescend à la démocratie, considérée avec hauteur et résignation. La lucidité désenchantée de Tocqueville et l'anti-idéalisme réactionnaire de Taine le tiendront pour toujours éloigné du lyrisme jacobin. Renan a éveillé sa curiosité pour l'Histoire, particulièrement pour la face obscure et inconsciente des grandes entreprises collectives. Et l'école de la Réforme sociale de Le Play a très tôt attiré son attention sur la question ouvrière. Deux autres penseurs ont fécondé la méditation de notre « autodi-

1. In *Le Mouvement socialiste*, 1907, p. 513. Sorel a souvent rappelé que deux de ses principales œuvres (les *Saggi* et les *Réflexions*) sont dédiées à sa compagne.
2. Lettre du 15 juillet 1907, in *Réflexions*, p. 6 et suiv.

dacte ». D'abord Cournot qui le familiarise tôt à l'idée de l'imprévisibilité de l'avenir. Puis, au cours des années 80, découverte de Proudhon; dès 1889, les premiers ouvrages de Sorel, empreints d'un moralisme rigoureux, accusent la présence des grands thèmes de l'auteur de *La Justice dans la Révolution et l'Eglise* [1].

En 1892, Sorel achève de se libérer de son destin initial, celui tracé par la trajectoire anonyme et régulière d'une honorable carrière de fonctionnaire en cet âge d'or de la bourgeoisie régnante. Parvenu à cet âge, on n'échappe pas aussi facilement à la viscosité sociale qui englue les individus dans leur milieu. Sorel rapporta à son traducteur italien, Lanzillo, dans quelles conditions il choisit d'assumer sa liberté : « J'ai laissé le service des Ponts et Chaussées, sitôt que j'ai pu le faire honorablement, c'est-à-dire quand j'eus été décoré (la Légion d'honneur est un brevet de loyaux services pour tous les fonctionnaires d'un certain rang) et nommé ingénieur en chef. J'aurais pu demander la faveur (qu'on accorde à tous les fonctionnaires des Ponts et Chaussées) de rester en congé illimité, ce qui m'aurait permis de conserver mes droits à la retraite, mais vraiment, j'ai préféré ne pas demander de faveur à personne et j'ai donné ma démission [2]. »

Rupture et continuité : il est, et restera, dans son mode de vie, bourgeois insigne, homme d'une caste et d'une époque. Nul soupçon de masochisme, nulle volonté de rédemption individuelle dans son geste. Seulement la jonction explosive d'une érudition monstrueuse, d'un esprit impitoyablement critique avec l'inquiétude collective qui flotte dans l'air du temps.

---

1. *Le Procès de Socrate* et *La Contribution à l'étude profane de la Bible* (1889); Sorel collabore déjà à plusieurs revues philosophiques et scientifiques françaises et italiennes.

2. Lettre à Lanzillo, syndicaliste révolutionnaire italien (20 février 1910), où Sorel, fait exceptionnel, livre quelques indications personnelles.

LA CRISE DE L'AN MIL NEUF CENT

La compréhension de l'œuvre de Sorel ne peut être abstraite du contexte historique concret, de son environnement idéologique spécifique. Crise morale des temps nouveaux, crise de la société nouvelle, crise du socialisme : la combinaison de ces trois instances tisse la trame vivante du sorélisme.

LA CRISE MORALE DES TEMPS NOUVEAUX[1]

1892 (la démission) — 1907 (les *Réflexions*). Ces deux dates encadrent une prodigieuse période. Le siècle bascule. Et avec lui les certitudes philosophiques, scientifiques, culturelles. Nul mieux que Romain Rolland dans son chef-d'œuvre méconnu, sa biographie de Péguy[2], n'a souligné la bouleversante nouveauté de « l'an mil neuf cent ». Il ne s'agissait rien de moins que du dynamitage catastrophique de la grandiose foi de l'esprit humain qui le gouvernait depuis deux mille ans. Le mysticisme de la Raison dont le jet de foudre avait transpercé Parménide d'Elée était brutalement contesté. « Les gonds du siècle n'avaient pas fini de tourner sur l'an 1900, que Max Planck ébranlait le premier principe de la physique, le principe de la continuité. Cinq ans après, Einstein jetait les bases de la Théorie de la relativité. Le sol tremblait et son frémissement se communiquait à l'esprit. La philosophie s'éveillait fiévreusement de son lourd dogmatisme. Un monde nouveau de

1. Titre d'un livre de P. Burdeau, commenté par Sorel in *Le Mouvement socialiste*, n° 194, 1908.

2. Cf. R. Rolland : *Péguy*, 2 vol. Albin-Michel, plus particulièrement la magistrale introduction intitulée « L'An mil neuf cent ».

la pensée allait se faire jour. Il était soulevé par un élan mystique; et il explosa dans une atmosphère d'enthousiasme et de combat [1]. » Sorel s'exclame dès 1896 : « La science ne semble plus nous garantir contre la contingence... *le point fixe a disparu* [2] ! » L'écho n'a pas fini de retentir. « Il n'existe *plus de point fixe* d'où l'un d'entre nous pourrait espérer ressaisir la configuration du savoir et par là, en proposer la fermeture », continue de constater aujourd'hui Jean Toussaint Desanti [3].

L'éthique dominante du XIXe siècle reposait tout à la fois sur l'humanisme gréco-latin, la morale chrétienne et le rationalisme issu de la philosophie des Lumières. Dès les premières décennies du siècle ces valeurs se trouvèrent démenties par l'essor des rapports sociaux capitalistes. Sorel reprend à son compte ce que Proudhon écrivait à Michelet en 1860 : « On ne sort de là que par une révolution intégrale dans les idées et dans les cœurs. »

Disciple de Marx, il est formel : le mal ne tient pas à l'abjection personnelle des individus. Les racines du malaise de la civilisation sont sociales, les forces du progrès rationaliste et mécaniste mises en œuvres par le capitalisme sont irréversibles. Il ne peut plus y avoir coïncidence entre la base matérielle de la société et ses projections superstructurelles, idéologiques et sociales. La Révolution est en marche. Par bonheur le socialisme s'est institué héritier légitime des espoirs magnanimes de la grande bourgeoisie.

Sorel est l'un des grands témoins de la crise organique inaugurée par la bourgeoisie européenne, crise accentuée au tournant du siècle par l'affaiblissement des anciennes certitudes, crise aggravée par les bouleversements liés à la deuxième révolution technologique. La première révolution industrielle avait correspondu au règne satisfait du capitalisme industriel, à l'éblouissement de la religion du progrès attestée par de merveilleuses innovations techniques, sanctifiée par les

---

1. R. ROLLAND : *Péguy*, p. 17.
2. *Le Devenir social*, Etude sur Vico, octobre 1896.
3. In *Annali*, 1971, cité par Maurice Godelier.

miracles des grandes découvertes biologiques. Elle avait sécrété l'évolutionnisme rassurant de Spencer, les sectes positivistes des orphelins de Comte et les chapelles scientistes inspirées par Taine et Berthelot. Maintenant, l'Ecole sociologique de Durkheim servait de pâture — et de justification — idéologique à la société bourgeoise. Mais déjà la deuxième révolution industrielle annonçait les prochains cataclysmes. Elle « forgeait les impérialismes, les grands fauves attablés autour du partage du monde, jamais repus, et menaçants, s'appropriant, s'arrachant les uns aux autres les matières premières — tout l'arsenal bourré de dynamite qu'un choc va faire sauter [1] ».

Cette nouvelle révolution produisit le tremblement de terre des années 1900 et les éruptions de pensées qui devait ainsi conduire « de Nietzsche et Sorel, de tout menait à la guerre, à la subversion du vieux monde. Hannah Harendt a remonté l'enchaînement intellectuel qui deveait ainsi conduire « de Nietzsche et Sorel, de Rimbaud et D.H. Lawrence à Juenger, Brecht et Malraux, de Bakounine et Netchaïev à Alexandre Blok [2]. » Après Nietzsche l'humanité se trouve au seuil d'une période extra-morale; Sorel dénonce la décomposition de toutes les valeurs de son temps. Il participe comme Bergson, William James et combien d'autres, de la grande contre-attaque de l'élite de l'intelligence contre le rationalisme et l'humanisme classiques.

Mais l'œuvre de Sorel réfracte également une autre crise, celle-là nationale, qui ébranle la société française à l'aube de ce siècle.

LA CRISE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

En 1870, Sorel a vingt-trois ans. Le double traumatisme de la capitulation et de la Commune ouvre une

---

1. R. Rolland : *Péguy*, p. 36.
2. *Elemente und Ursprünge totaler Herrschaft*, Francfort, 1955.

période de doute collectif et de méfiance réciproque. Les Français ne sont plus les hérauts de l'histoire universelle : la mystique du peuple élu célébrée par Michelet n'a pas survécu à l'année terrible. Les recteurs de la bourgeoisie, réactionnaires aussi bien que républicains, s'échinent en vain à exorciser le spectre de la Commune. Renan cherche du côté de la Prusse les recettes d'une « réforme intellectuelle et morale »; Taine s'efforce de revenir aux « origines de la France contemporaine » pour retrouver le secret de notre grandeur perdue. Et les républicains, comme le jeune Déroulède, le grave Henri Martin, l'actif Desjardin fondent ligues et sociétés, toutes plus patriotiques et sportives les unes que les autres.

La pensée de Sorel se forme dans cette atmosphère de hantise, de remords et de craintes. De même qu'on ne peut comprendre Proudhon sans remonter à la Restauration, à la panique antijacobine des années 30, on ne peut saisir Sorel sans évoquer le climat intellectuel de la France d'après 1870. Gramsci insistait beaucoup sur ce point. Pour lui, Clemenceau représente un premier type d'intellectuel, quintessence bourgeoise du nationalisme jacobin exacerbé par la défaite. Sorel, un autre type : celui de l'intellectuel révolutionnaire, produit de l'écrasement de la Commune. Ecrasement qui fortifie « l'antijacobinisme mesquin » et le syndicalisme « apolitique » propres au mouvement ouvrier français.

Sorel a pleinement conscience de l'importance de la coupure de 1870-1871. Il souligne dès le début de sa production socialiste que le conflit de 1871 amena « une autre période qui se caractérise plutôt par des préjugés scientifiques que par des utopies morales. Lorsque le parti républicain arrive au pouvoir, il se donne pour mission de répandre sur la France les bienfaits d'une instruction platement scientifique, et Gambetta déclare que Auguste Comte a donné la philosophie de la République. On pouvait se croire revenu aux beaux jours de l'Empire, puisque la même rage de spéculation sévissait parmi nos gouvernants; mais quand on examine les choses de plus près, on voit que les différences étaient énormes. Contre le *fait impérial,* toute la partie intelligente de la nation protestait au nom d'une *idée de*

justice[1] ». Plus tard, répondant à une enquête de Georges Valois sur la monarchie, il revient sur l'autre plaie de cette coupure. « Les massacres de Mai 1871 ont déterminé toute l'histoire de la IIIe République. L'histoire est ainsi dominée par des fatalités; les persécutions de la Restauration contre les officiers de l'armée napoléonienne ont empêché la légitimité de se maintenir en France, malgré les services qu'elle a pu rendre au pays[2]. » Le régime gouverne contre la gauche en défendant les intérêts et contre la droite en attaquant la religion. Il retient la IIIe République sur la pente où avaient glissé les deux premières. L'égoïsme et la prudence des républicains de gouvernement qui s'autoproclament par antiphrase « progressistes » dressent contre eux les masses urbaines. Bientôt les principales fractions de la classe dominante cimentent leur unité sur la base d'un projet pratique. Avec la république opportuniste, « les anciens partis s'aperçurent qu'ils avaient entre eux assez de points communs pour pouvoir s'unir; mais on ne proposa plus un idéal moral; ils se lièrent sur le terrain des affaires et tous produisirent des sommités banqueroutières de même valeur. Depuis longtemps on n'avait eu un pareil culte des appétits insatiables, sans protestations sérieuses faites au nom du droit[3] ».

L'ÉPOPÉE DES GRÈVES

Sorel connut enfin la crise du mouvement ouvrier. Crise mondiale — crise française. La société européenne dans laquelle vit Sorel au moment de sa maturité est encore profondément hétérogène. Surtout la société française. L'Allemagne et les Etats-Unis, pourtant plus tardivement partis, ont dépassé, dès les années 1880, la France, qui ferme la marche des pays industrialisés. La persistance artificielle de structures

---

1. *Le Devenir social,* mars 1896, p. 224.
2. Georges Valois, *La Monarchie et la classe ouvrière,* 1909, Nouvelle Librairie nationale, p. 70.
3. *Le Devenir social,* ibid.

et de mentalités précapitalistes est le prix payé par la bourgeoisie pour s'assurer l'assise sociale populaire qui amoindrit la menace des faubourgs. La paysannerie joue un rôle décisif dans la consolidation de la République conservatrice. La classe ouvrière est tenue à l'écart par ceux-là mêmes parmi les républicains radicaux qui s'imaginent être les démocrates les plus avancés. La petite bourgeoisie, les « couches nouvelles » invoquées par Gambetta renforcent régulièrement leur influence politique. Combes, Clemenceau, Brisson : le radicalisme de gouvernement triomphe en tapant sur les cléricaux et sur les syndicalistes.

Malgré le protectionnisme, la France de Méline est néanmoins entraînée en ce début de siècle par la nouvelle révolution industrielle. La production de fonte quadruple entre 1871 et 1913; à la veille de la guerre l'électricité constitue l'une des branches les plus actives de l'économie; l'industrie automobile française occupe la première place en Europe. Le poids numérique du prolétariat, à peu près stagnant jusqu'aux années 80, croît ensuite fortement : trois millions d'ouvriers dans l'industrie en 1890, peut-être quatre millions et demi vers 1914. L'industrie fait alors vivre presque autant de Français que l'agriculture. Aussi le progrès technique et la concentration industrielle commencent à déplacer du métier vers l'industrie le cadre des luttes ouvrières. Et donc à affermir la conscience de classe. Mais en 1906, sur six millions de salariés industriels, 40 pour 100 travaillent dans le textile et la confection, industries très dispersées : 28 pour 100 travaillent encore à domicile et 72 pour 100 d'entre eux sont employés dans des entreprises de moins de vingt salariés.

Au moment où Sorel élabore sa doctrine, les conséquences de la concentration capitaliste et de la déqualification du travail manuel demeurent donc limitées. Le prolétariat français est, pour une large part, composé d'ouvriers, de compagnons, fiers de leur savoir-faire. Leur adhésion au socialisme — et au syndicalisme — reste dépendante de l'idée qu'ils se font de l'honneur ouvrier. Dans une société de mœurs encore fortement aristocratiques comme la France des années 1900, le mouvement de révolte des couches ouvrières a tout

naturellement emprunté, et même revivifié, des modèles de comportements de type précapitaliste. Aussi la lente intégration de la classe ouvrière que l'on observe partout ailleurs est-elle contrariée, dans notre pays, par cette survivance d'une tradition spécifique de séparatisme ouvrier, tradition fortifiée par le souvenir des défaites prolétariennes sanglantes de 1831-1834, 1848 et 1871. La spontanéité révolutionnaire des classes populaires urbaines les rend rebelles aux idéologies élaborées; elle les porte vers les aspirations égalitaires et les solutions radicales.

Pourtant la France ne pouvait rester en marge de la tendance générale qui semblait atténuer partout en Europe les antagonismes de classe. Sur l'ensemble de la période, les salaires nominaux sont en hausse. La Belle Epoque, où l'industriel est pressé de vendre à gros bénéfice, apparaît à la fois profitable aux luttes revendicatives (la grève y est plus facilement payante) et redoutable (l'inflation amoindrit les gains). Période génératrice en tout cas d'espoir d'aménagement plutôt que de poussée révolutionnaire. D'autant que la conscience de classe est partiellement obscurcie par l'idéologie républicaine, l'attachement aux traditions démocratiques, le patriotisme de la tradition jacobine. Et que le socialisme international connaît avec la crise du marxisme des moments difficiles.

Aussi l'entreprise du syndicalisme révolutionnaire français d'avant 1914 se présente comme l'effort désespéré d'une élite prolétarienne qui se retranche dans l'atelier pour échapper à l'emprise des structures génératrices de paix sociale. Héroïque tentative pour résister à la contamination de l'action révolutionnaire du prolétariat par la politique, fût-elle le fait de partis se réclamant du socialisme, l'*épopée des grèves*[1] était condamnée à l'échec. « Le syndicalisme est le mouvement de la classe ouvrière qui veut parvenir à la pleine possession de ses droits sur l'usine et sur l'atelier; il affirme que cette conquête en vue de réaliser l'émancipation du travail sera le produit de l'effort personnel et direct

---

1. Selon l'expression de Sorel tirée de son « Apologie de la violence », in *Réflexions*, p. 436.

exercé par le travailleur[1] », proclament quelques dizaines de milliers de militants d'exception, bien vite isolés et réduits à l'impuissance. Moment particulièrement significatif, riche et émouvant de la geste ouvrière européenne, le syndicalisme révolutionnaire français a représenté l'entreprise la plus systématique, la plus concrète, la plus enthousiaste visant à dresser, sans médiateur d'aucune sorte, face à la culture bourgeoise une culture ouvrière, face à la civilisation bourgeoise une civilisation ouvrière.

Sorel prit parti dans la crise du marxisme; il observa avec une attention passionnée la montée du syndicalisme d'action directe, puis son effondrement. Le marxisme officiel, le socialisme démocratique, le syndicalisme révolutionnaire furent, pour lui, tour à tour, porteurs de l'espoir d'une mutation historique. Après avoir épuisé ces différentes solutions théorico-pratiques, Sorel emprunta une nouvelle impasse, l'anti-démocratisme conservateur, avant de retrouver — avec le bolchevisme — l'espérance révolutionnaire. Ces « variations » peuvent déranger, choquer, déconcerter; elles procèdent d'une logique personnelle que Sorel s'était assignée : être un serviteur désintéressé du prolétariat. Sans doute aurait-il pu, mieux que Talleyrand, faire cette réponse à ses détracteurs: « J'ai souvent changé de parti, mais jamais d'idées... »

LES STRUCTURES DE L'UNIVERS SORELIEN

Trois « clés » peuvent aider le lecteur à nous suivre dans l'univers sorélien où nous allons pénétrer. Nous les lui livrons comme propédeutique à cette relecture de Sorel.

---

1. *Les Objectifs de nos luttes de classe,* 1910, Brochure de Griffuelhes et Niel, Publication sociale, p. 14.

LE PESSIMISME ET LE SUBLIME DANS L'HISTOIRE

Le socialisme de Sorel n'est pas synonyme de confort émollient, de certitude apaisante. Il peut être comparé à la recherche janséniste du salut. Même conviction qu'aucune amélioration partielle ne peut rapprocher l'heure de la délivrance. Même intuition que la lutte entre la grandeur et la décadence constitue la malédiction motrice de l'humanité. Ce pessimisme radical est fortifié par une méditation constante sur l'origine et le devenir des civilisations et des religions. Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté; Sorel, avant Romain Rolland et Gramsci, énonce la règle d'or de l'humanisme agissant [1].

Sorel ou du bon usage du pessimisme : « C'est une métaphysique des mœurs bien plutôt qu'une théorie du monde; c'est une conception de la marche vers la délivrance liée, d'une part, au sentiment d'un déterminisme social, d'autre part, à la conviction de notre faiblesse naturelle [2]. » Le pessimiste jette un regard froid et lucide sur le monde. Armé d'une détermination raisonnée, résolu mais sans espoir, il ne songe pas à faire le bonheur des générations futures en égorgeant ses contemporains. Renan a écrit que l'avenir appartient à ceux qui ne sont pas désabusés. Certes, mais vers quel avenir cheminons-nous?

L'éloge du pessimisme a pour corollaire l'exaltation du thème du sublime, l'invocation d'un héroïsme salaminien, presque inhumain. « Saluons les révolutionnaires (de notre temps) comme les Grecs saluèrent les héros spartiates qui défendirent les Thermopyles et contribuèrent à maintenir la lumière dans le monde

---

1. « Quelques hommes seulement osent examiner la profondeur de la crise, demandent la solution à un effort puissant de volontés affranchies de préjugés, voient avec une clarté pessimiste les vices du présent et sont pleins de confiance dans l'avenir qu'ils travaillent à créer. » « La Crise morale et religieuse », *Le Mouvement socialiste,* 1908, p. 13.

2. Introduction aux *Réflexions,* p. 17.

antique », écrit Sorel dans une des plus belles pages des *Réflexions*. Cet héroïsme s'accorde avec l'intuition proudhonienne de la puissance créatrice de la guerre loyale, menée à visage découvert pour une cause juste et noble. Le prolétariat moderne, héraut créateur de sublime dans la société, peut écarter le danger que fait peser sur le monde la décadence bourgeoise. Il lui faut s'inspirer de la vision marxienne de la *catastrophe* (subversion) de la société capitaliste. L'essentiel est de maintenir intact l'aiguillon de l'insatisfaction, de tremper la volonté, de sauvegarder l'espérance de la rupture révolutionnaire. Les efforts accomplis dans ce but importent davantage par les perspectives eschatologiques qu'ils ouvrent que par leurs résultats immédiats. Le militant se gardera pour autant de verser dans un optimisme débile. « Qu'est-il resté de l'Empire? Rien que l'épopée de la Grande Armée; ce qui demeurera du mouvement socialiste actuel, ce sera l'épopée des grèves. » Telle est la conclusion de l' « Apologie de la violence », défi hautain lancé par Sorel aux adversaires du syndicalisme révolutionnaire.

TRADITION ET RÉVOLUTION

Au couple pessimisme — héroïsme correspond une autre dialectique sorélienne : tradition et révolution. Pour Sorel la transmission des legs successifs des générations ne peut se réaliser qu'au cours d'un processus de destruction/assimilation des valeurs du passé (« L'histoire ne porte que sur ce qui constitue un dépôt dont l'avenir héritera »). La tradition représente un acquis qui doit être préservé par ceux qui œuvrent à la création d'un ordre nouveau. Elle ne saurait se confondre avec la nostalgie passéiste et stérile qui caractérise la conception réactionnaire de la tradition. Sorel donne ses lettres de noblesse au conservatisme révolutionnaire du XXe siècle. Il fonde la valeur de la tradition sur une base expérimentale. La science n'est-elle pas l'œuvre d'un immense travail auquel ont participé les générations successives du passé?

A la suite de Marx, Sorel pense que le capitalisme creuse son propre sépulcre. La révolution ne peut signifier anéantissement des conditions, notamment matérielles et technologiques, qui l'ont fait mûrir. Elle doit maîtriser le développement des forces productives. Aussi « pour la philosophie de l'histoire, n'y a-t-il pas de questions plus intéressantes que celles portant sur l'héritage d'une ère à une autre [1] ».

Le socialisme est donc le creuset de la fusion du passé et de l'avenir, de la tradition et du progrès. Expression la plus achevée de la lutte de l'humanité contre la barbarie, il faut le préserver des initiatives intéressées des mercenaires intellectuels de la contestation.

L'INTELLECTUEL ET LE PEUPLE

« Pour les professionnels de la politique, comme pour les capitalistes, la connaissance du monde se réduit à des recettes qui permettent de changer les données naturelles, pour le plus grand profit des maîtres. »

L'intellectuel révolutionnaire doit se contenter de tracer les linéaments d'une théorie prolétarienne, indiquer le cheminement — parfois tortueux — du cours de l'histoire. Le vrai philosophe n'est pas chef d'école, fondateur de secte. Pas davantage un esthète replié dans sa tour d'ivoire. Il s'apparente au pédagogue, à l'éveilleur de vocation, à un Socrate du peuple. Dans son introduction aux *Réflexions,* Sorel revient sur sa conception de l'intellectuel : « Il y a probablement dans l'âme de tout homme un foyer métaphysique qui demeure caché sous la cendre et qui est d'autant plus menacé de s'éteindre que l'esprit a reçu aveuglément une plus grande mesure de doctrines toutes faites... Je ne crois pas me vanter sans raison en disant que j'ai quelquefois réussi à provoquer l'esprit d'invention chez des lecteurs; or, c'est l'esprit d'invention qu'il faudrait surtout susciter dans le monde. » Rien à voir avec les

1. *Le Mouvement socialiste,* « L'Evolution créatrice », n° 196.

coquetteries de l'anarchisme littéraire des Mirbeau, Descaves, Vielé-Griffin et autres Henri de Régnier. Le but du penseur socialiste ne consiste pas à faire passer un délicieux frisson chez son lecteur bourgeois. Sa mission est autrement grave : jeter les bases d'une métaphysique des mœurs, favoriser l'avènement d'une société de producteurs libres et associés. Sans doute sait-il que la postérité ne peut que trahir son enseignement. Les grands poètes que furent en leur temps Socrate, Descartes, Kant, Hegel et Marx ont vu leur inspiration originelle dénaturée par des disciples encombrés par l'esprit de système. Philosophes idéalistes, théologiens catholiques, théoriciens de la démocratie bourgeoise, socialistes, scientistes : tous concourent à renforcer le fanatisme moniste. Or le dogme de l'unité préexistante postule la négation du principe de négation. Marx a montré une fois pour toutes que les civilisations ont une existence sociale, historique qui renvoie à des sociétés humaines, hétérogènes, conflictuelles, pluralistes. Le dogme de l'unité, chéri par les faiseurs de systèmes, préfigure l'effacement de l'intelligence, sa régression dans l'instinct, cette forme primitive de régulation qui règle les espèces animales.

L'intellectuel révolutionnaire possède une conscience aiguë de la pluralité. La révolution prolétarienne n'est qu'une possibilité. Il tire de son savoir — triste privilège — une leçon d'énergie et de modestie en se mettant, sans arrière-pensée, au service du peuple. En attendant le jour où la révolution rendra vaine sa raison d'être, il travaille à discipliner son esprit, à cultiver les forces les plus nobles de son pouvoir de refus, à anticiper le monde de demain.

Il est temps de présenter dans leur déroulement chronologique les différentes phases de la vie publique de notre auteur. Nous porterons l'accent sur le premier marxisme de Sorel et sur ses dernières années, moments peu connus qui éclairent une existence faite de variations et de continuité. Moments qui indiquent sa véritable orientation, celle d'une *marche vers la libération*, d'un cheminement héroïque, cahotique mais opiniâtre vers un improbable salut.

CHAPITRE II

AUX ORIGINES DU MARXISME THÉORIQUE (1893-1897)

Un an après sa démission Sorel adresse une lettre ouverte à Théodule Ribot, le directeur de la très académique *Revue philosophique* où il s'était illustré dans le passé en prenant le parti des thèses controversées du criminologue Lombroso. Abomination ! Il y exprime son intérêt pour le socialisme. Non pas pour une vague aspiration sentimentale, humanitariste. Pour le matérialisme historique de Marx ! Le socialisme serait-il donc autre chose que cette simple « philosophie du ventre » évoquée par Guesde ? La lettre de Sorel ne pouvait être jetée à la corbeille en raison de la qualité de son auteur. Elle fut publiée à la veille des élections législatives d'août 1893, marquant un véritable tournant dans l'histoire des idées en France.

La « conversion » de Sorel suivait de quelques mois celle de Jaurès. Les années 1892-1893 semblent annoncer des temps nouveaux. Années charnières. Le socialisme est dans l'air. La défaite du boulangisme vient d'affaiblir le camp conservateur. Et surtout, depuis près de dix ans, désordres et crises se succèdent. Une série de scandales ininterrompus; les spéculations sur le cuivre; les classes moyennes cruellement frappées par les cataclysmes financiers, les classes populaires des grandes villes impatientes de réformes qui ne viennent pas. Comment ne pas avoir le cœur soulevé ? La liquidation de l'Union générale à peine terminée, un nouveau krach

éclate en 1889, éclaboussant pour de nombreuses années les administrateurs de la société, leurs complices du gouvernement et du parlement : c'est l'affaire de Panama. Tous les bas de laine s'étaient vidés pour souscrire à l'entreprise de M. de Lesseps. Ah! les braves gens! La violence de l'émotion provoque une fermentation sociale inouïe. Maurice Barrès flirte un moment avec le syndicalisme antiparlementaire de son collaborateur de *La Cocarde,* Fernand Pelloutier! Renan et Taine ne font plus du tout recette.

Les socialistes sont, bien sûr, toujours divisés. Edouard Vaillant et ses camarades sonnent le tocsin de l'insurrection, prolongeant la tradition blanquiste; Allemane, belle physionomie de tribun populaire, remet le socialisme aux seules « mains calleuses » ; Paul Brousse et ses amis possibilistes se préoccupent de réformes pratiques, préconisant un réformisme au ras du bitume, à base de régies municipales; Jules Guesde et son parti enseignent inlassablement « la Doctrine » ; enfin, ouvriers de la treizième heure, les indépendants, Jaurès, Millerand, Viviani, apportent leur caution et leur entregent à la cause. Car enfin, le socialisme a le vent en poupe. Il incarne indubitablement l'avenir. Les succès aux élections municipales de 1892 préfigurent l'explosion des législatives l'année suivante : quarante députés socialistes, en majorité des indépendants, il est vrai.

Sorel ne pouvait rester indifférent à l'espoir qui venait de se lever. Une nouvelle société, une nouvelle civilisation était en gestation! Son éclat lui avait valu d'être invité à se rapprocher des milieux socialistes. Début 1894, il accepte de prêter son concours à *L'Ere nouvelle.*

SOREL, THEORICIEN DU MARXISME ORTHODOXE

Fondée en juillet 1893 par un étudiant roumain fortuné, *L'Ere nouvelle* se place résolument sous l'égide

du « génie de Marx et d'Engels ». Son ambition? Jouer un rôle analogue à la *Neue Zeit* d'outre-Rhin. Elle y parvint presque, publiant pendant les dix-sept mois de son existence de grands textes inédits, en France, de Marx, Engels, Plekhanov, Kautsky... Sorel et Jaurès y côtoient les guesdistes Deville, Lafargue, Zevaes.

Plus de doute : l'ingénieur démissionnaire annonce franchement la couleur : « Bien que cette opinion puisse paraître scandaleuse aux libraires, je tiens la théorie de Marx pour la plus grande innovation introduite dans la philosophie depuis plusieurs siècles; elle marque le point de départ d'une transformation féconde dans le courant de nos spéculations. Toutes nos idées doivent, aujourd'hui, s'agréger autour des principes nouveaux posés par le " Socialisme scientifique ". » Sorel brûle du feu du néophyte. Il rédige à lui seul la rubrique littéraire de la revue. Il y publie surtout deux longs essais, premières contributions originales du marxisme de langue française à la philosophie de la praxis. « L'Ancienne et la nouvelle Métaphysique », texte d'une importance capitale, fonde, en théorie, le ralliement de Sorel au matérialisme historique [1]. Sa seconde étude, « La Fin du paganisme », se présente comme une entreprise inédite [2]. Pour la première fois dans notre pays on utilisait de façon conséquente le matérialisme historique pour décrypter le passé des sociétés antiques et pour analyser la genèse des élans religieux.

La continuité de *L'Ere nouvelle* fut assurée par *Le Devenir social* que fondèrent Georges Sorel, Alfred Bonnet, Georges Deville et Paul Lafargue. Sorel en est la cheville ouvrière et l'inspirateur. Homme Protée, il doit souvent dissimuler sa prolixité sous des pseudonymes; il rédige plus du tiers des articles, la quasi-totalité des recensions et commentaires. Au total plusieurs centaines de pages denses. *Le Devenir social* tint les promesses de *L'Ere nouvelle.* Bénéficiant des contributions des meilleurs théoriciens du marxisme européen,

---

1. *L'Ere nouvelle,* « L'Ancienne et la nouvelle Métaphysique », mars, avril, mai, juin 1894, publié sous le titre *D'Aristote à Marx,* chez Rivière en 1935.
2. *Ibid.,* août, septembre, octobre 1894, publié sous le titre : *La Ruine du monde antique,* chez Jacques, 1901.

la revue publie des articles d'un haut niveau, traitant aussi bien de philosophie, d'économie que d'exégèse marxiste. On lui doit — entre autres — la première édition française de la *Critique du programme de Gotha*, de la *Critique de la philosophie du Droit*!...

La démarche de Sorel nous apparaît passionnante; son ambition consiste à soumettre toute la culture officielle française aux armes de la critique marxiste. Entreprise de pionnier. Il échoue partiellement, privé qu'il est de concours et de compréhension, les guesdistes boycottant la revue. Il a néanmoins le temps de montrer, non pas abstraitement, mais par une analyse serrée des connaissances de son temps, que la « nouvelle métaphysique » pouvait aspirer à l'universalité. En d'autres termes qu'aucun problème traité par les représentants patentés des sciences humaines, de la morale à la démographie, ne devait échapper à la réduction du matérialisme historique. Durkheim et les sorbonnards comme les autres : « Le socialisme [...] introduit un facteur que négligeaient systématiquement les sociologistes; il ne sépare pas la division du travail et la formation des classes; [...] grâce à la théorie des classes, les socialistes ne rapportent point les fins à des entités imaginaires, à des besoins de l'âme collective, [...] mais à ceux des hommes réels, groupés en groupes, agissant dans la vie sociale[1]. » Avec sa série d'articles « La Science dans l'éducation », Sorel se démarque déjà clairement du socialisme étatique et du fatalisme scientiste. Le socialisme ne surgira qu'au terme d'un affrontement prolongé, acharné, global entre le vieux monde et le nouveau. Dans cette perspective la culture et sa transmission n'exprimeront pas un savoir abstrait, gratuit, mais devront concourir à l'homogénéisation des groupes sociaux novateurs. Exemple parmi cent autres, de cette éclosion théorique, l'étude sur Vico confirme sa volonté de réagir contre le déterminisme ambiant, l'alignement des sciences humaines sur les sciences de la nature. Une remarque tirée du *Ludwig Feuerbach* d'Engels que *Le Devenir social* venait de publier lui permet de souligner

1. *Le Devenir social*, « Les théories de M. Durkheim », n° 1, avril, mai 1895.

la portée révolutionnaire du principe du *verum et factum* énoncé par Vico.

SOREL ET L'INTRODUCTION DU MARXISME THEORIQUE EN FRANCE

L'importance de l'épisode du *Devenir social* doit être rapprochée des difficiles débuts du marxisme théorique en France. Jusqu'en 1890 la propagande marxiste rencontre dans notre pays fort peu d'écho. Le terrain apparaît réfractaire : traditions proudhoniennes et blanquistes, succès du possibilisme, notamment à Paris, faiblesse des moyens matériels, médiocrité des propagandistes... Les « marxistes », rassemblés depuis une dizaine d'années au sein du Parti ouvrier français (P.O.F.), constituent une phalange, une secte quelque peu suspecte... Son grand-prêtre, Jules Guesde, est respecté mais il irrite avec sa prétention insupportable à la certitude scientifique. Prétention qu'il ne justifie d'ailleurs guère. Sait-on que « l'introducteur » du marxisme en France n'écrivit de 1880 à 1893 que deux brochures [1] d'une trentaine de pages et, en collaboration avec Lafargue, le commentaire du Programme minimum du P.O.F. Guesde, journaliste anarchisant, avait trouvé son chemin de Damas en 1880. Marx et Engels se résignèrent, faute de mieux, à lui confier le magistère de l'école marxiste : la France n'était pas au centre de leurs préoccupations. Ils ne firent donc pas trop la fine bouche devant le brouet guesdiste, manifestant une indifférence condescendante à l'égard de ces élèves latins peu doués. Réaction significative : le résumé du *Capital* rédigé par

1. *Le Collectivisme au Collège de France; Services publics et socialisme,* 1884. Nous empruntons un certain nombre d'informations à un très intéressant article de Neil Mac Inness : « Les débuts du marxisme théorique en France et en Italie », paru dans les *Cahiers de l'Institut de Science économique appliquée,* n° 102, juin 1960.

Deville en 1883, qui constitua longtemps le paresseux prétexte pour négliger une approche sérieuse de la pensée économique de Marx, vulgate tolérée pour la France, suscita l'hostilité épouvantée d'Engels le jour où il fut question de le traduire à l'intention du public de langue allemande [1]. Guesde, qui se flattait d'avoir compris Marx sans l'avoir lu, contribuait à diffuser sous le vocable de « doctrine marxiste » une mixture de blanquisme et de marxisme simplifié. Dans les années 80, son révolutionnarisme apocalyptique se distinguait difficilement de l'anarchisme. Au cours de la décennie suivante, avec les premiers succès électoraux, ce passé révolutionnaire devint embarrassant. Les anticipations utopistes sur les délices de la société socialiste furent retranchées, ainsi que les critiques contre la voie parlementaire. La doctrine pouvait être d'autant plus facilement modifiée qu'on proclamait hautement son immuabilité sacrée. Technique éprouvée qui a fait, depuis, ses preuves dans le mouvement socialiste français [2].

Lafargue ne se borna pas, comme Guesde, au journalisme politique; brillant polémiste, il fut, hélas, un piètre disciple de Marx. Espérant faire avancer le marxisme, il se multiplia dans les revues et journaux bourgeois, étudiant aussi bien la culture du blé en Amérique que la circoncision. Croce écrivait de lui qu'il utilisait le matérialisme historique comme un orgue de barbarie. N'affirmait-il pas que la transmigration des âmes de la Cabale fournissait l'équivalent métaphysique de la loi de la valeur ou que le problème de l'Immaculée-Conception pouvait trouver une solution marxiste?... Il fallut de longues années pour que l'on se

---

1. « ... Je n'ai rien dit quand on l'a publié simplement en français, bien que j'eusse nettement protesté contre toute la seconde moitié avant la publication. Mais s'il vient à être présenté devant le public allemand, c'est une autre histoire. Je ne puis permettre qu'en Allemagne Mohr (Marx) soit dénaturé, et gravement dénaturé, *jusque dans les termes.* »

Lettre d'Engels à Laura Lafargue, 17 janvier 1886.

2. Exemple de cette manipulation : le commentaire de 1883 du Programme minimum du P.O.F. fut constamment réimprimé avec la date du 22 octobre 1883, mais à chaque fois (c'était la quatrième en 1897) il fut modifié sans bruit jusqu'à devenir entièrement méconnaissable.

convainque en France que le matérialisme historique ne s'identifiait pas aux drôleries du gendre de Marx.

Les simplifications et les dénaturations du marxisme en France faisaient d'autant plus de ravages au début des années 1890 que les sources vives étaient taries. La première traduction du *Capital,* parue sous la forme de livraisons de 1872 à 1875, passa pratiquement inaperçue. De 1883 à 1894, à peu près rien. *La Guerre civile en France* et *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte,* en feuilleton dans *Le Socialiste,* plus *L'Abrégé du Capital* de Deville... Une misère! *L'Ere nouvelle* et *Le Devenir social* démarquèrent le marxisme de son image d'un matérialisme naïf ou d'une démagogie propagandiste.

Bien davantage que Guesde, Deville ou Lafargue, Sorel fut le véritable introducteur du marxisme théorique en France. Mais dans quelles conditions! Le travail d'exégèse se trouvait compliqué par les difficultés matérielles; il fallait se procurer les textes à l'étranger, les traduire... Le sérieux de l'exégèse sorélienne est attesté par les innombrables notes où Sorel corrige les traductions françaises de Marx ou d'Engels en citant l'original. Certains écrits fondamentaux ne sont même pas connus (*L'Idéologie allemande* ne sera découverte et publiée qu'en 1927). Pourtant Maximilien Rubel note dans sa grande biographie de Karl Marx que Sorel devine naturellement les chaînons qui manquent.

Tâche de défricheur, de précurseur. Sorel est condamné à « bricoler ». Malgré ces contraintes, la valeur intrinsèque des recherches soréliennes exige, au-delà même de leur intérêt historique, une seconde lecture. Sans doute la formulation de Sorel semblera-t-elle imprécise, ampoulée, au lecteur contemporain. Il faut, là encore, se reporter au contexte. Le style, très XIXe siècle, déconcertera. Il reste somme toute plus accessible que tel idiome actuel, le structuralo ou le freudo-marxisme par exemple. Obstacle plus sérieux : l'exposition débraillée de Sorel, son aspect « brouillon » que Lénine signalera. L'autodidacte en marxisme s'est expliqué sur ce point : « Je me dicte des cahiers sur lesquels je formule mes pensées comme elles surgissent; je reviens trois ou quatre fois sur la même question,

avec des rédactions qui s'allongent et même se transforment de fond en comble... Je soumets à mes lecteurs l'effort d'une pensée qui cherche à échapper à la contrainte de ce qui a été antérieurement construit par tout le monde... Je saute volontiers par-dessus les transitions parce qu'elles entrent presque toujours dans la catégorie des lieux communs [1]. »

L'étranger considère néanmoins en cette fin de siècle Sorel comme le Plekhanov ou le Labriola français.

L'ÉMERGENCE MANQUÉE D'UN MARXISME LATIN

Sorel avait insisté pour qu'Antonio Labriola surmonte son aversion pour Lafargue et collabore au *Devenir social.* Le père du marxisme italien donne, en 1895, à la revue la première version de ses *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire,* classique de la littérature marxiste. Sorel préface, en 1897, la traduction française des *Essais.* Les deux théoriciens ont mené des recherches parallèles qui les conduisent à des conclusions communes. La critique que Labriola développe contre le socialisme étatique, utopie contemporaine qui nie ou ignore la lutte des classes, aide Sorel à affermir les raisons de son marxisme. A l'inverse la lecture des premières tentatives de Sorel conforte nombre d'analyses labrioliennes. La correspondance Labriola - Sorel révèle l'interpénétration des deux pensées : « Je (Labriola) recevais de lui (Sorel) des lettres pleines de fines observations et de remarques critiques intéressantes. Il était un peu incertain et je lui ai trouvé parfois l'esprit frondeur, mais je ne pouvais pas penser en 1897 qu'il deviendrait si rapidement, en 1898, le héraut d'une guerre de sécession [2]. » Sorel fait également connaître

1. Introduction aux *Réflexions,* p. 8 et suiv.

2. *Socialisme et philosophie,* décembre 1897. Publication des onzes lettres adressées par Labriola à Sorel entre le 20 avril 1897 et le 15 septembre de la même année. 1899, Giard et Brière.

les travaux de Croce. L'introduction du marxisme avait été encore plus tardive dans la péninsule qu'en France; l'économisme vulgaire d'Achille Loria dévoyait la doctrine. Aussi lorsque le jeune Croce prend connaissance du marxisme, il s'efforce de le débarrasser de sa gangue pseudo-scientifique. Son entreprise s'apparente à celle qu'anime Sorel au même moment. D'ailleurs *Le Devenir social* publie en feuilleton son *Matérialisme historique* qui devait recevoir un écho fracassant dans les milieux du socialisme européen [1]. Les trois théoriciens qui s'estiment échangent une correspondance nourrie. Labriola voit en Sorel le seul marxiste authentique, « en dehors d'Engels et de lui-même » *(sic)*. Sorel, Croce, Labriola dominent cette brève, mais féconde période d'émergence d'un marxisme latin étouffé dans l'œuf par la crise révisionniste.

Entre avril et septembre 1897 se noue entre Sorel et Labriola un dialogue intellectuel décisif. A la fin de l'année, la rupture est consommée : la sainte-trinité d'un virtuel marxisme latin avait vécu, emportée par les prémices de la crise révisionniste. Croce répudie le marxisme. Labriola défend une conception plus orthodoxe. Sorel s'engage à fond dans la révision de la théorie.

Désintégration lourde de conséquences, encore perceptibles aujourd'hui en France. Les guesdistes s'empressèrent de ressaisir leur monopole. Ils firent définitivement prévaloir une interprétation scolaire du marxisme qui prospéra dans les deux branches issues du schisme de Tours. Le désert théorique français, à peine ensemencé, retournait à l'état de jachère. La grande misère du marxisme français, son arriération, dénoncées par Althusser, remontent à ce second divorce entre le marxisme théorique incarné, un moment, par Sorel, et le marxisme pratique symbolisé par Guesde.

---

1. Cf. *Matérialisme historique et économie marxiste*, Recueil d'articles parus entre 1896 et 1899, réédité chez Giard et Brière, 1901.

CHAPITRE III

LES RÉVISIONNISMES DE SOREL (1898-1903)

Jusqu'à la fin 1897 Sorel est considéré par ses pairs comme un marxiste, certes original, mais orthodoxe. En juin, alors qu'il défend encore la social-démocratie contre les critiques politiques et philosophiques de l'anarchiste Tcherkassov, il s'est déjà ouvert à Croce de ses doutes. L'œuvre de Marx lui semble avoir été obscurcie par ses disciples.

LA CRISE DU MARXISME EUROPEEN

La mort d'Engels en 1895 coïncide avec la progression des tendances réformistes dans le mouvement ouvrier allemand. Réformisme politique : des possibilités nouvelles s'ouvrent aux députés socialistes des Landtags qui leur permettent de collaborer avec les partis bourgeois et d'obtenir des avantages non négligeables pour la classe ouvrière. Réformisme économique : à partir de 1895, l'Europe entre dans une longue période de prospérité sans précédent.

Edouard Bernstein était l'un des deux exécuteurs testamentaires de Marx. L'autre était Karl Kautsky. La

disparition d'Engels libère l'enfant chéri de la social-démocratie des inhibitions qu'il avait pu intérioriser. Bernstein commence à publier dans la *Neue Zeit* une série d'articles consacrés aux « problèmes du socialisme ». Peu après, il fonde les *Sozialistische Monatshefte* voués à la révision de la doctrine, c'est-à-dire à son « adaptation » aux « nouvelles réalités ». Au même moment, l'ancien théoricien anarchiste Saverio Merlino soulève en Italie des questions identiques. Son retentissant *Pro e contro il socialismo* paraît en 1897, deux ans avant le manifeste définitif de Bernstein *(Les Prémices du socialisme)*. Ouvrage immédiatement commenté dans *Le Devenir social* par Sorel, ouvrage qui agit en lui comme un révélateur : « Je vis alors clairement que je devais travailler en dehors de toute combinaison ayant des attaches avec l'orthodoxie marxiste », rapporte Sorel, quelques années plus tard, toujours à Lanzillo [1].

A la trilogie Sorel-Labriola-Croce, se substitue la nouvelle trilogie Sorel-Bernstein-Merlino. Sorel met fin à sa collaboration au *Devenir social*; il confie aux *Sozialistische Monatshefte* ainsi qu'à *La Rivista critica del Socialismo* de Merlino [2] plusieurs articles. En France notre auteur participe également à la polémique mais en choisissant un terrain neutre pour exposer ses convictions. Il se demande par exemple, dans *la Revue de métaphysique et de morale,* s'il n'y aurait pas de l'utopie dans le marxisme [3]. Son révisionnisme théorique se déploie dans une triple direction : remise en cause des

---

1. *Matériaux,* p. 259. Sorel préfacera longuement la traduction française du livre de MERLINO publié chez Giard en 1898 sous le titre : *Formes et essences du socialisme.* Il préfacera deux autres ouvrages de « révisionnistes » transalpins : *Le Socialisme* de COLAJANNI (1900), et *Le Socialisme et l'agriculture* de GATTI (même année).

2. Par exemple « *Dove va il marxismo?* », janvier 1899, dans la revue de Merlino. En Italie Sorel écrit également alors dans l'officielle *Riforma sociale* de Turati.

En Allemagne les *Sozialistische Monatshefte* publient, de 1897 à 1901, sept importantes contributions de Sorel.

3. *R.M.M.* « Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme? », Tome VII, 1899. Sorel écrit également dans la *Revue internationale de Sociologie,* la *Revue politique et parlementaire* des articles aux titres évocateurs : « Les polémiques pour l'interprétation du marxisme », « La crise du socialisme ».

sources hégéliennes de la pensée marxienne, réfutation du « fatalisme » historique, critique de la loi de la valeur. « Le socialisme devra marcher dans le sens indiqué par Bernstein ou sera condamné à devenir une simple scolastique », écrit-il à Croce en mai 1898.

Sorel se range en effet résolument aux côtés de Bernstein qu'il crédite d'une sincérité morale et d'une rigueur intellectuelle comparables à la grande révolte de Luther. Il rejette le cynisme des officiels du parti dont témoigne l'admonestation célèbre, à Bernstein, du président du groupe socialiste au Reichstag : « Edouard, tu es un âne; on n'écrit pas ces choses, on les pratique. » Sans doute ne suit-il pas son correspondant allemand dans toutes ses conclusions, notamment stratégiques. Il apprécie surtout le rejet bernsteinien de l'utopie, le souci affirmé de réalisations concrètes et durables. « Le mouvement est tout! »

Le problème de la formation de la conscience de classe intéresse davantage l'auteur de *L'Ancienne et la nouvelle Métaphysique* que l'organisation politique de la société. L'utilité de certaines institutions ouvrières, comme les coopératives, sera donc évaluée en fonction des sentiments juridiques qu'elles peuvent développer au sein du prolétariat. La problématique sorélienne (critique du déterminisme, autonomie relative de l'idéologie, fondement éthique du socialisme), repose désormais sur une construction philosophique autonome, interprétation très personnelle du matérialisme historique. Dans un premier temps, Sorel avait introduit la thématique de la liberté et du hasard dans la nature comme argument épistémologique dirigé contre le positivisme, tout en utilisant l'orthodoxie pour s'opposer au néokantisme triomphant de son époque. Après sa rupture avec l'orthodoxie, il puise dans l'œuvre de Bergson, davantage encore dans celle de William James, les éléments qui lui permettent d'affirmer sa conception anthropocentrique et relativiste de la connaissance.

Au cours de ces années qui enchâssent le siècle, Sorel se trouve confronté à deux événements qui détermineront largement son évolution ultérieure : l'affaire Dreyfus et la découverte du syndicalisme révolutionnaire.

DU REVISIONNISME DREYFUSARD AU SYNDICALISME

Avec l'affaire Dreyfus la vie politique et intellectuelle sera complètement perturbée. En 1894, le procès de Dreyfus, sa condamnation à la déportation, sa dégradation avaient été considérés comme de simples faits divers. Deux ans plus tard l'écrivain anarchisant Bernard Lazare entreprend une campagne en vue de réhabiliter le déporté de l'île du Diable. Un travail souterrain se poursuit auprès de diverses personnalités : en janvier 1898, la signature de Sorel figure sur la première liste d'intellectuels intervenant publiquement en faveur de la révision du jugement. Sa réaction spontanée procède d'un tempérament épris de justice, irréductiblement hostile à la raison d'Etat.

Au début de 1899 le combat engagé par une poignée de personnalités s'élargit aux dimensions d'un affrontement majeur entre la République et le clan cléricalo-monarchiste. Chez les socialistes, on n'est pas antidreyfusard; mais on n'est pas encore dreyfusard. Certains, comme Guesde, tarderont à soutenir la cause de la révision. D'autres, comme Deville, se tiendront, jusqu'au bout, à l'écart de l'affrontement pour ne pas cautionner l'un des deux camps entre lesquels la bourgeoisie est déchirée. Sorel approuve le rapprochement avec la collectivité républicaine : il félicite Jaurès dont il vantera la « conduite admirable [1] » en faveur de Dreyfus.

Sorel descend dans la mêlée; participant activement à l'épreuve de force, il adhérera totalement à la mystique dreyfusienne jusqu'au tournant de l'Affaire. De 1898 à 1900, quelle passion! On a hurlé, on s'est menacé au Palais de Justice, lors du procès de Zola! Maintenant on se bat, dans les réunions, les meetings, dans la rue. Au café, dans les omnibus, dreyfusards et

---

1. « L'Ethique du socialisme », conférence prononcée par Sorel le 20 février 1898 au Collège libre des Sciences sociales.

antidreyfusards, lecteurs de *La Libre Parole* et lecteurs de *La Petite République* s'injurient, en viennent aux mains. De vieilles amitiés se rompent, les membres d'une même famille se brouillent entre eux. Toute la nation est debout, en proie à une guerre civile, divisée en deux camps irréconciliables, divisée contre elle-même. Sorel croit alors que le socialisme et la démocratie peuvent faire un bout de chemin en commun. Certes ces deux mouvements diffèrent sur l'économie mais ils peuvent converger vers des fins spirituelles identiques. Le socialisme s'avancera en occupant le terrain défriché par la République, *mouvement ouvrier dans une démocratie,* il lui revient de préconiser un certain nombre d'objectifs réalistes, immédiats, concrets. Pragmatique, le socialisme de Sorel se colore plus fortement de préoccupations éthiques : « Le Socialisme est une question de morale... c'est dans cette nouvelle évaluation de toutes les valeurs par le prolétariat militant que consiste la haute originalité du socialisme militant », lit-on dans la préface du livre de Merlino.

Révisionniste, Sorel l'est donc au double sens — marxiste et dreyfusiste — du terme. Il atténue sa rigueur doctrinale au rythme de son engagement dreyfusard. Sorel en vient même à justifier l'anticléricalisme, moyen politique pour cimenter solidement l'alliance entre la démocratie sociale et la république. Son *Essai sur l'Eglise et l'Etat,* composé peu après la loi de juillet 1901, ne jure nullement avec la production anticalotine de l'époque, sinon par la qualité de l'argumentation et de l'érudition.

Sorel n'a pas oublié au cours de ces années tumultueuses son propos fondamental : établir les fondements d'une société régénérée. Seulement le thème subversif est joué sur un registre mineur. Il retentira, impétueux et ordonné, au lendemain des premières déceptions du dreyfusisme militant. Combien révélateur à cet égard apparaît son souci de trouver une caution authentiquement prolétarienne au dreyfusisme! Jaurès? Le grand orateur exalte magnifiquement l'éthique socialiste, mais il est issu des classes bourgeoises. Sorel se rassérène au spectacle donné par les

allemanistes, groupe ouvrier à peu près exempt d'influences bourgeoises [1]. L'idée sous-jacente, la nécessaire scission entre bourgeoisie et prolétariat, est fécondée à partir de 1898 par la fréquentation de militants syndicalistes et anarchistes. Pelloutier en tout premier lieu. Sorel s'était lié d'amitié avec Fernand Pelloutier, l'inlassable animateur des Bourses du travail, qui lui avait demandé de collaborer à son journal, *L'Ouvrier des deux mondes.* Son pauvre ami [2] était déjà miné par l'affreuse maladie qui devait l'emporter au début de 1901. Sorel lui devra beaucoup : il ne laissera à personne d'autre que lui le soin de préfacer le livre posthume de Pelloutier consacré à l'histoire des Bourses du travail. A la suite de son ami, Sorel pense que le *secret de l'éducation socialiste du peuple* est enfermé dans les Bourses. Ces institutions ouvrières. indépendantes des entreprises parlementaires, sont le creuset de la Commune ouvrière en formation; elles favorisent l'éducation morale, professionnelle, administrative nécessaire à l'épanouissement d'une *société d'hommes libres et fiers.*

A cette époque Sorel participe régulièrement aux activités de *L'Humanité nouvelle.* Georges Valois, jeune rédacteur de cette feuille anarchiste, a évoqué les jeudis du comité de rédaction. « Lorsque Sorel entrait, il y avait un frémissement de l'intelligence chez les assistants, et l'on se taisait. Nous écoutions. Ce n'était pas ses cinquante ans qui nous tenaient en respect, c'était sa parole [3]... » Sorel appréciait l'ouverture de la revue. Une sorte de *Devenir social* libertaire. Kropotkine et Grave signaient aux côtés de l'orthodoxe Vandervelde, du jeune Lagardelle, guesdiste en rupture de ban, de Croce... Entre tous ces hommes existait, expliqua Sorel, un commun dénominateur : leur engagement dans le

1. *Ibid.* Les partisans d'Allemane furent les premiers et les plus ardents socialistes engagés dans le camp dreyfusard.

2. Préface à l'*Histoire des Bourses de Travail,* Schleicher, 1902. On trouvera d'utiles renseignements sur les relations entre Sorel et Pelloutier dans le livre de Jacques Julliard : *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe,* Seuil.

3. *D'un siècle à l'autre,* Nouvelle Librairie nationale, 1924- p. 133 et suiv.

mouvement syndical. Inspiré par l'étude de Paul de Rousiers sur les *trade-unions* britanniques, il conçut alors l'idée d'une série d'articles « L'Avenir socialiste des syndicats », première ébauche de sa théorie pan-syndicaliste, que *L'Humanité nouvelle* publia en mars-avril 1898. Réédité en brochure, *L'Avenir socialiste* eut un certain retentissement dans les milieux anarchistes et syndicalistes.

L'année suivante il collabora au lancement du *Mouvement socialiste* qui réunit surtout de jeunes guesdistes ralliés au syndicalisme révolutionnaire. Moins éclectique que *L'Humanité nouvelle,* la revue de Lagardelle se veut néanmoins le refuge d'une libre discussion entre les diverses tendances socialistes. Après quelques mois de flottement *Le Mouvement socialiste* se détermine en faveur d'un socialisme non étatique, fondé sur le mouvement autonome de la classe ouvrière. Sorel participe à cette clarification politique : il y défend la conception d'un syndicalisme luttant avec la dernière énergie contre les corruptions patronales et gouvernementales. Partout, dans leurs syndicats, leurs coopératives, leurs mutualités, les ouvriers travaillent silencieusement à la formation d'une nouvelle conscience, œuvre patiente qui prépare « les grands mouvements sociaux, l'attitude spontanée du prolétariat dans les périodes tragiques [1] ». Idées à résonances proudhoniennes qu'il développe également dans *La Revue socialiste* de Rouanet et dans *Les Cahiers de la Quinzaine.*

Le tournant du siècle constitue l'un des pivots de l'évolution de la pensée sorélienne, pensée qui aurait pu se figer en un progressisme éclairé, prosaïquement soucieux d'une éducation populaire, laïque et moralisante. Ne participe-t-il pas, comme professeur, aux conférences du Collège libre des Sciences sociales de Mme Dick May où il côtoie un groupe d'universitaires bien intentionnés, désireux de faire quelque chose pour le peuple? Il n'en fut rien. Sorel continuait à approfondir sa réflexion, à accroître le cercle de ses relations. En 1898, rencontre avec Charles Péguy, « l'un des rares dreyfusards qui ne réclame pas la liberté exclusivement pour

1. *Le Mouvement socialiste,* n° 4, mars 1899, p. 213.

lui-même ou pour ses amis[1] » : pendant plus de dix années — jusqu'à la brouille absurde causée par une obscure querelle à propos d'un prix littéraire (déjà le Goncourt!), Sorel respirera l'air familier de la boutique des *Cahiers.* C'est l'époque où il commence également à suivre les cours publics de Bergson. Sa correspondance avec Croce montre un homme à la curiosité intellectuelle insatiable, dépouillant à la Bibliothèque nationale les principales publications européennes.

Sorel multiplie articles et études politiques, philosophiques, scientifiques. Correspondant d'une douzaine de revues françaises et italiennes, il trouve le temps de prolonger son entreprise de révision théorique du marxisme, surveillant par exemple la publication de ses *Saggi di critica del marxismo*[2]. En 1903, il publie une *Introduction à l'économie moderne,* véritable point d'orgue du réformisme juridique concret de Sorel. Disons-le tout net : la pensée économique de Sorel nous paraît constituer le point faible de son œuvre. L'insuffisance de l'analyse des rapports entre mode de production et développement des forces productives, l'importance exorbitante accordée à la socialisation de l'échange (réminiscence proudhonienne) révèlent un certain confusionnisme auquel l'économie politique de Vilfredo Pareto, que Sorel apprécie fort, n'est sans doute pas étrangère. Pourtant les chapitres consacrés aux problèmes que poserait la socialisation de l'agriculture sont d'un intérêt certain; constatant que Marx et Engels ont négligé l'agriculture, Sorel se hisse presque au niveau de Kautsky; il prend même l'autre spécialiste international des questions agraires, le Belge Vandervelde, en flagrant délit de plagiat[3].

L'impression de dispersion intellectuelle, d'hésitation, qui se dégage des années 1898-1903 ne doit pas dissimuler l'importance du travail de décantation

---

1. Lettre à Croce, 24 octobre 1902.

2. Parus chez Sandron, simultanément à Milan, Palerme, Naples, les *Saggi* sont la reprise de plusieurs articles économiques parus précédemment dans diverses revues, notamment dans les *Sozialistische Monatshefte.*

3. Voir également la préface à Gatti, déjà cité.

opéré par Sorel. Bientôt ses *matériaux* épars vont être rassemblés pour édifier la construction qui a valu à l'auteur des *Réflexions* sa renommée. Le syndicalisme révolutionnaire, alors en plein essor, coïncide avec ses aspirations essentielles. Il lui fournit en même temps — et pour quelques années — le cadre qui ordonnera sa pensée en une construction théorique vigoureuse.

CHAPITRE IV

SOREL, PROPHÈTE DU SYNDICALISME RÉVOLUTIONNAIRE (1904-1908)

L'engagement politique de Sorel fut toujours davantage celui d'un intellectuel (se piquant au demeurant d'anti-intellectualisme) que celui d'un homme d'action. Au moment de son dreyfusisme ardent, Sorel prend ostensiblement ses distances à l'égard des jeux de la politique parlementaire, des luttes partisanes. Le cas Millerand [1], l'attitude constructive des parlementaires socialistes à l'égard du gouvernement Waldeck-Rousseau déchirent la conscience de nombre de militants. Coquetterie? Moralisme? Sorel ne se sent pas impliqué. « Je suis tout à fait indépendant », confie-t-il aux lecteurs du *Mouvement socialiste,* « car si j'approuve Millerand d'avoir accepté (et peut-être recherché) le pouvoir, je ne partage aucune de ses idées [2]. »

L'allergie chronique de Sorel à la politique s'accentue dès les premiers actes du long ministère Combes

1. Alexandre Millerand, député socialiste indépendant, accepte de siéger au Cabinet de « défense républicaine » de Waldeck-Rousseau (juin 1899-1902). Son entrée dans un gouvernement bourgeois où siège Galliffet, l'un des assassins de la Commune, envenime la querelle, jusque-là théorique, du ministérialisme. Dès 1900 plusieurs actes du gouvernement (fusillades de Châlons entre autre) font perdre à Millerand son crédit auprès de la classe ouvrière. Millerand est exclu du mouvement socialiste en 1904.

2. *Le Mouvement socialiste,* « Conseil du travail et paix sociale », p. 37, 1er janvier 1901.

(juin 1902-janvier 1905). Le « petit père Combes » rappelle tout de suite, avec une rare franchise, aux préfets « que les faveurs devront être seulement accordées aux soutiens du Bloc ». L'Affaire de mystique se dégrade en politique; l'anticléricalisme descend du ciel sur la terre : l'expulsion des moines et des religieuses donne lieu à des scènes dramatiques. La France apparaît plus que jamais divisée en deux camps antagonistes. Sorel revient de ses illusions dreyfusardes. Le prolétariat s'est placé sous la houlette de mauvais pasteurs, il risque de se subordonner à l'un des clans de la bourgeoisie. En 1903, il écrit à Croce qu' « à (son) avis le socialisme devrait se mettre en veilleuse quelque temps; les classes ouvrières ne sont pas capables de tenir à l'écart les orateurs qui font profession de les dominer; Jaurès qui proclame son idéal communiste avec tant de bruit et de fureur connaît bien son prolétariat [1] ». Bientôt le jauressisme symbolise — à ses yeux — toutes les compromissions (largement imaginaires) du socialisme électoral. La prodigieuse curée, la ruée vers les honneurs et les prébendes des médiocres, des profiteurs du dreyfusisme entraîne la disparition de l'*aristocratie républicaine*, hier encore au pouvoir. Les institutions du libéralisme parlementaire sont devenues tout à fait fictives. Sorel soulignera, plus tard, dans un méchant pamphlet (*La Révolution dreyfusienne* [2]) l'importance que revêtit, pour lui, la fin de ses illusions démocratiques.

LA VIOLENCE DES REFLEXIONS

Le publiciste déçu renoue avec ses préoccupations premières. Il se replonge dans ses travaux exégétiques d'où sortiront, en 1905, une *Introduction au système historique de Renan*, gros livre, intéressant par la phi-

1. Lettre du 28 avril 1903.
2. *La Révolution dreyfusienne*, Rivière, 1910.

losophie de l'histoire qui le sous-tend. En 1904, la production de Sorel semble presque tarie; il ne donne que deux articles à Merlino et à Bernstein. Car Sorel se livre à une nouvelle révision de ses idées. Le mythe démocratique, l'irrésistible pouvoir d'attraction des idéaux démocratiques modernes, retiennent sa réflexion.

L'Eglise et le socialisme sont désormais engagés pour lui dans une même évolution; la pression de l'idéologie démocratique fait perdre à l'une son intransigeance et à l'autre son élan révolutionnaire. Sorel n'hésite pas sur le diagnostic bien que l'affrontement entre les forces rivales atteigne précisément son paroxysme avec la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'ennemi est cerné : c'est le modernisme qui corrompt aussi bien la catholicité que le mouvement ouvrier.

Mais une nouvelle raison d'espérer se lève. 1903 marque le véritable départ de la C.G.T. La vague du syndicalisme révolutionnaire ne cesse de s'enfler. L'égoïsme social de la majorité combiste favorise l'essor d'une réaction antiparlementaire, ouvriériste, revivifiant les traditions du séparatisme proudhonien (c'est-à-dire du Proudhon de 1864, redevenu révolutionnaire avec son grand livre : *De la Capacité politique des classes ouvrières*), assimilant l'apport libertaire. Sorel chemine vers le syndicalisme. Comme toujours, l'Italie sera le banc d'essai de ses nouvelles convictions. Il adresse aux jeunes dirigeants du syndicalisme révolutionnaire transalpin une lettre d'encouragement publiée par *L'Avanguardia socialista.* Bientôt la *nouvelle école,* terme forgé par Sorel pour opposer le marxisme authentiquement prolétarien au socialisme parlementaire, frelaté, lui semble le point d'aboutissement de ses recherches, la concrétisation possible de ses aspirations essentielles. Le syndicalisme d'action directe, réponse spontanée, improvisée, de la classe ouvrière aux impasses du parlementarisme de l'époque, répond à trois grands principes formulés par Hubert Lagardelle :

« 1. Si la lutte de classe est tout le socialisme, tout le socialisme est contenu dans le syndicalisme; 2. Les milieux nationaux les plus favorables au développement du syndicalisme sont ceux où les conditions histo-

riques et politiques permettent la plus grande exaltation révolutionnaire du prolétariat et sa scission avec les autres classes; 3. Le syndicalisme est vide de tout utopisme, en ce sens qu'il subordonne son triomphe à tout un ensemble de conditions préalables et qu'en attendant il a dans le monde un rôle rénovateur [1]. »

Sorel fait siens ces principes, de même que l'idée de grève générale dont il avait, dès 1900, entrevu la valeur mobilisatrice [2]. Février 1905 : Sorel renoue avec *Le Mouvement socialiste* [3]. La revue de Lagardelle, en dépit de son tirage modeste (2 000 exemplaires), s'est taillé une place de choix dans le petit monde de la presse socialiste des premières années du siècle. Elle est, et restera longtemps, la meilleure revue socialiste française. Largement ouverte aux nouvelles de l'étranger, ses enquêtes sur la grève générale et l'antimilitarisme ont fait sensation. La coexistence — devenue exceptionnelle — des grands noms du marxisme, du syndicalisme, de l'anarchisme, l'absence de sectarisme, la qualité particulière de ses informations sociales lui assurent, en France et plus encore à l'étranger, l'audience des élites révolutionnaires.

Sorel y publie la plupart des articles, notes et études (plus d'une centaine en quatre ans) qui dessineront la trame de sa théorie du syndicalisme révolutionnaire. Les deux ouvrages marquants de cette période, *Réflexions sur la violence* et *Les Illusions du progrès,* paraissent d'abord, au rythme d'un article

---

1. Cf. Compte rendu de la conférence internationale, tenue à Paris, à la Société de Géographie, le 3 avril 1907, avec le concours de Victor Griffuelhes, président de la réunion, Arturo Labriola, Robert Michels, Boris Kritchevsky et Hubert Lagardelle.

Cf. *Bibliothèque du Mouvement prolétarien,* « Syndicalisme et lutte de classes ».

Pour la formation du syndicalisme révolutionnaire en France : Cf. Victor Griffuelhes, *Le Mouvement socialiste,* décembre 1907. Cf. également, « Le Socialisme syndicaliste ou l'Individuation du socialisme » de Sergio PANUNZIO, dans *Le Mouvement socialiste,* n° 170, 1906.

2. Dans un article de la revue *La Science sociale* (novembre 1900). Sur la genèse de l'idée de la Grève générale chez Sorel, voir également la préface à Gatti.

3. S'entendant mal avec Lagardelle, Sorel avait interrompu sa collaboration en 1901.

bimensuel, dans les numéros de l'année 1906. C'est l'époque où Sorel accède à un début de notoriété. Celle où nous l'avons rencontré pour la première fois. Nous prenons la liberté de ne pas nous arrêter davantage sur cette période relativement bien connue [1]. Période où la pensée de Sorel perce les brumes des systèmes existants pour éclairer de ses propres lueurs l'aube sulfureuse du siècle.

L'estime dont Sorel jouissait au sein de quelques cénacles s'élargit alors. Renommée naissante, souvent fondée comme il se doit sur des malentendus. Toujours est-il que les *Réflexions* font connaître Sorel à travers le vaste monde, de la Russie aux Amériques. Elles suscitent des interprétations multiples, passionnées, contradictoires, alimentent les gloses fiévreuses d'aréopages contestataires de gauche comme de droite. Thomas Mann, dans *Le Docteur Faustus* [2] évoque ces cercles de la jeunesse allemande qu'il fréquentait avant 1914, cercles où fleurissait une critique hautaine de la démocratie, système de domination despotiquement anonyme sur les masses atomisées et impuissantes. « Nul ne s'étonnera qu'au cours des entretiens de cette avant-garde de la culture critique, un ouvrage paru sept ans avant la guerre, les *Réflexions sur la violence,* de Sorel, jouât un rôle marquant. Son impitoyable annonce de la guerre et de l'anarchie, sa définition d'une Europe vouée à être le théâtre du futur cataclysme guerrier, son assertion qu'une seule idée — faire la guerre —, pouvait unir les peuples de cette partie du globe, tout cela permettait de l'appeler le livre de ce temps. Désignation justifiée en outre par la conviction de l'auteur, sa prophétie qu'aux époques grégaires les discussions parlementaires se révéleraient complètement impuissantes à forger une volonté politique et qu'à leur place, à l'avenir, les hommes seraient nourris de mythes, appels primitifs au combat destinés à déchaîner les énergies de cet ordre, à les stimuler. Tel était en effet le message prémonitoire, brutal et bouleversant de l'auteur... »

---

1. Cf. Bibliographie en annexe. Nous présentons un peu après les grands thèmes des *Réflexions* et des *Illusions.*
2. *Le Docteur Faustus,* Albin Michel, p. 390-391.

Sorel devient la référence commune à une petite intelligentsia européenne qui observe avec sympathie le développement du mouvement ouvrier d'action directe. Chaque semaine chez les Delesalle se côtoient animateurs du *Mouvement socialiste* et représentants de cette phalange intellectuelle internationale (Roberto Michels, Arturo Labriola, Edouard Benès, Rakovski...). Il faut réserver un sort particulier à l'accueil que reçoit alors l'œuvre de Sorel en Italie. Sorel et l'Italie : déjà une histoire ancienne. Dès 1889, l'ingénieur collaborait à *La Rivista popolare di politica*; depuis 1895 il constituait la plaque tournante intellectuelle entre l'hexagone et la péninsule. Son étude du *Devenir social* sur Vico avait marqué une date dans les rapports, jusque-là unilatéraux, entre les deux cultures. Antonio Labriola lui devait d'être lu en France. Et les révisionnistes théoriques, les Croce, Ferrero, Merlino, Gatti, Colajanni lui étaient redevables de l'ouverture internationale qui leur permettait d'échapper au provincialisme de la culture italienne. Croce, devenu célèbre, préfaça tout naturellement la traduction italienne des *Réflexions*. Les deux hommes n'interrompirent jamais leur dialogue. Les trois cent quarante-trois lettres qu'ils échangèrent entre 1895 et 1921 sont un témoignage d'une importance capitale sur le mouvement des idées de cette période. Vilfredo Pareto fut également très lié à Sorel. « Je connaissais Sorel depuis 1897... et pendant vingt-six ans aucun nuage n'a jamais brouillé le ciel de notre amitié », révéla-t-il au lendemain de la disparition de son correspondant parisien [1].

En 1903 s'ouvre une longue période de collaboration avec les principaux animateurs du syndicalisme révolutionnaire transalpin. Preuves, parmi d'autres, de l'enracinement du sorélisme dans la péninsule : la toute première mouture des *Réflexions* est publiée dès 1905 dans *Il Divenire sociale* de Leone. Les *Insegnamenti*, impor-

---

1. La correspondance entre Sorel et Croce a été publiée — expurgée — pour cause de censure fasciste par ce dernier dans sa revue (*Critica*) de 1927 à 1930.

Par contre la correspondance entre Pareto et Sorel est restée largement inédite.

tant ouvrage de cette période pan-syndicaliste de Sorel, paraissent également en Italie [1].

LE REFLUX DU SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE

Le Congrès d'Amiens et le 1er mai 1906 marquèrent l'apogée du syndicalisme révolutionnaire français. En 1908 éclate la grève sanglante de Draveil; dès le 2 juin les gendarmes avaient abattu deux ouvriers. La C.G.T. proclame une grève générale de vingt-quatre heures : sept nouvelles victimes parmi les manifestants. Or depuis quelque temps, la S.F.I.O. avait décidé de rompre avec les radicaux. La C.G.T. fit les frais de la rigueur retrouvée des socialistes récemment unifiés. Clemenceau ordonne l'arrestation de sa direction et la fermeture de la Bourse du travail de Paris. Une répression impitoyable frappe les militants révolutionnaires. L'infiltration policière provoque suspicion et découragement. Des querelles de personnes, attisées en sous-main par le ministère de l'Intérieur, paralysent rapidement la C.G.T.

Sorel est impressionné par la robustesse des structures économiques et politiques du régime qui contraste avec la crise des valeurs spirituelles de la bourgeoisie. Il continue à accumuler les *matériaux* d'une œuvre foisonnante. Le voici par exemple se passionnant pour les *états mystiques chez sainte Thérèse* [2] ou s'intéressant aux *préoccupations métaphysiques des physiciens contemporains* [3]. Mais il revient toujours au socialisme. *La Décomposition du marxisme* [4], chef-d'œuvre de littérature révolutionnaire, résume de façon saisissante sa critique du socialisme politique.

---

1. *Insegnamenti sociali dell'economia contemporanea, Degenerazione capitalista e degenerazione socialista,* Sandron, 1907, inédits en français.
2. *Bulletin de la Société française de Philosophie,* juin 1906.
3. *Revue de Métaphysique et de Morale,* tome 13, 1909.
4. Rivière, 1908, Brochure de soixante-quatre pages.

L'avenir du syndicalisme s'assombrit pour de bon. Sorel a perdu tout espoir de ce côté-là. Il rompt au début de 1909 avec *Le Mouvement socialiste,* prenant prétexte de l'adhésion de plusieurs de ses animateurs à la S.F.I.O. « Briand compte sur ceux des politiciens qui ont leurs entrées à la C.G.T. pour faire des syndicats une filiale de son très prochain ministère... pour le moment il me semble qu'il ne faut être ni dupe, ni complice. C'est ce sentiment qui m'a dicté la résolution d'abandonner *Le Mouvement socialiste* qui est beaucoup trop à la remorque de *L'Action directe* (principal organe des politiciens à faux nez syndicaliste). Je me retire à mon trou », écrit-il à Paul Delesalle [1]. En fait Briand ne s'embarrassera pas d'habiletés pour briser, deux ans plus tard, la grève des cheminots, avec une brutalité d'autant plus démoralisante qu'on ne pouvait oublier qu'il avait été l'idéologue de la grève générale.

Le héraut de la violence prolétarienne, le moraliste apocalyptique de la société des producteurs, le critique de l'idéalisme et de l'optimisme bourgeois redevient disponible pour toute autre entreprise se proposant de saper l'ordre en place.

1. Lettre du 2 novembre 1908 — *L'Action directe* était l'organe hebdomadaire de la tendance des syndicalistes révolutionnaires au sein de la S.F.I.O. (Lagardelle, Louzon, Morizet, Olivier...).

CHAPITRE V

LES TENTATIONS DE L'EXTRÉMISME (1909-1913)

L'Action française du 14 avril 1909 reproduit un article que Sorel avait envoyé à la revue florentine *La Voce,* pour présenter *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Péguy[1]. Cette chronique littéraire — le seul article de Sorel publié dans l'*A.F.* — est assortie d'une note élogieuse pour l'auteur des *Réflexions,* présenté aux ligueurs comme « le plus pénétrant et le plus puissant des sociologues français ». Comment le rapprochement s'est-il produit ?

Dès 1907 Sorel avait consacré dans *Le Mouvement socialiste* plusieurs notes aux ouvrages néo-royalistes de Maurras, Daudet, Bainville. Mais rien d'autre qu'une curiosité sceptique pour ces antidémocrates de droite. Ses déconvenues successives, politiques et syndicalistes, le rendirent de plus en plus attentif à la tentative de Maurras.

1. Sorel fait partie des « dix-sept gaillards » (Péguy) qui se coalisèrent pour que l'opinion reconnaisse la valeur de l'œuvre de Péguy. Parmi eux : Gide, Barrès, Drumont, Halévy, Tharaud...

L'EPISODE DE L'INDEPENDANCE

Nous avons retrouvé dans les papiers de Berth une lettre inédite de Sorel à Maurras en date du 27 juin 1909. Lettre très académique, dissertation savante sur la démocratie antique. Une seule allusion à l'actualité : « Je ne pense point que personne (sauf probablement Jaurès) confonde l'ardente jeunesse qui s'enrôle dans l'Action française avec les débiles abonnés du *Gaulois* [1]. » Toujours est-il que deux mois plus tard, le quotidien de la Ligue publie une interview où Sorel déclare soutenir la Réaction.

Etonnement général. L'auteur des *Réflexions* vient tout juste de préfacer la brochure syndicaliste de Griffuelhes et Niel [2]. La convergence entre les antidémocrates de droite et certains antidémocrates de gauche se précise donc. Les thèmes de l'antiparlementarisme et de l'antidémocratisme véhiculés par le syndicalisme apparaissent à Sorel et à ses disciples coupés des implications révolutionnaires dont ils avaient tant attendu. Pourquoi ne pas pratiquer la politique du pire? Les Camelots du Roi déploient une grande activité; la propagande néo-royaliste gagne parmi les jeunes et les intellectuels. Sorel peut caresser le rêve d'une régénération de la bourgeoisie; sous l'impulsion de cette minorité intrépide, le bourgeois français renouera avec son franc égoïsme de classe et son mode de vie laborieux. Il provoquera l'honneur prolétarien; un salutaire sursaut s'ensuivra, l'antagonisme resurgira, dans sa brutalité vitale. Œil pour œil, dent pour dent. Que le meilleur gagne! En attendant, saluons avec intérêt ceux qui montent à l'assaut de la démocratie parlementariste et de ses mécanismes de paix sociale.

---

1. *Le Gaulois,* quotidien royaliste vieux jeu, dirigé par Arthur Meyer.
2. « Les Objectifs de nos luttes de classes », La Publication sociale, 1909.

Paul Bourget, dans une pièce de théâtre de l'époque intitulée *La Barricade*, porte à la scène une intrigue où le patron et l'ouvrier, soréliens à leur manière, refusent tout pacte social.

Georges Valois joue un rôle déterminant dans ce rapprochement entre la Nouvelle Ecole et le néo-royalisme. L'ancien rédacteur à *L'Humanité nouvelle* venait de tenter une première synthèse entre la Nouvelle Ecole et le monarchisme dans son livre autobiographique *L'Homme qui vient*. En 1909, son enquête sur la monarchie et la classe ouvrière lui avait permis d'interroger Sorel et de nombreux théoriciens et militants syndicalistes. Sorel encore incrédule se laisse fléchir l'année suivante. Il renonce à la littérature socialiste [1], rédige le manifeste d'une revue antidémocratique (*La Cité française*) qui ne paraîtra pas. Il accepte enfin de cautionner de son autorité le lancement d'une autre revue de même inspiration : *L'Indépendance*. Sorel a pris ses précautions pour demeurer entièrement libre de ses mouvements. L'un de ses admirateurs, Variot, finance en effet cette publication dans le seul dessein d'offrir une tribune au vieux contempteur de la décadence démocratique. *L'Indépendance* ne pouvait certes pas joindre les deux bouts avec ses quelque quatre cents abonnés! Le comité de rédaction — Sorel, Baumann, René Benjamin, Vincent d'Indy, les frères Tharaud — s'élargit en 1912 à Maurice Barrès, Paul Bourget et Francis Jammes. Les articles de Sorel de la période de *L'Indépendance* accusent une pensée aigrie, pessimiste, où l'obsession de la décadence charrie un chauvinisme intellectuel non exempt de xénophobie et d'antisémitisme. Les retombées de l'affaire Durand [2] — sinistre pendant de l'affaire Dreyfus — soufflaient sur les braises à peine refroidies d'un certain antisémitisme de gauche inventé par Toussenel et illustré par Fourier et

---

1. Dans un avertissement qui précède, au milieu de l'année 1910, ses *Confessioni (Come divenni sindacalista)*.

2. Le secrétaire des dockers du Havre fut condamné à mort pour des faits de grève auxquels il était entièrement étranger. L'apathie de la presse libérale contrasta cruellement avec sa mobilisation antérieure en faveur de Dreyfus.

Proudhon. Sorel apparaît souvent emporté par la tourmente nationaliste; ses pamphlets atteignent une violence inouïe. Mais la tentation traditionaliste, permanente chez lui, ne se transforme à aucun moment en adhésion au monarchisme. Sorel refuse de s'aligner sur les positions de Maurras. A partir de 1912 il le critique de plus en plus sévèrement. Les deux hommes ne s'aiment guère. Sorel n'a jamais cru à la renaissance de la Monarchie et de l'Eglise, pas davantage à l'Action française, suspecte — selon lui — de tendances bonapartistes. Et Maurras n'est-il pas, accusation inattendue, imbu d'esprit démocratique comme ses goûts littéraires classiques le démontrent? Quant au maître de la Réaction, il craint l'ascendant intellectuel que Sorel exerce sur quelques-uns de ses partisans les plus actifs. Et puis la doctrine de la lutte des classes risque d'effrayer la clientèle où la Ligue recrute le gros de ses troupes : petits bourgeois, petits patrons, nobliaux taraudés par la hantise du déclassement social. C'est donc en dehors de Sorel et de Maurras que se développe la curieuse entreprise des *Cahiers du cercle Proudhon. Les Cahiers* se proposent de favoriser la confluence, théorique et pratique, du nationalisme intégral et de l'action directe. Plus de Parlement : un principe d'ordre et des professions organisées. La classe ouvrière doit former un bloc, s'administrer librement, sans l'intervention des politiciens et des intellectuels, afin de se consacrer exclusivement à la défense de ses intérêts. Monarchistes (Valois) et soréliens (Berth) s'accordent à considérer dans la démocratie « la plus grande erreur du siècle passé, l'ennemi à la fois de la culture et de la productivité [1] ». Berth, le disciple le plus proche de Sorel, en arrive même, en 1914, à admettre le principe de la monarchie héréditaire.

Sorel refuse de participer à cette entreprise placée — malgré lui — sous son égide : il lui dénie même le droit de se réclamer de Proudhon pour conforter son système, mi-politique, mi-syndicaliste.

---

1. « Sans Sorel, le cercle Proudhon ne pourrait exister : il y sera toujours honoré et admiré comme un maître. » *Cahiers*, mai-août 1912, p. 129.

LA LOGIQUE DE L'EXTRÉMISME

En 1913, Sorel estime que *L'Indépendance* le compromet décidément trop avec la droite nationaliste. Nouvelle rupture. Traditionaliste, Sorel veut bien l'être dans la mesure où il attache une grande importance au poids du passé. Mais le terme désigne maintenant les partisans de la monarchie. Sorel défiera l'un de ses correspondants, Edouard Dolléans, l'historien du mouvement ouvrier, de relever un seul de ses textes allant dans le sens du traditionalisme politique [1]. La mauvaise conscience ne cesse de transpirer dans sa correspondance. Mal à l'aise dans sa peau, Sorel cherche tout au long de cette période trouble à se justifier. Il adresse par exemple au *Giornale d'Italia* — en novembre 1910 — une lettre ouverte, réponse embarrassée, défensive, à ses détracteurs. « La mission du philosophe est de voir et de comprendre les mouvements qui lui semblent importants; il n'est pas obligé pour cela de prendre parti pour les hommes qui font le mouvement. » Les critiques de ses amis syndicalistes l'affectent tout particulièrement.

En réalité, Sorel n'a jamais délaissé complètement la *littérature socialiste.* Sa préface à *L'Interprétation économique de l'histoire* de Seligman (1912) témoigne de la persistance de son intérêt pour les problèmes du matérialisme historique. En 1914 il rassemble un choix d'anciens articles sous le titre significatif de *Matériaux d'une théorie du prolétariat.* L'avant-propos révèle la permanence d'une inspiration socialiste, certes assoupie, que l'imprévu ne tardera pas à réactiver.

Une fois encore Sorel met en veilleuse sa production, tant en France qu'en Italie. Renan, le consolateur, entretient son soliloque toujours recommencé sur le devenir mortel des peuples et des civilisations [2]. Le vieil

1. Lettre du 13 octobre 1912.
2. Sorel écrit en 1913 une préface à la traduction italienne de *La Réforme intellectuelle et morale,* publiée seulement en 1931 par Croce, sous le titre *Germanismo e Storicismo di E. Renan.*

homme se retire du monde comme la vie d'un corps usé. Il se retranche dans son ermitage de Boulogne. Triste solitude assombrie par les maux de l'âge.

Sans doute il vit (presque) en famille, chez son neveu. Mais au fait, quel recours peut-il attendre de ce neveu, personnage fruste dont le vélo constitue la seule passion connue? Il a su finalement résister aux mauvais démons que les fièvres de son extrémisme avaient réchauffés. Pour quel avenir? « Le cours de l'histoire contemporaine menace de destruction tout ce qui subsiste d'une civilisation que Renan aimait [1]. »

1. Lettre à Croce, *Critica*, 1931, p. 52.

CHAPITRE VI

LE PATRIARCHE D'UNE ÈRE NOUVELLE

Au moment où l'orage de l'été 14 crève sur l'Europe, Sorel semble avoir abandonné tout espoir de voir se réaliser le sursaut auquel il aspire depuis toujours. Au soir de sa vie il se tourne vers le socialisme une dernière fois. « Tous les hommes qui ont pris part à une œuvre si notable peuvent s'endormir avec la conscience d'une vie utilement employée [1]. » Sérénité. Désolation. Les idoles mortes sont ensevelies dans leurs pourpres linceuls.

Le conflit plonge Sorel dans le pessimisme le plus absolu. Affaibli par sa maladie de cœur, il doit prendre un long repos à la campagne : les trente heures de voyage dans un train bondé qu'il doit endurer pour rejoindre Ambérieu (Ain), à deux pas de la frontière suisse, l'ont épuisé. Le pensionnaire du café de la Réunion confie, au lendemain de son arrivée, à Berth : « Je me demande quand je pourrai un peu reprendre mon assiette. Quant à travailler, il n'y faut plus songer; je sais que j'ai trop vieilli depuis un mois pour retrouver des idées; et à quoi bon? Car je sais que je suis un homme d'un autre temps, qui ne comprend pas ses contemporains et qui ne peut plus être compris par eux [2]. » Une semaine plus tard il s'ouvre pareillement à

1. Avant-propos aux *Matériaux,* juillet 1914, p. 52.
2. Lettre (inédite) du 11 septembre.

Croce : « Les événements m'accablent; je sens que nous entrons dans une *ère plus nouvelle que n'a été celle de la Révolution*... les politiciens jacobins, les financiers et les noceurs des grandes métropoles ne trouveront plus aucune force vivante qui leur reproche leur bassesse... Nous allons revoir quelque chose d'analogue à la guerre de Judée! Quel sera le poète, l'historien ou le philosophe de cette effroyable catastrophe... il me semble que Proudhon, durant les dernières années de sa vie, a dû avoir des impressions analogues aux miennes [1]. »

Amère consolation, délectation morose que le spectacle de l'union sacrée. Tous entonnent la même ritournelle : catholiques comme francs-maçons, royalistes comme socialistes; Maurras, de Mun donnent la main à Hervé, Vaillant, Guesde. Pour Sorel ces hommes ne sont même pas mus par la volonté de défendre les intérêts vitaux de la nation; c'est leur hostilité congénitale aux principes de discipline incarnés par la Prusse qui les pousse. Sorel provoque le scandale en laissant transparaître sa sympathie pour les nations de l'Europe centrale. Répondant à une enquête du journal italien *L'Opinione,* il se laisse aller : « Il me semble que nous avons le droit d'espérer que d'une sévère pénitence médiévale pourrait sortir une civilisation riche en valeurs quiritaires. Ce que les philosophes allemands nomment *individualisme* aurait été vaincu par ce qu'ils nomment *organisation* [2]. » Sa correspondance montre qu'il souffre d'une véritable fixation contre les nations de l'Entente, modernes ploutocraties démagogiques. Le *carnaval chauvinique,* comme il l'appelle, l'amène, par réaction, à excuser le bombardement de la cathédrale de Reims. La logique de son extrémisme le pousse au défaitisme, au nihilisme. Il se tait désormais, n'intervenant qu'en de rares occasions dans la presse italienne, par exemple pour désapprouver l'entrée en guerre du

---

1. Lettre (inédite) du 23 septembre 1914.
2. « *La Germania possede il segreto dell'organizzazione* », 25 septembre 1915.

royaume [1]. Période néanmoins féconde en recherches sociologiques et philosophiques. Il achève la rédaction de sa dernière œuvre importante, *De l'Utilité du pragmatisme,* un gros pavé d'un demi-millier de pages, en mars 1917.

L'annonce de la Révolution russe va rallumer, chez le vieillard, la flamme un moment éteinte. Car la victoire de l'Entente ne lui inspire vraiment aucune confiance : « Il n'est pas nécessaire d'être un grand philosophe pour s'apercevoir que les apôtres de la justice ententiste ont sur le droit des idées moins sérieuses que le plus humble des greffiers de tribunal [2]. » En 1919, Sorel reprend son activité de publiciste : ses rentes russes et roumaines ne valent plus rien. A soixante-douze ans, Sorel est contraint d'écrire article sur article pour échapper à la misère. Sa chronique dans *Il Tempo* de Rome rapporte vingt francs par page. Il peut compter encore sur les maigres piges que lui vaut sa collaboration au grand quotidien bolognais *Il Resto del Carlino.* Ruiné, prolétarisé, le Sorel pro-bolcheviste des années 20 n'est plus le bourgeois original, le rentier révolutionnaire de l'année 1907.

Une chape de plomb est tombée depuis plus de cinquante années sur cette ultime phase de la passion de Sorel. Son destin est de déranger jusqu'au bout. Pourtant ce dernier engagement ponctue — tel un point d'orgue — son existence en lui conférant son unité et son sens authentique. Sorel estime que le *Weltgeist* a définitivement déserté la France. Dans ses lettres à Delesalle désormais régulières (il ne peut presque plus lui rendre visite au 16 de la rue Monsieur-le-Prince), on ne relève que de rares allusions à la politique intérieure. Sorel s'en prend cependant à la timidité de la direction de la C.G.T. qui tarde à généraliser les grèves spontanées du printemps 1919, ou à l'attitude temporisatrice de l'aile modérée de la S.F.I.O., à la veille du Congrès de Tours. Il dirige maintenant ses regards vers

---

1. *Avanti. Un Giudizio di Giorgio Sorel sull'intervento dell'Italia,* 15 mai 1915.
2. Avertissement pour la troisième édition de l'*Introduction à l'économie moderne,* octobre 1919, p. 111.

la Russie des soviets et l'Italie des conseils ouvriers. Le responsable de la rubrique internationale de *L'Humanité* lui propose une publication régulière dans son journal. Sorel refuse, préférant se réserver pour la presse italienne. Rappoport, plus heureux, lui arrache son concours pour *La Revue communiste* qu'il vient de fonder. Le premier numéro paraît en mars 1920 [1] : Sorel, qui lui donnera cinq importants articles et plusieurs notes, occupera chaque fois une place privilégiée au sommaire, immédiatement après Lénine, devant Griffuelhes, lui aussi rallié à la IIIe Internationale, Trotsky, Zinoviev, Boukharine...

LE CREPUSCULE ITALIEN

Marx pensait que l'Allemagne tirerait le signal de la commotion révolutionnaire. L'Italie jouait ce rôle messianique dans la géopolitique sorélienne. L'effondrement du régime libéral, la marée rouge de l'après-guerre semblent justifier les prophéties qu'il avait émises vingt ans auparavant : « Grâce à elle (l'Italie) l'espoir d'un nouveau monde ne disparaîtra pas [2]. » Les dernières années ont encore resserré les connivences intellectuelles qui l'attachent à sa terre de prédilection : dans les années 10, les précurseurs de la révolte idéaliste et du nationalisme (Prezzolini, D'Oriano...) qui préparent la jeunesse au rêve de la sanguinaire et luxurieuse Renaissance des Borgia cherchent — en vain — à annexer Sorel et sa théorie de la violence. Sorel s'était plus volontiers lié au directeur d'*Il Resto del Carlino,* Mario Missiroli [3] qui le fit connaître d'un public plus

1. Son comité de patronage comporte entre autres H. Barbusse, Radek, Rikov, Boukharine, Alexandra Kollontai, Souvarine, Trotsky...
2. *Ultime Meditazioni,* texte posthume publié in *Nuova Antologia,* 1928.
3. L'ensemble de la correspondance abondante entre les deux hommes a été publié en 1969 chez Capelli, Bologne.

vaste. De juin 1920 à la fin de l'année suivante, Sorel y publie une soixantaine d'articles, tous inspirés par l'actualité politique française et internationale. Document d'un intérêt considérable : Gramsci a noté dans ses *Cahiers de prison* que cette partie de l'œuvre de Sorel — bien sûr inédite en France! — représente un moment important de la conscience européenne de l'après-guerre [1]. L'auteur des *Matériaux,* partagé entre sa fidélité proudhonienne et son admiration pour l'énergie de Lénine, nous entraîne dans un voyage passionné à travers la tourmente de l'immédiat après-guerre. Il intervient également dans l'organe du parti socialiste *L'Avanti,* dans *La Ronda* de Pareto, dans *Il Tempo, Il Giornale, L'Ordine Nuovo* de Gramsci... En effet depuis l'explosion du mouvement des conseils d'usine de l'Italie septentrionale (été 1919), Sorel reçoit « une petite feuille de Turin, *L'Ordine Nuovo,* qui est bien plus intéressante que *La Critica sociale* (organe théorique du P.S.I.) ; c'est le représentant d'organisations tout à fait neuves qui se sont formées dans les ateliers métallurgiques. Je crois que le *Carlino* ferait bien de parler de ce mouvement ouvrier, qui peut avoir de grandes conséquences », écrit-il à Missiroli [2]. Il est bien placé pour observer l'isolement de la révolte turinoise, le révolutionnarisme verbal des socialistes, la chasse aux militants révolutionnaires, les progrès du mussolinisme. Sorel, contrairement à une absurde et tenace légende, dépourvue de tout fondement, réprouve et souffre de « la résistible ascension du fascisme ». En mars 1921, il confie à Delesalle : « Tout le monde s'attend, en Italie, à des élections très prochaines; *j'ai grand-peur que les élections n'amènent une Chambre inclinant dans*

Lettere a un amico d'Italia. Missiroli appartenait à un courant libéral conservateur qui, au début du siècle, cherchait à jeter les bases d'un Etat moderne et laïc en préconisant une réforme, de caractère éthique, de la société italienne. Il contribua, après 1923, à « souder » le sorélisme italien au nationalisme et par là même au fascisme. Les deux hommes s'étaient rencontrés sur le terrain de la sociologie religieuse, non sur celui de la politique.

1. Nouvelle réédition sous le titre *Da Proudhon a Lenine, l'Europa sotto la tormenta,* Edizioni di Storia e Letteratura, Rome, 1974.

2. *Lettere a un amico d'Italia,* 11 décembre 1919.

le sens des fascistes... je suis persuadé que les fascistes ont pour chef occulte, mais réel, le roi. Tant que le fascisme continue à être le maître de la rue, le socialisme sera faible, parce que la violence triomphante des syndicats était l'élément essentiel de sa force [1]. » Sorel commente sans aucune illusion la situation catastrophique du mouvement socialiste. « Il faut lire, comme je le fais, tous les jours, des journaux italiens pour comprendre l'étendue du désastre [2]. »

Au lendemain de la démission de Giolitti, Sorel — malgré son antiministérialisme — justifie l'éventuelle participation des socialistes au gouvernement afin de dresser le barrage de la dernière chance contre les menées fascistes. Mais le mussolinisme, *nouveau thermidorisme,* vole de succès en succès. Sorel ne caresse plus l'illusion de voir l'Italie se saisir du flambeau de la révolution prolétarienne. Lorsque Pareto lui apprend, en novembre 1921, que le *Resto del Carlino* est passé — sous la menace — au contrôle des fascistes, Sorel met fin à sa collaboration, se privant de son principal gagne-pain. Il clôt ainsi le long chapitre de son dialogue avec l'Italie.

LA RUSSIE : L'AUBE D'UNE ERE NOUVELLE

« Il faut être aveugle pour ne pas voir que la Révolution russe est l'aurore d'une ère nouvelle. » (Post-scriptum aux *Matériaux,* 1919.)

La Russie bolchevique remplaça progressivement

---

1. Lettre à Delessalle, 19 mars 1921.
2. *Ibid.,* 18 avril 1921.
Dans une lettre (inédite) à Berth en date du 15 avril on lit : « Leone m'a écrit des détails vraiment pitoyables sur l'état des populations rurales qui appartenaient à des coopératives ou des syndicats socialistes; les *fascistes* les traitent comme des troupes coloniales traitent des indigènes sans défense. »

l'Italie dans la symbolique sorélienne. En 1917, Sorel toujours retenu loin de Paris par sa maladie, se trouve privé de toute source d'information directe. Il doit se contenter du *Journal de Genève* et du *Petit Parisien*. Le dépouillement de sa correspondance (Croce, Roberto Michels, Missiroli, Delesalle, Berth...) permet de reconstituer le frémissement d'impatience qui ranime le vieillard. Il presse Delesalle de s'adresser aux libraires suisses pour obtenir les textes originaux de Lénine.

Quelques mois après la révolution d'Octobre, Sorel de retour à Boulogne écrit : « Je ne perds pas ma confiance dans l'avenir du bolchevikisme (*sic*), on annonce depuis longtemps qu'il est en train de s'effondrer et il dure toujours. Et cependant les difficultés de la situation sont évidemment terribles. Jusqu'ici il a eu la chance de ne pas être trahi par ses chefs; Lénine semble être aussi incorruptible que Robespierre [1]. » Il cherche immédiatement à établir une filiation entre le mouvement ouvrier français d'avant-guerre et le bolchevisme. « Je me rappelle avoir lu quelque part qu'en Russie les gardes rouges crient volontiers : " Mort aux Intellectuels... " Là encore les amis de Lénine ne font que pousser jusqu'au bout les tendances allemanistes [2]. » En août 1918, il annonce son intention de publier, malgré la censure, une brochure en faveur des révolutionnaires.

LE PATRIARCHE DU BOLCHEVISME [3]

Sorel emploiera l'essentiel de ses dernières forces à la défense de la Russie soviétique (qui vient pourtant de le ruiner), reprenant par là même goût à la théorie marxiste. En Italie, il multiplie les articles dans la grande presse. En France sa première prise de position *publique* est publiée en annexe d'une réédition des

1. Lettre à Delessalle du 1er août 1918.
2. *Ibid.*, 26 août 1918.
3. Terme lancé par la presse. Cf. *Le Journal de Genève* (4 février 1918), *L'Evénement* (11 décembre 1918).

Réflexions. Il s'agit du *Plaidoyer pour Lénine* (septembre 1919), solidarisation totale à la politique tant extérieure qu'intérieure des bolcheviques, qu'il conclut par sa célèbre exhortation : « Maudites soient les démocraties ploutocratiques qui affament la Russie; je ne suis qu'un vieillard dont l'existence est à la merci de minimes accidents; mais puissé-je, avant de descendre dans la tombe, voir humilier les orgueilleuses démocraties bourgeoises, aujourd'hui cyniquement triomphantes. »

Curieusement (mais les nouvelles en provenance du camp retranché de la Révolution sont rares) Sorel place davantage la tentative bolchevique sous l'égide de Proudhon que sous celle de Marx[1]. Sorel, comme la plupart de ses contemporains, est enclin à projeter dans le cadre encore vide de l'expérience soviétique ses aspirations les plus fondamentales. Il construit, idéalement, un modèle de société décentralisée, administrée directement par les producteurs, opérant ainsi la fusion du conseillisme russe avec un certain autonomisme prolétarien réinterprété dans un sens révolutionnaire. Sorel se réjouit que « la dictature universelle du prolétariat sorte des régions de l'imagination pour s'affirmer par des faits sociaux facilement observables; l'avenir juridique de la nouvelle société socialiste dépend du bon fonctionnement des *Soviets*; c'est pourquoi tous les clans de la bourgeoisie, aussi bien les radicaux que les conservateurs, font tant d'efforts pour empêcher le développement des conseils d'ouvriers[2]. »

L'expérience soviétique a le grand mérite de redonner l'initiative aux *partisans de l'intransigeance socialiste,* à tous ceux qui ont tant peiné à repousser le calice empoisonné du réformisme. Sans doute le succès n'est-il pas assuré. Qu'importe : même une défaite aurait des conséquences porteuses d'avenir. La nouveauté bouleversante que constitue l'Etat prolétarien ne survivrait-elle pas en tout état de cause dans la conscience collective du prolétariat, s'amalgamant aux *mythes* engen-

---

1. Sa postface à la réédition des *Matériaux,* 1921, intitulée « Exégèses proudhoniennes », constitue son testament politique.
2. Appendice II à une réédition des *Illusions,* 1920.

drés par le spectacle grandiose de sa lutte contre la coalition des grandes puissances capitalistes.

La Révolution russe ouvre bien la *Marche au socialisme*[1] : elle fournit l'exemple du plus grand ébranlement qui se soit produit dans le monde depuis deux mille ans, traçant la perspective d'une mutation radicale pour tous les peuples, notamment pour ceux qui sont assujettis par le colonialisme. La République des soviets leur montre comment une armée de paysans et d'ouvriers « guidés par quelques socialistes d'esprit puissant peut se débarrasser de l'équipement social créé par une civilisation calquée sur celle des grandes puissances occidentales[2] ». Sorel admet le rôle dirigeant assumé (provisoirement) par le parti-guide. Sa problématique proudhonienne, conseilliste, fait finalement bon ménage avec l'avant-gardisme soviétique, de même que le pan-syndicalisme libertaire des *Réflexions* n'excluait nullement l'action minoritaire d'élites syndicalistes révolutionnaires. Il participe volontairement, consciemment, à l'établissement de ce qu'il appelle lui-même la légende bolchevique en Occident. Sorel apporte son concours au culte naissant de la personnalité. Son portrait psychologique de Lénine (janvier 1921) constitue le prototype de cette biographie aux accents quasi religieux qui s'épanouit hier avec le stalinisme, aujourd'hui avec le maoïsme. Le leader révolutionnaire — un Pierre le Grand qui aurait lu Marx — est animé d'une grandiose pensée : transformer l'énergie latente des masses laborieuses de la Russie en énergie pratique. Comme Gorki, Sorel estime que la *sainteté,* la *tempérance* du personnage désignent le bonhomme Lénine au prolétariat comme l'ascétisme désignait les saints aux fidèles à l'époque où l'Eglise se bornait à entériner les décisions populaires[3].

---

1. Titre de l'avertissement à la troisième édition de l'*Introduction à l'économie moderne,* p. VIII, octobre 1919.
2. *La Revue communiste,* « Le Bolchevisme en Egypte », n° 7, septembre 1920, p. 31.
3. *La Revue communiste,* « Lénine d'après Gorki », n° 11, janvier 1921.

Ce soutien véritablement inconditionnel s'inscrit dans le réflexe largement partagé par une génération marquée par la faillite de la IIe Internationale et l'effondrement du syndicalisme d'action directe. L'extrémisme de Sorel, sa passion révolutionnaire (au sens complexe qui s'applique au sorélisme comme système de référence) peuvent enfin s'arrêter (pour combien de temps?) sur une expérience en devenir. Passionné, mais lucide, Sorel rappelle que la dictature soviétique, nécessaire pour le moment, devra s'évanouir à mesure que les masses ouvrières comprendront que leurs droits politiques sont fondés sur leurs qualités de *bons producteurs*. Courant 21, les informations signalant la répression contre anarchistes et syndicalistes se multiplient. Sorel commente dans *La Revue communiste* le livre-témoignage de Victor Serge (*Les Anarchistes et l'expérience de la Révolution russe*). Tout en approuvant le régime de parti unique, le patriarche revendique le droit à l'expression libre des courants de pensée au sein du parti communiste. Il a déjà discerné clairement les risques de sécrétion d'une nouvelle minorité oppressive substituant son pouvoir à celui du prolétariat. « Le vice essentiel de la Révolution russe me paraît être que, faute d'une suffisante maturité professionnelle des ouvriers urbains, elle a souvent un caractère moins socialiste que démocratique (*lire capitaliste*). C'est pourquoi, grâce à la complicité d'un grand nombre de fonctionnaires corrompus, ils se créerait une nouvelle bourgeoisie [1]. » Prémonition des lendemains qui commencent déjà à déchanter? Dans son tout dernier texte, Sorel renoue avec le pessimisme qui traverse tragiquement toute son œuvre. La Révolution russe peut succomber sous le poids des périls intérieurs et extérieurs, enfouissant sous ses décombres l'espoir qu'elle avait suscité : « Allons-nous retomber dans une époque primitive qui devrait durer des siècles avant que ne paraisse (et très péniblement) une nouvelle civilisation [2] ? »

---

1. *La Revue communiste*, avril 1921. Recension du livre de Simon ZAGORSKI : *La République des soviets*.
2. Avertissement à la deuxième édition de *La Ruine du monde antique*, p. XXIII, mars 1922.

LA PAIX RETROUVÉE

Les derniers moments de Sorel sont particulièrement pénibles. La misère le talonne. Il doit se défaire de sa bibliothèque, seul bien qui lui reste, fruit d'un demi-siècle d'investigations et de labeur. Immobilisé depuis le début de l'année par sa maladie, Sorel meurt dans un abandon presque total le 28 août 1922. Son dernier mot fut : « Napoléon... ». Daniel Halévy a évoqué la scène qu'il découvrit le lendemain. Personne ne veillait. Un abandon poignant. Pas de crucifix. Pas de récipient pour l'eau bénite. Pas la plus petite fleur. Sur une table, un morceau de bougie achevait de se consumer dans un vieux bougeoir, piètre luminaire pour ce phare éteint qui avait éclairé tant de choses. La mort l'avait sans doute dispensé d'entreprendre une nouvelle et hasardeuse errance à la recherche du salut prolétarien.

L'Humanité et *L'Action française* (Valois) rendent immédiatement hommage au disparu. Mais c'est *La Vie ouvrière,* où se retrouvaient d'anciens syndicalistes révolutionnaires ralliés à l'Internationale syndicale rouge de Moscou, qui accorde la plus large place à l'événement. Robert Louzon signe l'article nécrologique qui barre la *une* de l'organe syndicaliste : « Ces deux morts (Griffuelhes venait de disparaître peu avant Sorel) closent un moment de l'histoire du prolétariat... L'œuvre toute entière de Sorel constitue le réquisitoire le plus multiple qui ait jamais été dressé contre tous les aspects du réformisme, elle est la justification la plus complète et la plus haute de la révolution [1] », concluait celui qui fut le dernier disciple de Sorel.

---

1. La *V.O.,* alors hebdomadaire, signale pour la première fois la mort de Sorel, le 1er septembre. L'article de Louzon est daté du 8 septembre. Robert Louzon est mort en octobre 1976. Il nous avait écrit dans une de ses dernières lettres pour affirmer sa fidélité à la mémoire de son *maître.* Robert Louzon, esprit original et puissant, avait connu Sorel en 1906. Il resta jusqu'au bout un militant du syndicalisme révolutionnaire dont *La Révolution prolétarienne,* où Louzon écrivait il y a encore peu, s'efforce de maintenir la référence.

Dix ans plus tard, la tombe où Sorel est enterré dans un petit cimetière de campagne aux côtés de Marie David doit être réfectionnée. L'ambassade de la Russie stalinienne et celle de l'Italie mussolinienne proposèrent au même moment de se substituer à la famille.

Aujourd'hui le temps a fait son œuvre. L'oubli — injustifié mais révocable — a succédé à l'incompréhension des bien-pensants, aux tentatives des détrousseurs de postérité. Sorel a bien gagné le droit de connaître le repos. Il reste le sorélisme !

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION OU LA MARCHE VERS LA DÉLIVRANCE

« Nous savons que les forces nouvelles de la société réclament des hommes nouveaux qui les maîtrisent et leur fassent faire de la bonne besogne. Ces hommes nouveaux, ce sont les ouvriers. Ils sont le produit des temps nouveaux, tout comme les machines elles-mêmes. Aux signes qui déconcertent la bourgeoisie, l'aristocratie et les pauvres annonciateurs du déclin, nous reconnaissons notre vieille amie, la taupe qui sait travailler si vite sous la terre, le digne pionnier : la Révolution [1]. »

Cette vision prométhéenne du rôle du prolétariat qui mêle étroitement la conception matérialiste de l'histoire aux postulats éthiques, cette exhortation au changement radical, Sorel la reprend, un demi-siècle après Marx, à son compte. Mais le marxisme de Marx s'est « décomposé » au contact délétère du réformisme, de l'électoralisme, du socialisme bourgeois. La nécessaire « recomposition » du marxisme passe d'abord par l'isolement du virus idéologique qui contamine le mouvement ouvrier. Ce virus, la pacification sociale, est la médication dormitive qu'utilise la bourgeoisie, classe désormais abâtardie, pour annihiler son adversaire.

1. Extrait d'une allocution prononcée par Marx lors d'une célébration de l'anniversaire du *People's Paper*, organe chartiste, le 19 avril 1856.

Sorel s'interroge sur la crise de la société de son temps — essentiellement crise intellectuelle et morale de la civilisation bourgeoise — dans la mesure où elle retentit profondément au sein de la classe ouvrière. La décadence de la bourgeoisie favorise en effet les dégénérescences socialistes. Leur dénonciation — conjointe — par Sorel, moraliste, sociologue et théoricien socialiste, dessine — en creux — les contours du socialisme d'auto-émancipation de la Nouvelle Ecole.

CHAPITRE PREMIER

LE POISON PETIT-BOURGEOIS OU LA DÉCADENCE INTELLECTUELLE ET MORALE

Lorsque Sorel atteint l'âge mûr, la bourgeoisie européenne n'est plus cette force jeune, conquérante, qui a bouleversé le continent. Le siècle des hommes de fer, l'ère des hommes durs qui bafouaient la philanthropie et se vantaient de leur force, est désormais révolu. Partout, sauf dans le Nouveau Monde, la classe dominante cherche à embourber le mouvement ouvrier dans les marécages de la pacification sociale, à l'énerver par les promesses d'un Eldorado d'oisiveté et de jouissances matérielles. La classe ouvrière, sous l'influence des intellectuels de la bourgeoisie, ne parvient pas à l'autonomie idéologique. Pire : elle risque d'être entraînée vers une irrémédiable médiocrité intellectuelle et morale par la dégénérescence bourgeoise.

Sorel s'attache dans *Les Illusions du progrès,* l'un de ses maîtres livres, à élucider les causes de la crise de l'hégémonie bourgeoise. Causes économiques qui se répercutent dans la sphère de l'idéologie. La bourgeoisie, désormais incapable d'assumer le destin de l'humanité, drape son infirmité sous les oripeaux de l'humanitarisme. C'est l'heure où les philistins de l'idéalisme, les parasites de l'économie cherchent à distiller le poison petit-bourgeois dans l'organisme prolétarien. Sorel étaie ce constat, banal depuis Marx, par une investigation inédite en son temps. Il étudie le fonctionnement de l'idéologie bourgeoise du progrès aux diverses phases

du développement du mode de production capitaliste. Démonstration pillée sans vergogne, tombée aujourd'hui dans le domaine des idées reçues mais qui mérite d'être saisie dans sa logique propre.

L'idée magnifiée par Condorcet d'un progrès linéaire, d'une perfectibilité infinie de l'individu et du corps social fut, est, et sera toujours davantage une utopie. Remonter aux sources de cette illusion nous conduit à la fin du XVIIe siècle; à ce moment, celui-là même où Paul Hazard situe la crise de la conscience européenne, apparaît, selon l'auteur des *Illusions,* une classe sociale éclairée, soucieuse de dispenser les lueurs de la flamme cartésienne. Les Modernes prennent bientôt l'avantage sur les Anciens; les valeurs nouvelles, que le classicisme avait engourdies pendant quelques décennies, triomphent peu à peu des valeurs traditionnelles. Sorel salue le combat de retardement, perdu d'avance, que livrèrent Boileau, Pascal et Bossuet au nom d'une certaine conception de l'esprit, de la morale et de la religion. La société cultivée, en accueillant la philosophie intellectualiste de Descartes et l'aimable conversation de Fontenelle, appelle une ère de facilité intellectuelle et morale. Pendant les trois cents pages des *Illusions,* Sorel suit, pas à pas, le cheminement du Progrès, engagé sur la voie royale que lui trace la bourgeoisie conquérante. Le XVIIIe siècle voit les Encyclopédistes succéder aux beaux esprits. Sous leur impulsion le rationalisme et l'immoralisme gagnent de nouvelles couches de la population. Sorel, qui déteste Diderot — personnification de l'intellectuel cynique et confiant —, ne se contente pas de la critique des salons du XVIIIe siècle qu'un Taine venait de vulgariser. Il fait œuvre d'historien socialiste, s'appuyant sur une érudition parfois pesante, pour démontrer comment l'idéologie du Progrès précéda puis accompagna l'ascension de la bourgeoisie. Les révolutionnaires de 89 n'ont-ils pas voulu fonder, en même temps qu'un nouveau système économique et social, une religion du Progrès et de l'Humanité? Sorel note qu'avec l'affermissement du pouvoir politique de la bourgeoisie au XIXe siècle, l'illusion lyrique et sentimentale tend à s'apaiser. Le culte de la science et de l'industrie prend le relais. L'Etat, moderne incarnation d'une Raison quasi

providentielle, bénéficie d'une confiance insensée de la part des personnes éclairées. Mais la dialectique du Progrès, la propagation des Lumières entraînent des effets imprévus et pervers. L'essor des forces productives provoque l'aiguisement de la lutte des classes et l'apparition de nouvelles contradictions. Le capitalisme triomphant a prétendu émanciper la société des contraintes de la nature : il a entraîné une soumission plus grande au joug de celle-ci. Le socialisme révolutionnaire doit inverser la logique de la marche à la *servitude volontaire* dont la bourgeoisie se sert maintenant pour conforter sa domination. Cette logique de la Raison aliénante, Sorel la définit comme le désir « de traduire matériellement l'idée d'une autorité rationnelle, souveraine directrice du monde [1] ». Mais on ne ruse pas impunément avec l'idéologie.

La dialectique de l'Aufklärung mine également le prestique et la cohésion sociale de la bourgeoisie. Contradiction mortelle : la science et la morale, subordonnées aux impératifs de la production marchande, tendent en effet à se fragmenter, à se relativiser. Les esprits les plus lucides de la bourgeoisie sont atteints d'un profond découragement. Les autres, de loin les plus nombreux, ont perdu jusqu'au désir de réagir. Ils se satisfont indifféremment de l'idéalisme démocratique et du matérialisme marchand.

LES RUSES DE LA BOURGEOISIE

L'idéologie bourgeoise du progrès connaît à la fin du XIXe siècle un ultime et subtil prolongement. Incapable de nier son inaptitude à maîtriser le devenir historique, la classe dominante érige l'immobilisme en vérité éternelle. Les hommes du Mouvement arrêtent le Progrès une fois pour toutes : politiciens, moralistes, juristes

1. Préface à l'*Histoire des Bourses du Travail* de Pelloutier.

doivent dès lors chercher à persuader leurs contemporains que la société bourgeoise a réalisé l'histoire de l'humanité.

La conception libérale de la démocratie constitue l'un des piliers de cette armature idéologique conservatrice. Le parlementarisme et les illusions démagogiques qu'il nourrit permettent d'agréger de larges couches populaires au bloc bourgeois. La fiction de la souveraineté nationale et de la représentation populaire canalise et institutionnalise la contestation. Sorel ne se livre pas — du moins dans les *Illusions* — à une critique systématique des présupposés démocratiques : il dénonce les détournements de l'idéal démocratique au profit des factions. Comme Jean-Jacques, Sorel estime qu'il n'y a plus de volonté générale dès lors qu'une association partielle l'emporte sur toutes les autres. Or, le suffrage universel assure — et légitime — la domination d'une minorité sur la grande masse des électeurs. Le régime capitaliste fausse et détourne l'expression de la volonté générale : « Le vote, dans nos sociétés modernes, n'est pas une délégation; ce n'est même pas, d'ordinaire, l'indication d'une opinion personnelle, réfléchie et déterminée, relative à la marche générale des affaires, c'est plutôt une abdication des gens qui connaissent leur propre incompétence et leur propre incapacité à agir [1]. »

Les partis politiques sont les instruments de cette dépossession des citoyens. Coalitions formées pour conquérir les avantages que peut leur assurer la possession de l'Etat, leurs dirigeants sont motivés, soit par la recherche de profits matériels, soit par leur volonté de puissance. Ils ne constituent, dans le meilleur des cas, qu'une infime minorité d'hommes ardents.

Le suffrage universel et la médiation des partis et comités électoraux renforcent le prestige de l'institution parlementaire, fleuron de la démocratie libérale. Sorel reprend la critique très largement répandue à son époque, aussi bien à droite qu'à gauche, du régime parlementaire. Le Parlement, cette *Bourse*, ce *cloaque*,

---

1. *Le Mouvement socialiste*, « Jean-Jacques Rousseau », n° 118, p. 528 et suiv.

où s'organise la compétition des intérêts dissimulés derrière la fiction de la souveraineté nationale, assure le triomphe de la démagogie et de la ploutocratie. L'écho des scandales, du Krach de Panama jusqu'à l'affaire Rochette [1], emplit les deux décennies qui précèdent la Grande Guerre. Le style passionné de Sorel rappelle les invectives vengeresses des anarchistes, des syndicalistes, mais Sorel décoche également des traits acérés — ceux d'un Barrès, d'un Gohier ou d'un Drumont — pour clouer au pilori la démocratie parlementaire, institution tout entière tendue vers la dissolution de la société, terrain de manœuvre où s'activent des hommes sans feu ni lieu, habiles à tromper l'opinion. « Dans nos démocraties modernes, on ne rencontre guère que des individus se sentant libres du passé, sans amour profond du foyer domestique, qui se préoccupent médiocrement des générations futures; hallucinés par le mirage d'une richesse hasardeuse, qui doit provenir de l'ingéniosité de leur esprit plutôt que d'une participation sérieuse à la production matérielle, ils ne songent qu'à jouir royalement de bonnes aubaines; leur véritable lieu d'élection est la grande ville où les hommes passent comme des ombres; des comités politiques ont pris la place des anciennes autorités sociales [2] ».

Pour affermir son monopole sur l'Etat, la bourgeoisie républicaine tente parallèlement de conquérir les âmes en propageant une morale vernaculaire.

Celle que préconise, par exemple, le grand-prêtre du régime laïc, Ferdinand Buisson, semble à Sorel singulièrement dépourvue de consistance. L'éthique ne doit-elle pas mettre en mouvement certains ressorts psychiques capables de faire agir volontairement l'individu, parfois même au mépris de ses intérêts personnels. Or, la morale sentimentale, humanitaire, de la démocratie bourgeoise reflète nécessairement les intérêts d'une classe amollie par les discours des intellectuels et la

---

1. L'escroc Rochette avait bénéficié de certaines complaisances parlementaires. En 1914, Calmette, le directeur du *Figaro* qui venait de mettre en cause Caillaux, fut assassiné par la femme du ministre radical. Le scandale fut considérable.
2. *Matériaux,* p. 386.

vie facile. L'héroïsme lui est étranger. Face au prolétariat, elle prend peur et se convertit, par lâcheté, aux doctrines de la *paix sociale*. Peine perdue : « Il est curieux que les gens qui se vantent d'avoir lu Le Play — commente Sorel — n'aient pas observé que celui-ci avait sur les conditions de la paix sociale une tout autre conception que ses successeurs imbéciles. Il supposait l'existence d'une bourgeoisie grave dans ses mœurs, pénétrée du sentiment de sa dignité et ayant l'énergie nécessaire pour gouverner le pays sans avoir recours à la vieille bureaucratie traditionnelle. A ces hommes qui disposaient de la richesse et du pouvoir il prétendait enseigner le devoir social envers leurs sujets. Son système supposait une autorité indiscutée[1]. » L'enseignement moral du régime républicain ne résiste pas au spectacle d'un idéalisme officiel démenti par la pratique égoïste des pseudo-élites de la société. La bourgeoisie s'est faite professeur de morale, mais son éthique porte les stigmates de l'hypocrisie. Condamnée à la facticité, son magistère intellectuel et moral est promis à la faillite.

Une déchéance semblable menace ses principes juridiques. Jadis les institutions libérales étaient auréolées de la gloire des guerres de la Révolution et de l'Empire. Aujourd'hui la bourgeoisie, perdant confiance dans son bon droit, préfère transiger avec les autres classes sociales. Le Code civil, lui-même, est ébranlé par les bouleversements économiques. Proudhon avait déjà remarqué dans son *Manuel du spéculateur en Bourse* que la « masse des transactions prend de plus en plus le caractère commercial... ce qui désespère la conscience du juge et défie la science du jurisconsulte ». Sorel montre que le développement des relations marchandes entraîne une véritable décomposition du droit et ruine l'ancienne croyance en la souveraineté absolue des institutions. La perversion d'un système économique qui revient à ses origines usuraires en raison de la concentration des moyens de production ronge l'édifice socio-juridique du capitalisme libéral.

---

1. *Réflexions*, p. 97.

LES MÉFAITS DES INTELLECTUELS [1]

Les fondements de la société bourgeoise apparaissent donc ébranlés de toutes parts; pourtant l'édifice social tient bon. Constat paradoxal qui renvoie au travail incessant de consolidation et d'adaptation idéologique assuré par une couche de la bourgeoisie, les *commis* ou *intellectuels*, vivantes antithèses des producteurs.

Sorel fait remonter à la fin de l'Ancien Régime l'avènement des intellectuels; il s'est agi d'un mouvement venant de loin : avec la croissance du pouvoir monarchique les administrations royales se sont peuplées progressivement d'un personnel roturier. Au XVIIIe siècle, l'idéologie bourgeoise — audace théorique, irréalisme pratique — correspond aux conditions de vie d'une classe encore auxiliaire de la royauté. « Une *classe de commis* ne peut construire son idéologie sur le même type que celui qu'adopterait une *classe de maîtres*; car elle ne raisonne point tant sur ses propres affaires que sur celles des autres [2]. » Sorel attache beaucoup d'importance à cette particularité. La formation subordonnée de la conscience de classe bourgeoise devait favoriser une *dissociation idéologique* entre les doctrines et les œuvres : l'idéalisme, l'utopisme petit-bourgeois du XIXe siècle prolongèrent cette propension en fantasme.

Après la Révolution, la bourgeoisie qui avait eu besoin de lettrés pour renverser l'Ancien Régime se déchargea sur eux du soin de gérer les intérêts généraux de la classe. De nouvelles couches sociales apparurent sans cesse pour répondre aux exigences croissantes de la division du travail. L'administration publique et privée proliféra, la bureaucratie s'étoffa. La démocratie moderne — représentative — donna une nouvelle impulsion à la constitution d'une intelligentsia parasitaire, indissociablement liée à la classe régnante : « Les Intellectuels ont des intérêts professionnels et non des intérêts de classe généraux », rappelle l'auteur des *Illusions*.

---

1. Titre d'un livre de Berth (1914), préfacé par Sorel.
2. *Illusions*, p. 80.

Sorel distingue trois types d'intellectuels. La première catégorie — celle des idéologues — qui rassemble les professionnels du verbe et de l'écriture constitue l'aristocratie de loin la plus perfide et la plus dure. Les *hommes de talent* ont en effet tout à perdre d'une révolution prolétarienne qui les contraindrait à exercer une activité productive. L'intelligentsia technico-scientifique forme une autre oligarchie particulière; la mission dont elle s'imagine investie lui apparaît d'autant plus impérieuse qu'elle s'appuie sur un incontestable savoir-faire. Enfin la démocratie parlementaire nourrit la couche spécifique des politiciens et de leurs clientèles. Accroissant constamment le nombre de ceux qui sont du bon côté du guichet, elle travaille « à constituer un groupe d'intellectuels ayant des intérêts séparés de ceux du prolétariat des producteurs qui renforce la défense de la forme bourgeoise contre la révolution prolétarienne [1] ». Sorel cite souvent ce passage d'une circulaire dans laquelle Marx, au temps de la Première Internationale, s'en prenait au personnel petit-bourgeois des partis ouvriers, cette bohème intellectuelle d'avocats sans cause, de médecins sans clients, d'étudiants de billard!...

Ces différentes catégories sociales, liées à la bourgeoisie, ne s'en distinguent pas moins par leur situation de dépendance et la relative médiocrité de leurs conditions d'existence. « Mal payés, mécontents ou peu occupés, ses membres ont eu l'idée vraiment géniale d'imposer l'emploi du terme impropre de *prolétariat intellectuel*; ils peuvent ainsi facilement se faufiler dans les rangs du prolétariat industriel [2]. » Le véritable danger est ainsi circonscrit : l'infiltration de l'influence petite-bourgeoise dans le monde ouvrier.

En effet, les intérêts vitaux des « Intellectuels » sont inconciliables avec l'organisation d'une société qui utiliserait utilement toutes les capacités des producteurs. L'introduction des éléments petits-bourgeois dans les partis socialistes dévoie nécessairement l'instinct de révolte des opprimés, conclut l'auteur de *La Décomposition du marxisme*.

---

1. *La Décomposition*, p. 26.
2. *Ibid.*

La démocratie qui allie le culte de l'intellectualité, de l'abstraction, à celui de l'égalitarisme, favorise les professionnels de la chose publique; elle avantage ceux qui flattent et trompent la foule optimiste et confiante. Elle favorise l'avènement d'un *patriciat de médiocrité* que Proudhon dénonçait déjà. Sorel craint par-dessus tout la montée d'une social-médiocratie, satisfaite et veule. Sa haine de l'abaissement moral, de l'idéalisme philosophique de pacotille et du matérialisme débridé qui en est la contrepartie se polarise, en des termes souvent obsessionnels et apocalyptiques, sur les intellectuels de la bourgeoisie. Démarche indiscutablement ambiguë. En effet, Sorel étaie sa visée apologétique — l'exaltation du prolétariat — par une argumentation indifféremment antibourgeoise et anti-intellectualiste.

Sans doute sa démonstration manque-t-elle souvent de rigueur. Elle charrie une argumentation composite, morale, philosophique et politique, et ne constitue guère qu'un reflet de la crise de l'idéologie démocratique bourgeoise, au début du xx[e] siècle. Elle est cependant parcourue par une grande intuition : le socialisme doit se séparer de la bourgeoisie, le marxisme se purifier de ses éléments étrangers. Sorel, lorsqu'il dénonce les « illusions du progrès », les « méfaits des intellectuels », les « ruses de la démocratie », poursuit en réalité le même propos, celui de la nécessité de la rupture prolétarienne, de la révolution initiatrice d'une nouvelle civilisation. La démocratie bourgeoise efface la conscience de classe sans faire disparaître l'exploitation; la révolution socialiste marquera, au contraire, l'abolition de la domination de l'homme sur l'homme.

L'un de ses préalables doit être l'épuration du mouvement ouvrier des éléments démocratiques bourgeois qui œuvrent à le pervertir.

CHAPITRE II

LA SECONDE INTERNATIONALE OU LA DÉCOMPOSITION DU MARXISME OFFICIEL

Le mouvement socialiste a été confronté, dès son origine, à cette alternative : donner un parti-mentor à la classe ouvrière ou favoriser la constitution d'un prolétariat capable de s'autolibérer. Sorel affirme que les socialistes ont abandonné l'esprit pour la lettre. Il faut abolir la séparation fonctionnelle entre dirigeants et militants que Marx avait déjà dénoncée aux temps de l'Internationale de Bruxelles. Sorel est conduit par là même à proposer une interprétation théorique et pratique de l'intégration ouvrière à la fin du XIXᵉ siècle.

LA DECOMPOSITION DU MARXISME [1]

Le thème libertaire de la « décomposition du marxisme », de sa transformation en vulgaire technique de conquête des pouvoirs publics, avait été introduit en France par le germaniste socialisant Charles Andler et l'anarchiste hollandais Nieuwenhuis. Il revenait à Sorel d'élaborer une problématique à la fois inédite et prémo-

1. Titre de la brochure de Sorel publiée en 1908.

nitoire des déviations socialistes qui, sous le couvert de la doctrine, allaient entraîner, parfois tragiquement, le mouvement ouvrier sur des chemins de traverse.

L'auteur de *La Décomposition du marxisme* a rédigé avant Lénine et Trotski un vigoureux anti-Kautsky et dénoncé, par avance, la faillite de la IIe Internationale. Il ne se contente pas de l'explication psychologique que donnera le premier (« la trahison scandaleuse, par la majorité des partis sociaux-démocrates officiels d'Europe, de leurs convictions ») ; pas davantage de l'explication passe-partout du second (« les conditions objectives de cette période transitoire »). Sorel est, à ce titre, le précurseur de la critique fondamentale, théorique, du marxisme orthodoxe, pétrifié en idéologie dont Korsch — après Michels — a donné l'expression la plus achevée : « Le kautskysme, en tant qu'idéologie dont l'action pratique est devenue conservatrice, voire réactionnaire, dans les dernières phases de son évolution historique... apparaît comme la manifestation spécifique de ce renversement dialectique de la théorie " marxiste " qui s'est maintenue en idéologie dans le mouvement ouvrier moderne, en cessant d'être la forme du développement de la lutte des classes révolutionnaires du prolétariat, qu'elle était originairement, pour devenir une entrave à cette lutte [1]. »

Sorel va immédiatement à l'essentiel en mettant en évidence, dès 1896, la *dissociation idéologique* (l'écart entre la théorie affirmée et la pratique effective) qui caractérisera la social-démocratie. Déjà les premiers chrétiens, réprimandés par saint Augustin, répondaient : nous sommes chrétiens à cause de la vie éternelle et païens pour les agréments de l'existence de ce monde. Le socialisme contemporain — comme le christianisme — est victime de cette loi qui frappe progressivement de stérilité toutes les idéologies novatrices; on part de l'idée d'une transsubstantiation de la société mais le temps passant, on a travaillé à la consolidation du régime en place. Le mouvement socialiste français

---

1. K. Korsch : *L'Anti-Kautsky* (La Conception matérialiste de l'histoire), 1929, Editions Champs Libres, p. 155.

n'échappe pas à cette malédiction. Au début des années 80, les guesdistes sont pleinement révolutionnaires; négligeant les affaires municipales; ils se proclament « franchement et scientifiquement centralisateurs ». Dix ans plus tard, tout change, le parti ayant fait élire un assez grand nombre des siens aux élections municipales. Le discours de Millerand à Saint-Mandé (1896) — première tentative de rapprochement programmatique des différents courants socialistes — marque une nouvelle étape de l'abandon des principes originels du marxisme. Le directeur de *La Petite République* ne juge même pas utile de prononcer les noms de Marx et d'Engels. « Nous partons d'une utopie unitaire et autoritaire... nous aboutissons à un possibilisme plus ou moins confus, qui peut varier depuis la simple démagogie jusqu'à un socialisme de professeurs, qui se donne pour but l'assainissement du régime capitaliste », remarque Sorel dans sa préface à l'*Histoire des Bourses du Travail* de Pelloutier.

KAUTSKY - BERNSTEIN : UN FAUX DILEMME

Sorel dresse un inventaire des deux variétés — subtilement complémentaires — de réformisme politique. La première, c'est le réformisme franc d'un Bernstein. Au terme d'une révolution complète, la doctrine redevient conséquente avec la conduite. La seconde, c'est le réformisme honteux d'un Kautsky qui conserve en bloc le vieux formulaire en empruntant une voie tout aussi opportuniste; réformisme qui parvient à concilier, par une adroite — et factice — casuistique, l'intransigeance la plus absolue avec le souci, bien compris, des nécessités politiques immédiates. Bernstein croit développer les principes mais tue l'esprit; Kautsky défend le dogme mais le pervertit dans sa pratique.

L'identité profonde entre le kautskysme et le bernsteinisme affirmée dès 1900, le refus d'entrer dans une querelle que Rosa Luxemburg et Lénine allaient soutenir jusqu'en 1914 constituent l'une des anticipations

fulgurantes qui parcourent l'œuvre de l'auteur des *Réflexions.* Sorel entrevoit dès les prémices de la crise révisionniste le lien qui unira, par une relation d'interdépendance, le couple révisionnisme|orthodoxie. Les affrontements entre les deux tendances qui déchirent la IIe Internationale dissimulent — en effet — une connivence latente. Car dans les faits, estime Sorel, les « adversaires » sont des complices qui s'accordent parfaitement pour stériliser — chacun à leur manière — les implications révolutionnaires du marxisme.

La social-démocratie allemande, ce phare de la IIe Internationale, polarise la critique sorélienne. Ses recteurs, Kautsky, Bebel, Wilhelm Liebknecht, ont figé et appauvri le marxisme. Leur vulgate de Marx et d'Engels n'est rien d'autre qu'une tentative pour greffer le marxisme sur le vieux tronc lassalien et évolutionniste du mouvement ouvrier allemand. Sorel leur reproche, encore, de placer le prolétariat en tutelle. Dépositaires des tables de la loi, les orthodoxes considèrent que toute interprétation non pourvue de leur imprimatur représente un danger pour la foi, c'est-à-dire pour la docilité de leurs fidèles. Incapables de faire vivre le marxisme comme théorie pour l'action prolétarienne, ils ont recours à une autorité centrale, qui ne poursuit d'autre fin que sa propre pérennité. Kautsky incarne pour Sorel le triomphe de la respectabilité petite-bourgeoise, dans le mouvement ouvrier (« Homme de petite ville, il regrette sans doute le bon vieux temps, alors qu'on gardait toute sa vie son habit de noce »). Son conservatisme politique est fondé sur des conceptions philosophiques qui allient l'optimisme scientiste au matérialisme vulgaire, hérité de l'ère des Lumières. Ses principaux disciples français, Guesde, Lafargue, accusent les défauts du kautskysme jusqu'à la caricature : voltairianisme désuet, sectarisme doctrinal, révolutionnarisme grandiloquent...

LA SOCIAL-DEMOCRATIE, PRODUIT ET INSTRUMENT DE L'INTEGRATION OUVRIERE

Sorel, après avoir établi le diagnostic de la dégénérescence théorique du marxisme officiel, prolonge sa réflexion par une analyse de l'embourgeoisement du prolétariat au début du xxe siècle. Il montre que le développement du capitalisme a modifié les relations entre le capital et le travail telles qu'elles avaient été analysées par Marx. A l'antagonisme brutal de la période d'accumulation primitive a succédé la phase de la recherche du compromis. Le capitalisme européen parvenu à une phase de stabilisation a engendré des situations nationales diversifiées. La France redoute particulièrement la concurrence internationale. Elle connaît, avec le protectionnisme qui freine les mutations, une incitation supplémentaire à l'apaisement de la lutte des classes. De façon générale la bourgeoisie française demeure sous le choc de la Commune. Non contente d'observer la tendance à la modération de l'affrontement, elle cherche à renforcer les chances de paix sociale.

Sorel juge donc avec une sévérité particulière le thème du « pouvoir socialiste », protecteur des ouvriers, cher au participationniste Millerand. Le ministre du Commerce et de l'Industrie de Waldeck-Rousseau multiplie, en effet, de 1899 à 1902, les instances de conciliation. Son objectif — inavoué — est d'inciter les travailleurs à se syndiquer pour circonscrire les révoltes spontanées, d'instaurer ainsi un dialogue permanent entre employeurs et salariés dont l'arbitrage obligatoire en cas de grève constituerait le moyen obligé. Ces organismes de paix sociale pourraient de surcroît priver la classe ouvrière de ses éléments les plus capables, la corruption patronale et policière, la bureaucratisation inévitable, désarmant progressivement les syndicats les plus combatifs. Aussi Sorel convie-t-il les socialistes qui ont conservé quelque chose de la vieille doctrine

marxiste, à rejeter avec la dernière énergie ces institutions de collaboration de classes.

Plusieurs années avant cette première éclosion du socialisme ministériel, Sorel avait discerné le grand projet de la bourgeoisie française : entraver la constitution du prolétariat en classe autonome. « Les diverses fractions de la classe menacée par la révolution prolétarienne ont compris qu'il fallait faire des établissements de défense pour l'avenir. Leur plan n'a pas demandé beaucoup de génie d'invention; car nos adversaires se sont bornés à reprendre l'idée, si souvent développée, de la nécessité d'une continuité sociale; ils ont cherché souvent à créer une classe moyenne, ou d'autres fois à dissoudre le prolétariat en créant dans son sein des intérêts en contradiction apparente avec ceux de la classe ouvrière (sociétés de prévoyance, coopératives commanditées par les capitalistes, maisons à bon marché, assurances, etc. [1]). » Le réformisme socialisant de la Nouvelle-Zélande, l'œuvre de Waldeck-Rousseau, la législation sociale du Reich, sont autant de manifestations d'une même entreprise d'agrégation du prolétariat à la bourgeoisie. Sorel recense les différentes politiques d'intégration de la classe ouvrière inspirées par le socialisme bourgeois et étatique : ils sont économiques, juridiques et sociaux mais également idéologiques. Le système éducatif constitue l'un des principaux moyens d'embourgeoisement des masses populaires. L'éducation laïque et obligatoire cimente le consentement national, développe l'illusion d'une *communauté nationale des sentiments,* favorise l'absorption des éléments les plus doués des classes subalternes. « Si par un système d'éducation bien entendue, confiée à des hommes conscients du but à atteindre, on enlève à la plèbe les enfants qui montrent les dispositions intellectuelles les plus remarquables, si on leur assure une existence douce et si on les met, comme fonctionnaires, à la première place dans le combat — on obtient un double résultat : on enlève aux classes inférieures des

1. *Devenir social,* Superstition socialiste : déjà cité, p. 750.

chefs possibles et on forme un bataillon de transfuges qui ne faiblira point [1]. »

Le potentiel de la subversion sociale n'est pas totalement répressible. Aussi les classes dirigeantes mettent-elles en œuvre une autre stratégie — symétrique — fondée sur la diversion. Elles spéculent sur la *lâcheté générale* pour tenter d'entraîner le mouvement ouvrier en des combats douteux. L'antisémitisme constitue une première tactique. De même l'anticléricalisme bourgeois. Sitôt revenu de ses illusions dreyfusiennes, Sorel se range à l'avis que Rosa Luxemburg avait exprimé, en ces termes, dans *Le Mouvement socialiste* : « Le danger qui résulte de l'accouplement de l'action prolétarienne et de l'action bourgeoise serait incontestablement plus grand que les inconvénients que l'on peut redouter des menées réactionnaires de l'Eglise [2]. » Le chauvinisme représente un piège tout aussi redoutable. Véritable « idiotie nationale », selon le mot de Proudhon, la fièvre nationaliste se nourrit d'une démagogie qui brasse les différentes classes de la société.

LA SOCIAL-DÉMOCRATIE OU LA PÉRENNITÉ DE LA SOCIÉTÉ BOURGEOISE

Enfin et surtout la relative prospérité dont commence à bénéficier la classe ouvrière au tournant du siècle encourage les tendances économistes et gestionnaires. La social-démocratie est l'expression et le produit de cette situation qui prédispose plus aux réformes pratiques qu'à la Révolution.

Le socialisme parlementaire et le syndicalisme strictement revendicatif sont les deux instances, complémentaires, qui confèrent à la social-démocratie son pouvoir d'attraction, particulièrement en Allemagne et en Belgique.

Sorel esquisse à chaud une analyse de l'intégration

1. *L'Ancienne et la Nouvelle métaphysique*, p. 109.
2. *Le Mouvement socialiste*, 1er janvier 1903, p. 37.

de la classe ouvrière par la social-démocratie d'avant 1914. Le parti allemand s'est transformé en une organisation de masse, véritable contre-société, qui reproduit les valeurs de la bourgeoisie. Il dispose de fonds considérables qui lui permettent d'envisager, sans trop d'impatience, la parousie révolutionnaire. Les chefs du parti sont souvent des petits bourgeois qui maintiennent intact le respect de la hiérarchie : « La social-démocratie est, en dernière analyse, une organisation de travailleurs sous la direction d'orateurs véhéments; c'est une *oligarchie de démagogues* qui gouvernent la classe ouvrière, lui fournissant ses lectures, lui indiquant les candidats à soutenir aux élections et vivant de leur profession de directeur du peuple [1]. » Sorel compare l'organisation social-démocrate à une Eglise enrichie dont la discipline reposerait sur l'intérêt. L'incrédulité envahit rapidement le parti qui devient le refuge de mécontents appartenant à toutes les classes de la société. Emporté par sa polémique, Sorel force le trait. En 1912, sur ses cent dix élus au Reichstag, la Sozial-Demokratie compte quatre-vingt-trois députés d'origine ouvrière. Son électorat, essentiellement prolétarien, est infiniment plus homogène que celui des autres partis socialistes européens. Sorel pressent néanmoins de façon magistrale l'embourgeoisement psychologique de la direction, des cadres permanents, leur crainte de l'initiative propre des masses, leurs prétentions à l'infaillibilité scientifique, leurs comportements autoritaires. Il annonce, vingt ans avant, la répression du mouvement spartakiste par ces sociaux-démocrates qui se qualifieront eux-mêmes de « chiens sanglants » de l'ordre (Noske). Sorel poursuit : Sur le plan international les congrès (d'avant 1914) sont réduits à débattre de problèmes théoriques, à émettre des vœux pieux. La social-démocratie allemande se complaît dans le rôle de gardien de la Thora mais révèle son impuissance à trancher les problèmes cruciaux du ministérialisme ou de la défense nationale. La faillite de l'internationalisme en 1914 et les hésitations de la social-démocratie face à la Révolution russe offrent à Sorel de

1. *Revue internationale de sociologie,* « Les Polémiques pour l'interprétation du marxisme », déjà cité, p. 39 et suiv.

nouveaux arguments. En 1920, Kautsky est tombé — selon lui — au rang d'un *folliculaire de bas étage* qui exécute *des besognes louches* en ennemi déterminé du prolétariat de son pays et du bolchevisme : ultime règlement de compte, dernière polémique avec le parti — et l'homme — qui incarne pour notre auteur les vices d'une organisation de classe dévoyée par la démagogie petite-bourgeoise.

Sorel, critique excessif mais lucide de la social-démocratie allemande, a jeté, en outre, les bases d'une sociologie générale de l'opportunisme dans le mouvement ouvrier européen du début de ce siècle.

La lente dégénérescence des organisations socialistes dans ce premier avant-guerre suscite quelques-unes des remarques les plus pénétrantes de Sorel.

LES PARTIS POLITIQUES

Le socialisme parlementaire identifie le parti à la classe ouvrière. Or, un parti a pour objet, dans tous les pays et à toute époque, de conquérir l'Etat et de l'utiliser au mieux de ses intérêts. De là découle une intégration inéluctable du mouvement socialiste dans la société bourgeoise : faute de faire la révolution, le destin d'un parti initialement révolutionnaire est celui du réformisme, de l'enlisement social-démocrate. « Incapables de conquérir le pouvoir d'un seul coup, les socialistes se contentèrent de conquérir des positions individuelles... dès qu'il y eut des conseillers socialistes dans les hôtels de ville, ils s'occupèrent de se créer une clientèle électorale, comme faisaient tous leurs collègues; à la Chambre, les députés socialistes sollicitèrent des faveurs pour leurs amis et proposèrent des lois susceptibles de plaire aux ouvriers, comme les autres députés cherchaient à faire retomber les bienfaits de l'Etat sur les groupes qui assuraient leur élection [1]. »

---

1. *Le Mouvement socialiste,* 1907, p. 332, « Le Prétendu Socialisme juridique ».

Bientôt le parti préconise un socialisme d'Etat dans lequel des politiciens — personnages remarquables par leur souplesse cauteleuse et leur mépris de l'honneur — gouverneraient au lieu des capitalistes. La bureaucratisation, l'enlisement institutionnel des partis sont favorisés par le déclin de l'espérance révolutionnaire. Le socialisme contemporain a été longtemps dominé par l'attente d'une catastrophe imminente qui aurait emporté l'édifice capitaliste en une seule tourmente. Le marxisme fut adopté par beaucoup de révoltés parce qu'il paraissait être la plus radicale des doctrines socialistes. On fut ainsi conduit à concevoir la révolution comme une répétition de 1793 : il s'agissait de s'emparer de l'autorité centrale et de s'en servir pour changer le monde. Cette conception utopique de la transition au socialisme fut fortifiée, en France, par les idées belliqueuses qu'engendra la légende de la Commune. Mais le désir de la revanche prolétarienne s'est progressivement affaibli. A défaut de Révolution, on accepte les réformes. La catastrophe fatale fut remplacée par un gradualisme, les diverses étapes de la marche du socialisme ne pouvant être franchies que compromis après compromis. Enfin on finit par admettre que le socialisme devait se borner à mieux répartir les richesses sans chercher à mettre en cause les fondements mêmes du système. « La conclusion à laquelle on est parvenu, écrit Sorel en 1903, est le remplacement des principes de Marx par un mélange des idées étatiques de Lassalle et des appétits démocratiques. »

A ces facteurs objectifs de dégénérescence Sorel ajoute le constat des défaillances individuelles. La « trahison » des chefs n'est pas exceptionnelle; elle est inscrite dans une analyse lucide de la nature humaine. Les partisans de la paix sociale profitent des moments de découragement qui se produisent toujours dans la vie d'un militant; ils cherchent alors à développer les tropismes petits-bourgeois qui sommeillent dans la conscience ouvrière pour annihiler l'instinct de révolte.

Les deux autres branches du mouvement ouvrier, le syndicalisme et la coopération, sont menacées de la même dégradation.

LA COOPÉRATION ET LA MUTUALITÉ

L'idéal de la coopération est vicié, selon Sorel, par ses origines bourgeoises. Les philanthropes qui ont prôné ce système proclamaient leur volonté de renverser (ou plus exactement d'inverser) l'ordre établi par le capitalisme en rendant à la consommation son pouvoir directeur. Or, c'est la production qui doit être prise en main, directement, par les travailleurs. Dans la pratique, les coopératives de production doivent s'adapter aux contraintes de l'économie libérale; les coopératives de consommation fortifient le capitalisme en adoucissant les conditions matérielles d'existence du prolétariat. Leur tare essentielle est de nourrir un personnel pléthorique, qui s'érige progressivement en couche sociale distincte de la classe ouvrière.

Le mutuellisme apparaît encore plus favorable à la prolifération de cette « lèpre de paix sociale ». Le rôle des gestionnaires des sociétés de secours mutuel devient d'autant plus important que les intérêts financiers qui leurs sont confiés s'accroissent; et « leur vanité grandit beaucoup plus vite encore que le trésor dont ils ont la gestion; la vanité de ces personnages est la plaie des associations ouvrières [1] ».

Cette hostilité à l'égard de la coopération et de la mutualité n'est pas d'ordre théorique; Sorel, comme Marx, vise plus la pratique que le principe. Il reconnaît que ces institutions peuvent rendre d'utiles services aux classes laborieuses. Le problème posé est donc de donner une raison d'être socialiste à ces organisations en les reliant étroitement à des syndicats révolutionnaires. Mais le syndicalisme n'est-il pas lui-même soumis en permanence à la tentation réformiste?

---

1. *Matériaux,* « La Mutualité », p. 155.

LE SYNDICALISME

La première variante du réformisme syndical, *le travaillisme,* a été isolée dès 1898, par l'auteur de *L'Avenir socialiste des syndicats.* L'histoire des *trade-unions* fournit l'exemple d'une puissante organisation de classe, autonome, dépourvue d'idéologie socialiste. Pour Sorel l'explication de ce phénomène ne peut être exclusivement fournie par la prospérité matérielle d'une fraction du prolétariat anglo-saxon. Un autre facteur, la spécificité culturelle et religieuse de ces sociétés, doit été pris en compte. Le protestantisme demeure intimement mêlé à la vie politique anglaise; les chefs des *trade-unions* sont inspirés par une religiosité diffuse, un protestantisme aimable et optimiste. Certes, le trade-unionisme obtient des résultats matériels appréciables; mais faute d'ambition révolutionnaire, il est condamné à faciliter la constitution d'une aristocratie ouvrière s'insérant dans les structures de la société en place. Il ne peut véritablement fortifier le sentiment de responsabilité chez le travailleur, favoriser son autoémancipation : l'apologie du travaillisme par les pacificateurs sociaux français (de Rousiers, Emile Buré...) montre, qu'à bien des égards, le travaillisme est devenu l'un des rouages de la société capitaliste.

Avec *le corporatisme,* la déliquescence réformiste atteint un stade avancé. De puissants syndicats professionnels, ayant pour unique objectif la négociation de la vente de la force de travail, constituent pour les socialistes parlementaires les partenaires indispensables à l'aboutissement de leur stratégie de collaboration de classes. Pour fonctionner efficacement en tant que groupes de pression assortis d'une stricte discipline, ces organismes aspirent au monopole de la représentation des salariés. Aussi les socialistes parlementaires envisagent-ils la généralisation autoritaire de l'affilia-

tion à ces syndicats auxquels ils sont étroitement unis. En France, les guesdistes tentent d'imiter l'exemple de la social-démocratie allemande, mais ils se heurtent, par bonheur, aux syndicats libres, d'esprit prolétarien, qui amorcent un salutaire retour aux sources.

CHAPITRE III

LE RETOUR AU MARXISME DE MARX

« La révolution qui trouve ici non sa fin, mais son commencement, n'est pas une révolution à courte haleine. La race moderne ressemble aux Juifs que Moïse conduit dans le désert. Elle a non seulement un nouveau monde à conquérir mais, bien plus, elle doit périr pour faire place aux hommes qui sont dignes d'un nouveau monde. » (Marx, *La Lutte des classes en France.*)

Le socialisme parlementaire, le syndicalisme réformiste trahissent ou méconnaissent l'enseignement de Marx. Le *marxisme de Marx,* en fait le sorélisme, se veut retour aux sources, réactivation des principes libertaires et prolétariens de la Première Internationale. Le *vrai mouvement socialiste* se confond avec l'action directe du prolétariat accédant à la pleine conscience de son rôle par son initiative autonome. La classe ouvrière constitue le ferment de dissolution et de restructuration de l'ordre social; aussi la perspective du socialisme réalisé, le communisme, apparaît-elle toute à la fois lointaine et immédiate.

La *culbute* révolutionnaire s'inscrit dans un processus historique global et irréversible; Sorel, toujours dans la ligne droite marxienne, considère une révolution faite par un prolétariat ayant acquis la capacité économique et juridique sous l'influence même des condi-

tions de la production. L'attente du « grand soir » ne doit pas entraver le nécessaire mûrissement des conditions indispensables à l'éclosion d'une véritable novation, car si les révolutions hâtives sont parfois profitables aux démagogues, elles ne sont jamais bénéfiques au peuple. Sorel attache donc moins d'importance à la manière dont la révolution peut être accomplie qu'à sa préparation économique, intellectuelle et morale.

Théorie qui postule l'avènement d'une autre civilisation, la disparition des intellectuels et de leurs forteresses que sont l'Etat et les partis politiques. Pas dans n'importe quelle condition : le renversement ne se produira qu'à un moment déterminé du processus historique, dans une période de croissance des forces productives.

Au plus fort de sa période réformiste, Sorel affirme que le socialisme se réalise tous les jours, sous nos yeux, dans la mesure où nous parvenons à concevoir ce qu'est une conduite socialiste. Avant, comme après cette parenthèse, il propose une définition plus rigoureuse de la révolution sociale (« Un bouleversement au cours duquel patrons et Etat seraient mis en dehors par les producteurs organisés[1] »). Cependant il ne varie pas sur l'essentiel : la révolution socialiste exige — et rend possible — une transformation irréformable (*sic*) de la société. Sorel transcende et détourne le thème banal (Renan) et conservateur, en cette fin de siècle, de la réforme intellectuelle et morale; les prolétaires, modernes Barbares, menacent le monde bourgeois d'une catastrophe idéologique. Leur violence, à la fois subversion et promesse d'un ordre nouveau, peut, seule, sauver la société de la montée de la médiocrité.

La Révolution, œuvre grave, redoutable et sublime, entreprise totale, continue et simultanée, amorce un recommencement absolu de l'humanité. Elle appelle — en premier lieu — la scission prolétarienne d'avec la bourgeoisie.

---

1. *Réflexions*, p. 435.

LA RUPTURE PROLÉTARIENNE

La conception de la mission historique du prolétariat repose sur une anticipation qui exige de la classe ouvrière qu'elle s'arrache, par son mouvement propre, à toute influence bourgeoise. La scission ou rupture — Sorel utilise indifféremment les deux termes — représente la tâche décisive du mouvement ouvrier. Deux postulats fondent sa légitimité et sa possibilité : l'extériorité du prolétariat moderne et le rejet de l'actuelle division sociale du travail.

Pour Sorel, l'extériorité du prolétariat représente le fait majeur engendré par le capitalisme. La plèbe antique et la classe ouvrière du XIXe siècle ont peu de traits communs. Avant la révolution industrielle, les affrontements de classes avaient pour objet, outre la lutte pour le partage des richesses, la conquête des droits au culte et aux fonctions publiques. Le pauvre qui se jetait sur le riche ne faisait que remplacer un propriétaire, un notable par un autre. Le prolétariat contemporain, au contraire, revendique pour lui et pour l'immense majorité du peuple la suppression du rapport d'autorité et d'exploitation. Utiliser les sources de la richesse pour le bien-être et l'indépendance de toute l'humanité, tel est son objectif. Le prolétaire est en effet le produit direct d'un système impersonnel de servitude, l'instrument vivant qui produit le capital. Il ne pourra se libérer qu'en s'attaquant aux assises du système, aux causes objectives, matérielles, de l'exploitation. Le prolétariat lutte donc pour le renversement (au sens propre du terme) des fondements de la société capitaliste. La classe ouvrière parquée en de vastes concentrations industrielles forme un corps étranger qui réside dans le camp même de l'adversaire; l'extériorité prolétarienne, le séparatisme ouvrier, n'est pas, pour autant, synonyme d'isolement stérile. Négation et affirmation, le prolétariat opère la substitution d'un pouvoir à un autre, au sein de la société civile. En se constituant en classe fondamentale il expropriera les

expropriateurs. Devenu maître chez lui, le prolétariat réalisera les objectifs de la Première Internationale [1].

La classe ouvrière prépare — avant même la Révolution — l'inversion de la relation politique : à l'unité gouvernementale imposée par le capitalisme succédera — demain — l'association des producteurs librement associés, à l'anarchie intellectuelle et morale du monde bourgeois répondra l'unité spirituelle du peuple. En même temps elle conteste le bien-fondé de la division capitaliste du travail.

« La subdivision du travail n'est-elle pas l'assassinat du peuple? » (*Le Capital.*) Sorel, après Marx, remet radicalement en cause l'antinomie entre travail intellectuel/travail manuel, travail simple/travail complexe. Il est l'un des très rares théoriciens de son temps à souligner l'importance de la formule marxienne du travail socialement nécessaire pour en déduire des implications concrètes et radicales. La hiérarchie que l'on institue entre les différentes sortes de travaux d'après les prétendues différences de qualité, la « supériorité » du travail intellectuel sur le travail manuel, ne sont pas scientifiquement établies. Avec l'industrie moderne se forge au contraire une nouvelle conception de l'égalité. Cette égalité est proportionnelle au temps de travail fourni. Elle appartient à l'ordre quantitatif, et non qualitatif, car le travail humain n'a d'autre valeur que sociale : « Le travail, au point de vue socialiste, est quelque chose de l'homme qui est incorporé dans le produit, à la naissance duquel cet homme a directement collaboré [2]. »

Sorel célèbre les louanges de la civilisation des producteurs édifiée sur la base solide de la technologie progressiste. Son optimisme, largement partagé par la pensée socialiste du moment, éclate. La nouvelle indus-

---

1. « Tous les socialistes entendent par anarchie ceci : le but du mouvement prolétarien, l'abolition des classes, une fois atteint, le pouvoir de l'Etat qui sert à maintenir la grande majorité productrice sous le joug d'une minorité exploitante peu nombreuse disparaît et les fonctions gouvernementales se transforment en de simples fonctions administratives. » Karl Marx, « Les Prétendues scissions de l'Internationale », circulaire, 1872.

2. *Ruine*, p. 237.

trie, l'automatisme libèrent le travailleur qui peut parvenir à maîtriser le processus productif. En revanche, la division sociale du travail imposée par le capitalisme, aliénante pour l'homme, devient source de gaspillage et d'irrationalité pour la collectivité. Sorel s'en prend au travail à la chaîne, qui entraîne une « si grande détente de la volonté que toute spiritualité disparaît ». L'homme de labeur est conduit tout près du déterminisme machinal. Mutilation d'autant plus grave que la discipline, la hiérarchie, l'organisation « scientifique » de la production capitaliste sont désormais anachroniques : « L'expérience a montré que le progrès de la grande industrie mécanique est en opposition avec ces méthodes de discipline particulariste et dominatrice. Pour produire comme il faut produire aujourd'hui, il est nécessaire de trouver des hommes pouvant se dispenser de tout le vieil appareil disciplinaire, ayant le goût de bien faire et intéressés à faire progresser le métier [1]. »

Les contradictions de l'hétérogestion, le paradoxe de l'esclave instruit minent irrémédiablement l'organisation capitaliste du travail. Demain, dans le cadre de l'autogestion généralisée (Sorel utilise le terme de *self-government*) de la production, s'instaurera une restructuration profonde du travail. L'encadrement disparaîtra progressivement; les tâches de conception se diffuseront au rythme d'une production chaque jour plus objective. Critique du taylorisme singulièrement vigoureuse et actuelle. Critique du « travail en miettes », dénonciation de l'aliénation, mais surtout, vision prémonitoire des dysfonctions — des effets pervers — engendrées par la pseudo-rationalisation de la production.

1. *La Revue socialiste,* « Les Syndicats industriels et leur signification », 1902, p. 166.

LA MISSION DU PROLÉTARIAT

L'universalisation de la technique et des rapports sociaux a pour premier résultat l'asservissement des producteurs directs de la richesse matérielle. Ainsi surgit, chez ces derniers, la conscience de leur rôle, de leur mission révolutionnaire. Le messianisme du message marxien est fortement accentué par Sorel. La mission du prolétariat, la régénération du monde moderne, l'abolition de tout régime de classe, comporte une dimension éthique, voire religieuse. Le socialisme n'est certes pas une religion révélée, mais il peut et doit susciter la mobilisation des plus nobles aspirations collectives; dans les dernières lignes de sa préface à *La lutte des classes en France,* Engels n'a-t-il pas établi un curieux rapprochement entre les socialistes modernes et les chrétiens de l'époque de Dioclétien? « Il semble donc, commente Sorel dans *Le Devoir social,* que, même pour Engels, l'idée d'une religiosité du socialisme ne fut pas inadmissible. »

Pour déjouer les tentatives de corruption dont il est l'objet, le prolétariat doit entreprendre, sans préalable, la mise en œuvre d'une pratique sociale, notamment, culturelle, de séparation de la société bourgeoise. La lutte des classes — l'alpha et l'oméga du socialisme — facilitera, par une scission intransigeante, l'autoformation du prolétariat révolutionnaire. Sorel, dans la conclusion de ses *Insegnamenti,* rassemble ainsi les conditions de cette rupture :

« 1° Par rapport à la démocratie : ne plus poursuivre l'idée de conquérir beaucoup de sièges politiques, en s'arrangeant avec les mécontents de tout genre; ne pas prendre une part active à l'anticléricalisme; ne pas se présenter comme le parti des pauvres, mais comme celui des travailleurs; ne pas poursuivre l'extension du domaine de l'Etat.

2° Par rapport au capitalisme : repousser toute mesure qui serait capable de restreindre l'essor indus-

triel, alors même qu'elle paraîtrait momentanément favorable aux travailleurs.

3° Par rapport aux conciliateurs (philanthropiques ou politiques) : refuser d'entrer dans toute institution qui tend à réduire la lutte des classes à une rivalité d'intérêts matériels; rejeter toute participation de délégués ouvriers aux organisations créées par l'Etat ou par la bourgeoisie; s'enfermer dans les Bourses du travail et concentrer autour d'elles toute la vie ouvrière. »

Au-delà de la scission, le prolétariat doit acquérir une idée claire de sa mission historique pour prendre l'initiative de l'édification d'une autre société. Marx, il faut toujours revenir au Maître, a indiqué le cheminement qui fraie la voie à cette clarification. D'abord les classes ouvrières des pays les plus avancés se font les champions du prolétariat universel; elles réalisent pour lui des expériences, souvent douloureuses, parfois victorieuses, qui se répercutent sur les pays voisins. Puis le prolétariat est amené à donner son appui à la fraction de la bourgeoisie qui défend les institutions démocratiques; la lutte semble s'obscurcir. Momentanément du moins. Car bientôt les promesses s'évanouissent. Le combat reprend, d'autant plus facilement que les classes subalternes, à l'inverse de la bourgeoisie, n'ont pas besoin de redouter une prolétarisation complète pour entrer en mouvement; il suffit que leurs membres ressentent la peur de tomber au-dessous des conditions d'existence qu'ils ont précédemment — et durement — conquises. La conscience de classe peut alors coïncider avec la situation objective des membres qui la composent.

CHAPITRE IV

LA RÉVOLUTION INTELLECTUELLE ET MORALE

La conscience naît de la lutte dans l'action, à un moment donné de l'histoire. La classe embryonnaire se constitue d'abord par le droit qu'elle fait naître. Et le droit qu'elle sécrète donne à la classe son armature. La prise de conscience dépend du mûrissement des conditions structurelles : c'est sur le terrain économique qu'il doit y avoir préformation à la fois réelle et idéelle. Mais l'avancée qui en découle n'est pas seulement le fait d'un déterminisme aveugle; elle passe par une lutte idéologique intense : « La lutte moderne des classes a pour objet une transformation des principes de la législation d'un pays; c'est un droit qui s'élève contre un droit; ce n'est pas un simple conflit d'intérêts [1]. »

Sorel, qui a pris la mesure des difficultés de la problématique marxiste des classes sociales, propose une solution reposant sur la volonté individuelle et collective des membres de la classe porteuse de l'avenir de la société. Le prolétariat, sujet de l'histoire, s'érige en classe consciente d'elle-même dans un mouvement autoconstitutif. Encore convient-il de remarquer que Sorel a restreint son investigation aux ouvriers hautement qualifiés, aux travailleurs manuels qui possèdent

1. *Le Mouvement socialiste,* « Morale et Socialisme », n° 4, pp. 208-209.

un savoir-faire comparable aux compagnons des corporations médiévales.

L'AUTOGENERATION DE LA CONSCIENCE DE CLASSE

Dans *L'Avenir socialiste des syndicats,* Sorel étudie la genèse de la formation du prolétariat en classe « pour lui-même ». Comme Marx, sa réflexion prend comme point de départ les sociétés de résistance, ces premières formes d'organisation ouvrière qui ont montré que « la transformation doit se faire par un mécanisme intérieur; c'est dans le sein du prolétariat, c'est au moyen de ses ressources propres, que doit se créer le droit nouveau [1] ». Contrairement à la bourgeoisie qui s'est surtout formée sous l'influence de facteurs externes, la classe ouvrière ne doit compter que sur ses propres forces. Le socialisme dépend entièrement de l'aptitude des travailleurs à se former, à s'instruire, à s'organiser. Tâche particulièrement ardue. Le prolétariat aura donc beaucoup plus de difficultés que n'en a eu la bourgeoisie pour atteindre la situation de prépondérance qui lui a permis de gouverner. Il s'agit, pour lui, de gagner des militants un à un, de développer chez eux de nouvelles manières de penser, de les rendre capables de gérer leurs affaires.

La combinaison d'un déterminisme économique et d'un activisme social, sans subordination de l'un à l'autre, représente l'apport de Sorel à la problématique de la conscience de classe. Sorel énumère trois conditions complémentaires aux règles fixées par Marx dans les statuts de la Première Internationale [2]. Première-

1. *Matériaux,* p. 201.

2. Les quatre règles fondamentales de l'A.I.T. (Association Internationale des Travailleurs) sont les suivantes :

« 1° L'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre de la classe ouvrière elle-même.

« 2° La lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière n'est

ment, le prolétariat doit créer des institutions dans lesquelles il puisse se passer complètement du concours d'autrui; deuxièmement, il doit acquérir une claire conscience des responsabilités individuelles et collectives de ses actes; enfin, toute son activité doit avoir pour origine et pour but la lutte des classes.

Nécessaire, cette praxis émancipatrice ne saurait être suffisante. L'impératif catégorique, le rôle eschatologique confié au prolétariat : autant de chimères idéalistes tant que l'on néglige les enseignements du matérialisme historique! L'analyse socialiste des assises économiques et technologiques de la société établit la fonction vitale du prolétariat dans le processus de production, particularité décisive qui ouvre un champ de possibilités diverses à l'action du prolétariat organisé. L'une d'entre elles est la révolution prolétarienne. En effet, si l'on se place du point de vue de la formation de la conscience de classe révolutionnaire, « le régime de l'atelier progressif est très important : le travailleur se regarde comme un *mandataire,* il fait usage de l'outillage comme s'il en était propriétaire et il se préoccupe d'améliorer l'emploi comme si l'avenir lui appartenait [1] ». La notion de classe tend à s'identifier avec la conscience de l'altérité du groupe social : « Nous n'avons plus la notion vague et vulgaire de la classe du sociologue, considérée comme un amoncellement de gens de même condition; nous avons une société de producteurs qui ont acquis les idées qui conviennent à leur état et qui se regardent comme ayant une unité tout à fait analogue aux unités nationales [2]. »

L'un des problèmes centraux du socialisme passe par l'étude des conditions qui favorisent, ou contra-

---

pas une lutte pour des privilèges et des monopoles de classe, mais pour des droits et des devoirs égaux, et pour l'abolition de tout régime de classe.

« 3° L'émancipation économique de la classe ouvrière est donc le grand but auquel tout le mouvement politique doit être subordonné.

« 4° Les efforts tendant à ce but ont jusqu'ici échoué, faute de solidarité entre les travailleurs des différentes professions dans le même pays et d'une union fraternelle entre les classes ouvrières des divers pays. »

1. *Introduction à l'économie moderne,* p. 222.
2. *Décomposition,* p. 48.

rient, une telle *formation des âmes.* La question sociale consiste bien à savoir si la classe dominée peut se former intellectuellement et moralement, de manière à pouvoir se passer de toute tutelle. A cet égard, la théorie marxiste des classes est trop souvent devenue une abstraction qui divise de façon schématique la société en deux camps adverses. Or, l'observation révèle l'existence de couches diversifiées, propres à chaque situation historique concrète. Sorel aboutit cependant aux mêmes conclusions politiques que les marxistes orthodoxes, mais après avoir renversé leur problématique. Mieux que la lutte économique, la lutte pour la conquête des droits (l'hégémonie) provoque une décantation des antagonismes sociaux, une polarisation de la société autour des deux classes fondamentales.

Sorel a constamment médité sur les conditions de l'émergence et du déclin des systèmes d'hégémonie. La Révolution française offre le spectacle grandiose du passage d'un système de devoirs à un système de droits dant les *Illusions* étudient les soubassement idéologiques et sociaux. Depuis la décomposition des valeurs bourgeoises, une autre légitimité se prépare à prendre la relève. La légitimité prolétarienne de demain proclame aujourd'hui que tous les moyens de production, aussi bien intellectuels que matériels, sont, en équité, propriété sociale. La lutte pour la transformation du droit présente ainsi un caractère intrinsèquement révolutionnaire. C'est que Sorel ne cherche nullement à élaborer un système juridique parfait mais à cristalliser le sentiment d'appartenance de classe.

Les producteurs sont donc invités à créer leur propre droit, c'est-à-dire la combinaison idéologique qui assurera la coïncidence entre les intérêts moraux et matériels de la classe ouvrière. La symbiose du matériel et du spirituel constituera le substratum de la conscience de classe. Mais il faut d'abord surmonter les obstacles qui entravent la prise de conscience. Tel doit être l'objet d'une pédagogie authentiquement prolétarienne.

Dans son article « Grèves et Droit au travail » des *Matériaux,* Sorel nous montre que les grévistes acquièrent, par leur action, le sentiment de posséder un droit

plus réel sur l'atelier que celui du patron. Il se forme alors une minorité héroïque (Proudhon), génératrice d'un sentiment juridique ouvrier, d'une négation radicale du droit patronal que la pratique des grèves développe avec une puissance souveraine. Dans la lutte syndicale le sentiment de la communion sociale devient si fort qu'il use vis-à-vis des jaunes des mêmes rigueurs qu'un Etat régulier, en temps de guerre, applique aux réfractaires et aux insoumis. Un droit ne se donne pas; il se conquiert dans un long processus de luttes où l'orgueil de la collectivité ouvrière peut libérer une puissance formidable. La morale des producteurs, la nouvelle psychologie ouvrière, est donc sécrétée par la guerre sociale menée avec intransigeance.

LA PEDAGOGIE DE L'EMANCIPATION

Dans la société solidaire de demain, le travailleur socialisé aimera son métier, et considérera son travail comme une œuvre d'art. La conception de l'éducation prolétarienne qui en découle se situe aux antipodes de la pédagogie classique. La méthode des Romains constituait à convaincre, non à démontrer. L'Eglise, et, aujourd'hui, l'enseignement classique n'ont pas rompu avec cette pédagogie qui néglige les facultés d'observation au profit de la rhétorique. Les élèves perdent le sens de la réalité des choses. Ils vivent dans un *état de dissociation idéologique* qui amoindrit leur sens critique et conforte leur individualisme.

Sur le plan pratique, le système éducatif de la IIIe République est, déjà, en crise. Le malthusianisme économique du régime contraste avec la croissance, pourtant modérée, des effectifs du secondaire et de l'Université. L'enseignement prépare mal à l'insertion des étudiants dans la vie professionnelle. Les étudiants des facultés littéraires et juridiques sont particulièrement mécontents; c'est eux que Sorel fréquente au

Quartier latin au temps héroïque de la fondation des Etudiants Socialistes Révolutionnaires Internationalistes (E.S.R.I.). L'enseignement scientifique, développé pour harmoniser les impératifs économiques aux préoccupations d'intégration sociale, aggrave à son tour la menace de contestation de l'ordre établi par ses futures élites. Il se trouve, en effet, que « pour une masse considérable de jeunes gens instruits, l'organisation capitaliste n'accorde qu'une place inférieure aux travailleurs manuels, ayant bénéficié d'un bon apprentissage. Souvent, en sortant des écoles techniques, on est heureux de trouver un poste qui permet de vivre moins bien que le menuisier ou le maréchal-ferrant. » Telles sont les conclusions auxquelles Sorel parvient dès 1896 dans une importante étude du *Devenir social*[1].

Sorel considère, comme le mouvement ouvrier français de son temps, que l'instruction doit préparer l'ensemble de la population à la production. Le travail manuel et l'enseignement technologique auront donc la priorité. Le reste, tout ce qui est en marge de la production, sera considéré avec défiance. L'essentiel consiste à établir — ou à rétablir — le lien entre les principes scientifiques et le milieu industriel qui leur a donné naissance. Une éducation vraiment complète ne peut être reçue que dans l'atelier, lieu privilégié « où se fait un travail réel dans les rapports de la production réelle ». Proudhon avait souvent insisté pour que l'élève participe, au moins partiellement, à la vie de l'usine de manière à acquérir cet esprit pratique qui le prémunira contre la confiance aveugle dans les hypothèses. L'enseignement professionnel communique les connaissances élémentaires, concrètes, qui permettront d'exposer facilement les propositions théoriques qu'on apprend d'ordinaire avec tant de peine aux enfants.

Professionnelle, l'éducation est donc pragmatique; la véritable pédagogie suscite une expérience active et permanente favorable à l'épanouissement de la personnalité. Elle fait comprendre à l'élève l'étendue de son pouvoir sur le monde, l'incite à entreprendre une action modificatrice sur le milieu qui l'entoure. La

1. « La Science dans l'éducation », n° 2.

passivité du sujet, principe inavoué de l'éducation classique, doit être remplacée par sa participation consciente, active à l'apprentissage. On « coupera les ailes de l'idéalisme » en proposant des fins commensurables à ses capacités; le cerveau ne sera pas incité à créer de l'abstraction au détriment du réel : là réside pour Sorel « le secret de l'éducation socialiste du peuple [1] ».

L'ART DES PRODUCTEURS

La nouvelle pédagogie ne s'épanouira que dans le cadre d'une conception intégralement et exclusivement ouvrière de la culture. « Le socialisme doit avoir conscience que la révolution prolétarienne sera faite en dépit de l'esprit petit-bourgeois et contre cet esprit [2]. » Le zèle iconoclaste de Sorel le conduit à dénoncer la fonction corruptrice des beaux-arts officiels, l'influence délétère de la « politesse » du XVIIIe siècle, le contenu émollient de la littérature contemporaine. Il reproche surtout, après Nietzsche, à la bourgeoisie de décourager les véritables créateurs au détriment des imitateurs intéressés. Il exècre le théâtre de boulevard, Augier, Dumas fils, et salue en Claudel l'homme qui sonne le glas du vieux théâtre poussiéreux. Il abomine l'académisme, la peinture de la IIIe République, produit d'un milieu social bourgeoisement médiocre. Le public qui préfère Meyerbeer et Massenet à Wagner, Berlioz et Debussy, témoigne selon lui d'une idiotie sonore invraisemblable. Aussi classique que Marx dans ses goûts artistiques, Sorel n'est pas pour autant fermé à l'innovation; il est du tout petit nombre qui impose Péguy, Claudel, il apprécie la peinture moderne. Mais dès qu'il théorise, Sorel magnifie une esthétique engagée dont l'œuvre modeste et probe de Lucien Jean, écrivain prolétaire, découvert par Péguy, représente un bien peu convaincant échantillon. Sa critique de l'art

1. Préface à l'*Histoire des Bourses du Travail*, p. 1.
2. « Superstition socialiste », p. 762.

décadent qui préfigure la théorie du prétendu « art prolétarien » des années 20 est étroitement liée à l'ouvriérisme de l'époque. La culture nouvelle sera le produit de l'homme nouveau, cet *Homo faber* triomphant. L'ancienne manufacture ne prédisposait pas à l'épanouissement des qualités artistiques. Mais aujourd'hui la technologie moderne peut libérer le producteur : rotation des tâches, courtes journées de travail, droit de chanter, esthétique des ateliers, tout doit concourir à développer les virtualités poétiques du travail. Au silence sépulcral imposé par la discipline féroce des gardes-chiourmes du capital, succéderont les gais refrains des producteurs. Vision idyllique, rafraîchissante qui s'inspire davantage de l'optimisme technologique de Marx que de l'exaltation proudhonienne de l'école de l'atelier artisanal. Sorel participe de l'illusion du mouvement ouvrier de son temps qui souhaite tirer profit du progrès technique, tout en sauvegardant ou en restaurant les privilèges d'une haute qualification professionnelle. Cependant Sorel accède à une vision beaucoup plus universelle que celle des autres doctrinaires du syndicalisme révolutionnaire. La révolution culturelle donnera le signal à l'avènement de la civilisation des producteurs, ère nouvelle, comparable à la relève de la culture romaine par la civilisation chrétienne du Moyen Age. Cette époque a connu son apogée au XIIIe siècle avec l'architecture puissante et inspirée des bâtisseurs de cathédrales. Epoque organique où l'art dériva le plus directement de la pratique des techniciens.

La recherche sorélienne de l'homme réel s'apparente étroitement à la tentative marxienne de recomposition de l'unité spirituelle, corporelle, musculaire de l'homme dans et par son travail et sa pratique. Le propos est le même : unir le travail productif, l'instruction, la gymnastique, la création sous toutes ses formes, non seulement afin d'accroître la production sociale, mais également afin de produire des hommes complets. Recherche qui remet en cause la légitimité de la coupure entre enseignants et enseignés, entre tâche intellectuelle et tâche manuelle, entre labeur et création.

MORALE ET RÉVOLUTION

Il n'existe pas de solution de continuité entre l'*état d'esprit révolutionnaire* et la *morale des producteurs,* remarque Sorel dans les *Réflexions.* Sans doute le marxisme s'est-il longtemps défié — à juste titre — de toute référence à l'éthique. Mais la doctrine de la mission salvatrice du prolétariat postule une conception éthique exigeante et mobilisatrice.

La morale des producteurs, comme la science, est le produit des conditions sociales engendrées par la grande industrie. Sorel se refuse à dépeindre les charmes d'une société future, idyllique. La société communiste, ainsi que Marx l'avait justement montré dans sa critique du programme de Gotha, sera le contraire d'une Arcadie puisque le travail y constituera le premier besoin de la vie. Bien qu'encore virtuelle, la nouvelle morale ne saurait se confondre avec le christianisme; pas davantage avec l'éthique laïque bourgeoise.

L'Eglise a inculqué une morale du renoncement et de la soumission. Sous l'influence chrétienne les hommes ne se préoccupèrent que médiocrement des fins sociales; le caractère civique de la propriété romaine s'évanouit; l'ascétisme monacal, l'aliénation aux rapports sociaux purement mystiques se développèrent. Le socialisme est une philosophie des producteurs, que pourrait lui apprendre l'Evangile qui s'adresse à des mendiants? demande Sorel dans *La Ruine du monde antique.* Pourtant on a souvent établi un parallèle entre christianisme et socialisme. Renan, par exemple, était surpris de constater que les militants, comme les fidèles, ne connaissent jamais le découragement ou le doute. Sorel repousse la confusion tout en s'interrogeant sur les parentés de la mystique qui anime chrétiens et socialistes. Les institutions religieuses, et particulièrement les ordres, peuvent être comparées aux institutions socialistes, notamment aux organisations syndicales : même discipline librement consentie, même action pratique dans le domaine séculier. Le succès du socia-

lisme politique lui-même, ne provient-il pas de la docilité quasi ecclésiastique dont fait preuve la classe ouvrière? Le socialisme est en quelque sorte le mythe moderne, l'incarnation contemporaine du *millenium* annoncé par l'Apocalypse. Sa psychologie profonde est irréductible à l'expérience religieuse puisqu'elle trouve son origine dans la sphère économique.

La bourgeoisie conquérante a cru pouvoir se passer de religion mais non d'éthique. Mais elle a — on l'a vu — échoué dans sa tentative. La morale requiert quelque chose de mystérieux, ou tout au moins d'étranger aux institutions de la société bourgeoise : « C'est cela qu'on veut désigner sous le nom de religion; mais où prendre ce quelque chose? C'est ce qu'on oublie de nous apprendre [1]. »

LA FEMME EST L'AVENIR DE L'HOMME

Pour Sorel l'éthique socialiste naît d'une contradiction qui éclate, à un moment donné de la lutte des classes, entre la morale vécue et le droit institutionnalisé. Dans ce processus d'élaboration sociale, trois principes fondamentaux, moteurs, méritent d'être discernés :

1° Le désir d'assurer un respect plus grand de la dignité humaine.

2° La protestation de l'individu contre les puissances qui l'oppriment.

3° L'espérance de rendre heureuse la génération qui grandit au milieu de nous.

Ces principes relèvent de critères et de jugements éthiques, de la sphère du comportement humain que Sorel distingue de la sphère de la structure matérielle. Engels, dans son étude sur *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat,* avait déjà montré qu'à côté du mode de production de la vie matérielle, il fallait prendre en considération le mode de repro-

1. *Le Devenir social,* « Superstition socialiste », déjà cité, p. 162.

duction de l'espèce. Sorel s'appuie sur cette remarque pour jeter les fondements psycho-sociologiques de la nouvelle morale.

La famille considérée dans ce qu'elle a d'essentiel, sur le plan de l'affectivité, se trouve au carrefour des préoccupations de la morale socialiste. La famille prolétarienne repousse l'idée du contrat, de la légitimation publique. Elle n'est pas un groupement d'intérêts économiques, gouverné par un chef et béni par l'Eglise, mais l'union libre de deux êtres, l'entente cimentée par le dévouement, la réciprocité du respect.

La vertu moralisante de la famille socialiste repose ainsi sur l'amour, passion qui nous apprend avec quelle énergie l'homme peut exécuter des actes dépourvus de toute obligation légale. Tandis que l'histoire de la jurisprudence est celle des ruses imaginées pour se soustraire aux contraintes juridiques, la généalogie de la morale nous montre que « l'amour ne tient pas compte des *masques juridiques;* le personnage créé par l'histoire et qui exprime certains rapports sociaux s'évanouit; il ne reste que l'homme, *l'individu sensible* [1] ». Sorel s'interroge sur les assises anthropologiques de l'attirance mutuelle. En deçà de la conscience existe une nébuleuse de sentiments suscités par les pulsions sexuelles. Dès 1894, dans un article de l'*Archivio di Psichiatria,* Sorel, qui n'a pu alors lire Freud, insiste sur l'importance des manifestations érotiques dans l'inconscient. Il relève le rôle essentiel que jouent « ces émotions sourdes qui appartiennent au genre érotique, mais ne sont pas assez fortes pour se présenter sous cette forme dans notre conscience ». Les époques de la puberté et du mariage sont des moments décisifs pour la formation de la personnalité. Les hommes qui auront connu l'amour dans des conditions favorables demeureront sous l'influence bienfaisante de leurs premières expériences. Telle est l'une des *lois psycho-érotiques* établies par Sorel. Une autre dispose que le couple se dissoudra normalement le jour où les *feux érotiques* sont éteints.

1. *Le Devenir social,* « les théories de M. Durkheim », n° 1, 1895, p. 95.

Certes, le socialisme ne peut prétendre fixer les nouvelles formes qu'adoptera l'union sexuelle libérée des misères du vieux monde. Mais il doit attacher dès aujourd'hui la plus grande attention à la sexualité comme facteur d'épanouissement d'une nouvelle moralité, sans pour autant en faire — comme certains l'y inviteraient — l'*ultima ratio* de la question sociale : « Les rapports sexuels forment le terme ultime des choses que peut atteindre la réforme sociale; ils forment le dernier terme de l'échelle scientifique et fournissent, en même temps, le moyen de résumer, de la manière la plus complète, les tendances d'une catégorie d'hommes. Placés au sommet, ils ne soutiennent rien et ne peuvent rien expliquer [1]. »

Sorel s'interroge sur les implications de ses lois psycho-érotiques; si vraiment les influences sexuelles jouent un rôle aussi déterminant dans notre vie, la solution ne serait-elle pas d'employer l'amour à développer les sentiments de délicatesse et de bienveillance? S'il en est ainsi, conclut-il, le problème de la réforme morale de l'homme générique devient celui de la femme.

Le rôle de la femme apparaît en effet dans toute sa grandeur : « Elle est la grande éducatrice du genre humain, moins encore peut-être des enfants que de l'homme; c'est la femme qui nous moralise; aussi le respect de la femme est-il un élément très essentiel de la marche vers le socialisme [2]. » La femme joue un rôle éminemment progressiste qui tient à sa volonté de voir ses enfants s'élever au-dessus de ses propres conditions de vie. Chez l'homme, ce sentiment est moins pressant; aussi les adversaires du socialisme ont-ils raison de dire que la question sociale dépend pour une très large part de la discipline de la famille, du maintien de l'autorité paternelle, de l'asservissement de la femme. La femme, par ailleurs, exerce une influence bienfaisante sur l'homme en subjuguant son *imagination érotique*. Les socialistes sont donc fondés à considérer que l'affranchissement de la femme constitue une réforme fondamentale de la société. Son émancipation

1. *Ibid.*
2. *L'Ethique du socialisme*, déjà cité, p. 293.

juridique, économique, individuelle et collective transformera la conduite de l'homme, garantira la dignité de la femme et modifiera l'ensemble des relations sociales. Dès lors, il ne devrait plus exister qu'une seule morale pour les deux sexes.

Sorel réconcilie — *in fine* — son idéal de vie austère et stoïque et son puritanisme foncier avec les analyses audacieuses que la doctrine féministe socialiste et son propre génie lui avaient suggérées. « Nous pouvons affirmer que le monde ne deviendra plus juste que dans la mesure où il deviendra plus chaste; je ne crois pas qu'il y ait de vérité plus certaine [1]. »

Le socialisme est donc également une question morale. Il apporte cette nouvelle évaluation de toutes les valeurs réclamée par Nietzsche, qui ne saurait se confondre avec l'esprit de jouissance égoïste magnifié par un Lafargue. L'amour n'a rien à voir avec les rêveries oisives et lubriques du phalanstère fouriériste; il est effort désintéressé vers la perfection, vertu secrète qui assure le progrès continu de l'humanité. Vertu qui s'apparente au génie de l'industrie hautement perfectionnée et à l'héroïsme de l'action révolutionnaire.

Sorel revient toujours à son point de départ : la nécessité absolue de la scission. Le prolétariat trouve dans ses conditions de vie un aliment aux sentiments de solidarité et de révolte; il lutte quotidiennement contre l'appropriation capitaliste et le système des valeurs dominantes. Il se pose, par là même, en adversaire irréconciliable de la bourgeoisie et la menace d'une *catastrophe* matérielle et morale. Le syndicalisme révolutionnaire représente le catalyseur d'initiatives concrètes, authentiquement prolétariennes. Grâce à lui, « nous passons au domaine de l'histoire réelle, à l'interprétation des faits, aux évaluations éthiques du mouvement révolutionnaire » *(Réflexions)*.

---

1. Préface au *Socialisme* de Colajanni. Cf. *Matériaux*, p. 199.

CHAPITRE V

L'ACTION DIRECTE : LE SALUT PAR LES ŒUVRES

Peut-on agir, organiser les travailleurs sans succomber aux risques de l'enlisement réformiste? Depuis que les anarchistes sont entrés dans les syndicats et ont cherché à les éloigner de la politique, ils ont prouvé que cela est possible, répond Sorel, à partir de 1898. L'auteur de *L'Avenir socialiste des Syndicats* affirme désormais que le syndicalisme révolutionnaire constitue la forme supérieure de la lutte des classes. Plus tard il précise sa formule en complétant la doctrine de l'action directe par son *cortège très fréquent de violences.*

La rencontre de Sorel avec le syndicalisme d'action directe n'est pas fortuite. Son amitié pour Fernand Pelloutier en apporte un témoignage émouvant. « L'apôtre du syndicalisme » a cristallisé les aspirations prolétariennes dans lesquelles Sorel place ses espoirs. « Si la Fédération des Bourses parvient à se maintenir sur le terrain où Pelloutier espérait la voir se développer, il sera démontré expérimentalement que la classe ouvrière peut réaliser cette unité profonde et toute intellectuelle, sans laquelle le socialisme ne serait qu'une chimère et qui différencie l'ordre nouveau cherché par le prolétariat de l'ordre ancien créé par la société bourgeoise [1]. »

1. Préface à l'*Histoire des Bourses du travail* de Pelloutier, p. 26 et suiv.

Afin que les organisations syndicales demeurent préservées de la contamination politique, Sorel et Pelloutier proposent qu'elles s'enracinent dans le terreau des réalités concrètes. Ainsi le syndicalisme sera-t-il vivifié au contact de la vie quotidienne, du travail et des vertus domestiques.

LE SYNDICAT, NOUVELLE AUTORITE SOCIALE

Le syndicat, matrice de la société à venir, exerce déjà un rayonnement pédagogique, moral et professionnel. L'exemple des *trade-unions,* celui des Bourses du Travail, conduisent Sorel à la conclusion que l'*autorité sociale* du syndicat résulte d'une discipline librement consentie. Les syndicats ne regroupent qu'une partie des travailleurs, ceux qui ont fait délibérément acte d'adhésion, au contraire des corporations qui enchaînaient tous les représentants d'un métier. Les corporations, incompatibles avec un système de libre concurrence, ne sont pas davantage conciliables avec une société socialiste : elles tendraient à supprimer l'initiative de l'individu, à transformer la profession en une masse amorphe que manipuleraient dirigeants ou partis parasitaires.

Sans doute Sorel utilise-t-il le terme d'autorité sociale forgé par l'école catholique de Le Play; mais il récuse toute interprétation corporatiste. Le syndicat n'est pas pour lui l'un des rouages de l'organisme social puisque le but qu'il se propose est la subversion des conceptions traditionnelles de l'autorité politique. L'autorité du syndicat professionnel rayonnera particulièrement dans les villes et les quartiers de forte population ouvrière, d'ancienne tradition prolétarienne. Les travailleurs d'une même commune ont en effet fréquenté les même bancs d'école, leurs liens de parenté et de relation sont imbriqués et leurs conditions d'existence les mêlent quotidiennement. Ainsi se forme un tissu humain dense dont la trame dessine la future commune ouvrière.

Le syndicalisme révolutionnaire privilégie, dans cette optique, les syndicats de base regroupés dans la Bourse du Travail, au détriment des fédérations de métiers qui appréhendent moins finement les usages locaux et les conditions particulières de lutte.

Les organisations professionnelles de base, même minoritaires, sont en mesure d'exercer les prérogatives d'une autorité sociale d'un type inédit. Sorel s'inspire du Proudhon révolutionnaire, celui de 1864, qui préconisait la scission juridiques des classes et l'établissement d'une *justice supplétive.* « La question serait maintenant d'amener les représentants authentiques des ouvriers à noter d'infamie tous les gens qui déshonorent leur classe, comme ils ont pris l'habitude de noter les traîtres; alors les syndicats deviendraient, sans contestation possible, de véritables autorités sociales [1]. » Cette justice supplétive limitera les erreurs que l'on reproche trop souvent à la justice bourgeoise. Les jurés seront des hommes connaissant la vie des accusés; ils seront contrôlés par les amis des personnes qu'ils sont accidentellement appelés à juger. Cependant le champ d'action de leur compétence sera, dans un premier temps, limité aux questions domestiques d'importance mineure.

Fort de sa cohérence intellectuelle et morale et de sa cohésion sociologique, le syndicat bénéficiera rapidement d'un véritable magistère sur l'ensemble de la classe. Aujourd'hui il lutte déjà pour faire reculer l'alcoolisme, ce fléau qui démoralise le prolétariat. Demain il pourra répondre aux problèmes, non moins graves, de la protection de la femme contre son mari, de l'enfant contre son père, de la prostitution... « Je n'ai aucune confiance, écrit Sorel, dans la législation, l'inspection et la police : il faut que les ouvriers exercent eux-mêmes leur inspection et leur police. Cela est relativement facile puisque la femme est une travailleuse industrielle et qu'elle peut ainsi s'offrir à des syndicats qui lui donneront aide, quand son mari la traitera comme il ne voudrait pas que son patron le traitât lui-même. Par la femme l'Union (syndicale) ouvre l'œil

1. Appendice aux *Matériaux.* Exégèses proudhonniennes, 1920, p. 432.

sur l'enfant, espoir du prolétariat, qu'il faut introduire très jeune dans les groupements socialistes [1]. » Le syndicat, institution de moralisation de la vie professionnelle et civique, occupera — rappelons-le — une place privilégiée dans l'éducation des jeunes gens et des jeunes filles.

Dès sa création, le syndicat représente à l'état embryonnaire la future organisation sociale. Il familiarise ses adhérents à la gestion des affaires publiques en commençant par leur proposer des tâches modestes. Le grignotage patient du pouvoir capitaliste, bureaucratique et centralisé ouvre la voie à son dépérissement : conquête du monopole des placements, du droit de contrôle sur les caisses de retraite et de secours. D'autres objectifs de lutte surgiront rapidement, concrétisant les progrès significatifs de la capacité du prolétariat : surveillance et inspection des ateliers, gestion des services municipaux d'assistance... Cette démarche gestionnaire et décentralisatrice opère la jonction du vieux fond libéral qui sommeille toujours chez Sorel avec l'aspiration anarchiste à la dissolution de l'Etat. Au terme de cette propédeutique de la responsabilité, les travailleurs pourront assurer la direction générale de la production et de la cité. L'heure de la révolution sociale aura sonné.

A première vue, la pratique semblerait prendre le pas sur l'exigence de la rupture. Il n'en est rien car Sorel relie étroitement l'action quotidienne, réformatrice, à la lutte des classes que la grève générale portera à son point de fusion.

VERS LA GRÈVE GÉNÉRALE

L'action directe — le boycottage, le label, le sabotage — remplit en effet la gageure d'arracher au patronat des concessions en matière de salaire, de conditions de travail, tout en maintenant la tension révolutionnaire. Le sabotage, le coulage suscitent cependant la

---

1. *L'Avenir socialiste des syndicats*, p. 130.

réserve de Sorel. « J'estime... qu'il faut regarder comme fort regrettables certains conseils que l'on a, plus d'une fois, donnés aux ouvriers en vue de gaspiller le travail; le sabotage (comme on dit en France) est un procédé de l'Ancien Régime et il ne tend nullement à orienter les travailleurs dans la voie de l'émancipation [1]. » En revanche, la forme de lutte préconisée par Griffuelhes, le ralentissement des cadences, qui ne compromet pas l'outil de travail, est un moyen tout à fait recommandable pour faire céder le patron.

Forme d'action plus classique, la grève doit être envisagée comme une répétition, un entraînement à la révolte finale. La multiplication des foyers de contestation, partiels, sectoriels, enseigne au prolétariat la technique et l'esprit révolutionnaires qui assureront sa victoire au moment de la captation de l'héritage capitaliste.

La pratique des grèves — surtout lorsqu'elles sont accompagnées de violences — prépare la bataille décisive qui, conformément à la tactique napoléonienne, écrasera l'adversaire. Une série de manœuvres préliminaires, d'escarmouches font acquérir à l'armée prolétarienne les qualités qui caractérisent le vainqueur : une vision claire et précise de l'objectif, l'esprit de corps, la discipline et l'endurcissement des troupes d'élite. De même qu'hier les droits féodaux rappelaient constamment à la bourgeoisie sa situation de subordination et aiguillonnaient sa volonté de changement, aujourd'hui la grève revendicative fortifie l'instinct révolutionnaire du prolétariat.

Rallié depuis 1900 à la stratégie de la grève générale, Sorel hypostasie cette perspective. Avec elle, le temps des révolutions de politiciens est révolu dans la mesure où la grève générale ne peut être conçue et exécutée que par la classe ouvrière, en dehors de toute ingérence petite-bourgeoise. Elle n'a rien de commun avec la grève suscitée par les hommes de partis qui cherchent une simple masse de manœuvre pour favoriser leurs entreprises politiciennes. L'exemple de la grève générale belge de 1905 qui arracha le suffrage universel illustre

1. *Ibid.*, p. 70.

selon Sorel ce danger de récupération. Si le prolétariat acceptait, à l'instigation d'un parti ou d'une secte, de déclencher la grève politique contre un Etat déterminé, il courrait le risque de favoriser l'établissement d'un nouvel Etat, d'une *nouvelle et merveilleuse servitude.* L'intrusion de la politique dans la tactique de la lutte sociale supprime la division économique de la société en deux classes fondamentalement antagonistes, pour ressusciter l'inepte opposition des pauvres et des riches. Au lieu du grave et du sublime qu'engendre le syndicalisme révolutionnaire, le prolétariat enrôlé dans la politique se laisse emporter par les passions les plus basses, les pires abjections de la jalousie, de la vengeance ou de la tracasserie. Son adversaire lui apparaît méprisable et il le devient lui-même, en vertu de l'implacable dialectique du maître et de l'esclave.

La deuxième vertu de la grève générale réside dans son pouvoir révélateur; produit de la lutte des classes, elle démasque les constructions utopiques ou intéressées élaborées en dehors des rangs du prolétariat et révèle, de façon saisissante, l'immense fossé qui sépare le socialisme parlementaire du syndicalisme révolutionnaire. La grève générale constitue, avec la propagande antimilitariste que Sorel justifie également, la pierre de touche d'une doctrine qui se propose de détruire les fondements mêmes de l'Etat.

Enfin, la notion de grève générale illumine la conscience des larges masses en leur faisant comprendre, sans démonstration superflue, que le capitalisme ne sera pas aboli pragmatiquement et paisiblement. La menace de catastrophe que constituerait la cessation concertée de l'activité des grandes corporations retrempe en permanence l'enthousiasme révolutionnaire.

MYTHE ET VIOLENCE

Walter Benjamin a écrit que la grève générale glorifiée par Sorel lui rappelait la violence mythique de l'Antiquité, cette forme d'intervention des dieux qui

n'était pas moyen de leurs buts, à peine manifestation de leur vouloir, principalement témoignage de leur présence parmi les mortels [1].

Marx a souvent insisté sur le rôle de la violence, « l'accoucheuse de l'Histoire », mais il n'a pas systématisé ses remarques. Le matérialisme historique demeure orphelin d'une théorie de la violence révolutionnaire, constate Sorel dans ses premiers textes socialistes. Avec les *Réflexions,* Sorel nous propose une grandiose apologie de la violence, force libre et créatrice de sentiments nouveaux. Marx s'était attaché à décrire la genèse historique de la bourgeoisie qu'il a remarquablement comprise et retracée. L'organisation du prolétariat étant moins aisée à suivre, l'auteur du *Capital* n'a pu donner que quelques indications schématiques sur la violence ouvrière. Aujourd'hui, ses disciples, insuffisamment perspicaces, appliquent mécaniquement au devenir des producteurs les enseignements que le maître avait puisés dans l'observation de la bourgeoisie. Il devient pourtant possible, grâce à l'agitation pour la grève générale prolétarienne, de départager l'action autonome de la classe ouvrière des agissements petits-bourgeois. La visée révolutionnaire du marxisme est revivifiée par la flambée de conflits courts, peu nombreux, mais ardents, dotés d'une vertu d'exemplarité comparable aux sacrifices des premiers chrétiens. La bourgeoisie peut trouver chaque péripétie médiocre en elle-même; l'important pour l'avenir est que ces incidents alimentent la lutte des classes.

Sorel introduit alors son célèbre distinguo entre force et violence : « La *force* a pour objet d'imposer l'organisation d'un certain ordre social dans lequel une minorité gouverne tandis que la *violence* tend à la destruction de cet ordre. La bourgeoisie a employé la force depuis le début des temps modernes, tandis que le prolétariat réagit maintenant contre elle et contre l'Etat par la violence [2] », Sorel réprouve catégoriquement les crimes commis au nom de la raison d'Etat, les

---

1. *Mythe et violence,* Denoël. Cf. « Pour une critique de la violence » (1921).
2. *Réflexions,* p. 256 et suiv.

excès engendrés par les fanatismes religieux et partisans, depuis les horreurs de l'Inquisition, les dénis de justice de l'Ancien Régime jusqu'à certaines initiatives des communards. En revanche les violences prolétariennes sont de purs actes de guerre; elles possèdent la vertu démonstrative des manœuvres militaires, révélant l'opposition irréductible des classes. Sorel exalte la violence, énergie créatrice mise au service des intérêts primordiaux de la civilisation : « Elle n'est peut-être pas la méthode la plus appropriée pour obtenir des avantage matériels, mais elle peut sauver le monde de la barbarie[1]. » Car celui qui a compris la valeur de l'héroïsme, qui sait vivre en conséquence, ne s'acharne pas sur l'ennemi vaincu. Sorel, après Proudhon, reprend l'idée de la moralité de la guerre, fondatrice d'un droit nouveau; le travailleur, successeur moderne du guerrier achéen, provoque un sursaut d'ardeur chez l'adversaire dégénéré. Ainsi, face à un prolétariat uni et révolutionnaire, la société capitaliste atteindra sa perfection historique avant de succomber. « Quand il n'y aurait que cette raison pour attribuer au syndicalisme révolutionnaire une haute valeur civilisatrice, cette raison me paraîtrait bien décisive en faveur des apologistes de la violence[2]. » La violence physique s'avère parfois indispensable, mais il suffira le plus souvent d'intimider l'adversaire, de « rosser » les « renards » et les « jaunes », de houspiller le patron sans que la cruauté ait à intervenir.

Cette casuistique subtile apparaît quelque peu spécieuse; la victime d'un pacte violent, fût-il « noblement » perpétré, n'en demeure pas moins humiliée ou meurtrie. Et l'enchaînement, inévitable, de la violence entraîne toujours ses protagonistes au-delà des intentions proclamées. Sorel reconnaîtra lui-même le caractère poétique de sa distinction en légitimant, dans son plaidoyer pour Lénine, *toutes* les violences accomplies, sous l'impérieuse nécessité du moment, par la Révolution russe.

L'interprétation sorélienne de la notion de dictature

---

1. *Ibid.*, p. 130.
2. *Ibid.*, p. 346.

du prolétariat fait mieux ressortir les préoccupations essentielles de l'auteur des *Réflexions*. En 1919, dans sa chronique du quotidien bolognais *Il Resto del Carlino,* Sorel se démarque de cette proposition. La dictature du prolétariat risquerait de se transformer en dictature *sur* le prolétariat dès lors que des partis s'érigeraient en *groupes compacts*[1]. Pressentiment? Ce terme, par trop équivoque, peut justifier l'avènement d'une période d'éclipse du droit; aussi convient-il d'abandonner une formule qui pourrait conduire à un désastre. La force ouverte, celle qui se déchaîne les armes à la main, n'est pas la seule manifestation de l'oppression; la violence concentrée, anonyme, organisée, la force de l'Etat en un mot constitue également un facteur de domination redoutable : « La forme de l'acte ordonnée par l'autorité et exécutée par des subordonnés, suivant des règles inscrites dans un code, ne change pas la valeur propre de l'acte, ne lui donne pas un caractère juste, ne l'empêche pas d'être une manifestation de la violence[2]. »

L'héroïsme dont font preuve quotidiennement les syndicalistes ne relève pas d'un commandement social mais d'un élan vital qui préfigure la société de demain. La violence prolétarienne transsubstantiée par le mythe de la grève générale, émane du tréfonds de la conscience. Elle se trouve au cœur de la pensée des prolétaires, constitue le noyau central, indescriptible de leur être, là où tous les sentiments se fondent pour prendre la coloration de l'émotion la plus forte, dans la durée personnelle concrète. Le bergsonisme des pages consacrées, dans les *Réflexions,* au mythe de la grève générale, représente le moment fort d'une pensée qui fut toujours fascinée par le problème des fondements psychologiques des grands enthousiasmes collectifs. Dès *Le Procès de Socrate,* en dépit de sa médiocre sympathie pour Platon, Sorel tient le disciple de Socrate nettement supérieur à Aristote en raison de sa compréhension de la valeur opératoire des mythes. En 1895 il félicite Gustave Le Bon d'avoir montré comment un agrégat d'individus sériés peut se transformer en *foule*

1. « Una Formula equivoca », 18 novembre 1919.
2. *La Crise du socialisme,* déjà cité, p. 603.

psychologique. Dans l'*Introduction à l'économie moderne,* Sorel amorce sa théorie du mythe : « Les hommes qui participent aux grands mouvements sociaux se représentent leur action prochaine sous forme d'images de batailles assurant le triomphe de leur cause. Je proposais de nommer mythes ces constructions dont la connaissance offre tant d'importance pour l'historien [1]. »

La grève générale, formulation actualisée de la révolution catastrophique annoncée par Marx, prolonge ces mythes du passé que furent le christianisme primitif, la Réforme et la Révolution française. Dans les *Réflexions,* Sorel s'attache à montrer qu'il ne faut pas chercher à analyser de tels systèmes d'images, comme on décompose une chose en éléments, qu'il convient de les prendre en bloc comme des forces historiques, en se gardant surtout de comparer les résultats aux intentions premières. Le mythe doit être conçu comme l'instrument d'accomplissement de « l'extraordinaire possible ». A cet égard « la grève générale est bien le *mythe* dans lequel le socialisme s'enferme tout entier, c'est-à-dire une organisation d'images capables d'évoquer instinctivement tous les sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne [2]. » Tous les grands mythes historiques sont en effet des mythes guerriers, y compris le mythe chrétien de la lutte inexpiable, permanente, contre l'Antéchrist. Les anticipations mythiques homogénéisent psychiquement les principes de réalité et de plaisir, l'activité cognitive et l'action pratique. Mythe n'est pas synonyme de mystification. Contrairement à l'utopie dont l'indigence peut être démontrée par la méthode matérialiste, le mythe ne saurait être réfuté : il exprime des convictions indécomposables, des mobiles inadéquats à la connaissance positive, des aspirations récurrentes engendrées par une dynamique sociale indéterminée. Les mythes ont permis aux hommes de façonner le monde en les invitant à

1. *Réflexions,* p. 393 et suiv.
2. *Ibid.,* p. 182.

transgresser les bornes qui limitent le champ de leur liberté.

La violence prolétarienne et le mythe de la grève générale sont les instruments de la préservation de l'intégrité de la classe rédemptrice, de l'affirmation de la nécessité de la rupture inaugurale : « La révolution apparaît comme une pure et simple révolte et nulle place n'est réservée aux sociologues, aux gens du monde amis des réformes sociales, aux intellectuels qui ont embrassé *la profession de penser pour le prolétariat* [1]. »

La violence mythique, dont l'action directe représente la forme la plus achevée, ouvre la voie à une révolution intégrale fondée sur l'autolibération des producteurs : la réalisation du socialisme exige la transparence des fins et des moyens, des intentions et des actes. Or, sur ce point fondamental, la réflexion de Sorel se heurte à une contradiction permanente entre sa perspective libertaire et sa sociologie réaliste du pouvoir.

1. *Ibid.*, p. 200.

CHAPITRE VI

L'ARMÉE DU SALUT OU LA CONTRADICTION DE L'AUTOÉMANCIPATION

La conception sorélienne de la révolution rompt avec la plupart des autres projets politiques. Elle n'a, par exemple, rien à voir avec l'enseignement machiavélien dans lequel la force nue et imprévue assure le triomphe de l'Idée. Pas davantage avec la tradition jacobine de la minorité agissante : « Le blanquisme n'est, au fond, que la révolte des pauvres conduite par un état-major révolutionnaire; une telle révolte peut appartenir à n'importe quelle époque; elle est indépendante du régime de production [1]. »

Le concept marxien de l'autoémancipation est, selon nous, au cœur du sorélisme. Volontarisme éthique, dialectique de l'émancipation, action directe du prolétariat conduisent Sorel à renouer avec l'inspiration originelle de Marx : la résorption du politique et de l'économique dans le social.

L'auteur des *Matériaux* définit en effet la lutte pour la conquête du pouvoir politique par la construction économico-juridique d'une hégémonie ouvrière se développant à l'intérieur même du monde bourgeois; au terme de cette évolution, marquée, ou non, par la *catastrophe,* « une société nouvelle aura été créée avec les principes purement prolétariens. Les sociétés de résis-

1. *Décomposition,* p. 45.

tance auront fini par agrandir tellement leur champ d'action qu'*elles auront absorbé presque toute la politique*[1] ».

VERS LA DILUTION DE LA POLITIQUE?

Le socialisme ne résultera ni d'une émancipation strictement économique, ni d'une victoire politique suivie d'un retournement des pouvoirs publics contre la bourgeoisie. Il appelle la dilution de l'instance politique — superstructurelle — et de l'instance économique — infrastructurelle — et l'émergence concomitante d'une société solidaire, transparente à elle-même.

L'adversaire est donc l'intermédiaire, le professionnel de la politique ou de la gestion, l'intellectuel parasitaire qui capte le potentiel de révolte en s'appuyant sur les puissants mécanismes de régulation sociale mis en œuvre par la centralisation séculaire du pouvoir et de l'appareil productif.

Sorel, farouche antijacobin, dénonce sans trêve le lent et inexorable renforcement de l'Etat. Le mouvement amorcé par la Royauté, accentué par l'Empire napoléonien se développe continuellement. L'idée d'un Etat intelligent, chargé d'administrer scientifiquement la société, d'y faire prévaloir les droits souverains de la raison, gagne au point que pour certains la solution de la question sociale s'identifie à la démocratisation de la sélection des élites. Le socialisme, lui-même, apparaît contaminé par cette lèpre étatique. L'anticentralisme de Sorel n'est pas seulement alimenté par les réminiscences de Tocqueville et de Proudhon. Il se veut surtout fidélité à la problématique marxienne qui affirme que le capitalisme industriel résout, jour après jour, le problème politique du passage à un système social supérieur. Aussi l'étatisme, même socialisant, représenterait

1. « L'Avenir socialiste des syndicats », *Matériaux,* p. 123.

une régression par rapport à la société libérale : « Que ferait-on quand l'Etat serait tout seul, absolu au temporel et au spirituel, plus absolu que le Pape, puisqu'il aurait pour représentant *les hommes de la science*... Heureusement les travailleurs se souviendront des préceptes de l'Internationale et ne se laisseront pas facilement imposer ni socialisme d'Eglise, ni socialisme d'Etat [1]. »

Sorel préconise une refonte complète de l'organisation économique et politique, assurant la souveraineté effective des producteurs associés; dans cette optique la fracture qui coupe les dirigeants des dirigés devrait être progressivement réduite grâce à la rotation et à la révocabilité des responsables; l'autonomie économique et culturelle des collectivités de base mériterait d'être systématiquement encouragée; enfin l'établissement d'une nouvelle légalité garantissant l'individu contre l'arbitraire constitue le troisième principe sur lequel devrait reposer une société s'administrant librement.

La crainte obsessionnelle de la confiscation techno-bureaucratique de la révolution par une nouvelle couche dirigeante n'est nullement originale à la fin du siècle. Les thèmes proudhoniens et anarchistes qui convergent dans le syndicalisme révolutionnaire de cette période rencontrent naturellement l'adhésion de Sorel. Notre auteur ne se contente pas d'être « l'esprit qui toujours nie » ; il intègre son refus de l'autorité dans une construction idéologique qui affirme vigoureusement le rôle créateur de l'homme.

La résorption du politique et de l'économique dans le social ne résulte-t-elle pas d'un mouvement continu et/ou instantané (selon les phases de son engagement) d'autoémancipation des producteurs associés? L'Etat bourgeois, tel une coquille vide, n'a plus de consistance : il dépérit lentement ou disparaît, brusquement, emporté par une tourmente révolutionnaire. Mais Sorel, sociologue et psychologue, étudie en même temps la politique dans la tradition scientifique inaugurée par Machiavel.

1. *La Ruine du monde antique*, p. 278.

DU PRINCE AUX RÉFLEXIONS

Sorel partage d'abord avec les machiavéliens leur refus de prendre à la lettre les paroles, les croyances et les idéologies. Son antiformalisme (Burnham) est l'une des constantes de son œuvre. Au moment de son orthodoxie, Sorel remarque que dans la compétition pour le pouvoir « les hommes ne se présentent pas sous leurs traits naturels; chacun d'eux revêt un masque; aussi, les parlements ne ressemblent guère aux foules. De là résultent quantités de mensonges et de conventions; de là résulte l'importance des mots... notre éducation nous prépare à jouer la comédie et tue notre initiative; c'est une des raisons qui, à mon sens, donnent une grande force aux rhéteurs à principes dans nos parlements [1] ». Qu'importe que les intéressés se prennent à leurs propres mensonges : on n'échappe pas à la force des choses; la politique étant la lutte pour le pouvoir, la conduite des hommes et des partis apparaît nécessairement subordonnée à cet objectif. Et l'observation révèle toujours le jeu « des factions politiques qui s'emparent de l'Etat pour y exercer leur petite industrie déprédatrice [2] ».

Sans doute Sorel n'est-il pas un machiavélien aussi conséquent que les membres de cette triade élitiste (Pareto, Mosca et Michels), qui se réclame de son autorité. Sa théorie du mythe et certains accents bergsoniens sont incompatibles avec l'exigence machiavélienne d'objectivité absolue. Pourtant lorsque l'auteur des *Réflexions* affirme que la science politique a ses raisons que la raison ne connaît pas, il étaie sa proposition par une analyse serrée, quasi scientifique, de la réalité.

Sorel justifie et condamne à la fois l'angélisme en politique; en même temps qu'il postule l'avènement d'une société désaliénée, il étudie froidement les conditions de la conquête du pouvoir et dessine, à grands

1. *Le Devenir social,* 1895, p. 769-770.
2. *Matériaux,* p. 119.

traits, les lignes de force d'une *Realpolitik.* C'est ainsi que pour lui la valeur d'un système économique dépend directement du but historique poursuivi. Le marxisme ne prétendant pas aménager le système en place, il serait parfaitement oiseux de lui demander de condamner, au nom de la morale, l'expansionnisme colonial ou les cartels : « Les cas de conscience des capitalistes ne nous regardent pas; mais ce qui ne saurait nous laisser indifférents, c'est le progrès matériel [1]. » L'économie politique nous fournit les clés du mouvement social; il faut suivre la recommandation de Pareto : étudier l'économie concrète, avec pragmatisme et modestie, chercher à comprendre les caractéristiques du développement du mode de production capitaliste, élucider les problèmes que poserait la socialisation de l'agriculture et de l'échange.

Les écrits économiques de Sorel, à l'exception de son *Introduction à l'Economie moderne,* ne constituent pas le meilleur de son œuvre. Pourtant ces textes nous intéressent car ils poursuivent une visée pratique, opératoire et sont constamment reliés à des préoccupations stratégiques. L'affirmation de la rupture entre le prolétariat et la bourgeoisie ne peut dispenser le mouvement ouvrier d'une réflexion sur l'enjeu que constituent les autres classes sociales. Le prolétariat doit polariser les couches intermédiaires et nouer des relations avec le monde paysan. Il faut — par exemple — que les classes moyennes « reçoivent l'impulsion d'une classe qui n'emprunte rien aux classes bourgeoises, qui manifeste sa force indépendante par des institutions nouvelles, qui se constitue en Etat supprimant l'Etat traditionnel; il faut que ces institutions soient assez fortes pour inspirer le respect, *car les classes intermédiaires se dirigent volontiers du côté où la force se manifeste avec éclat,* habituées qu'elles sont à recevoir le mouvement du dehors [2] ». Quant à la paysannerie, Sorel estime que le socialisme serait bien inspiré de suivre l'exemple italien, cette expérience d'organisation coopérative origi-

---

1. *Revue socialiste,* « Les Syndicats industriels et leur signification », 1902, p. 100.
2. Préface à *Formes et essences du socialisme* de Merlino, p. 16.

nale orientée dans la perspective de la lutte des classes. Sorel apparaît ainsi déchiré entre ses présupposés libertaires et le réalisme de son regard. Il souligne la nécessité des alliances de classe, des compromis, du rassemblement, mais s'interdit d'expliciter la stratégie politique qui en découle.

Sur un autre plan, celui de la technique de la prise du pouvoir et du maintien de l'ordre, Sorel se révèle également un disciple de la Realpolitik. Les classes régnantes font toujours appel à la coercition publique et privée pour assurer leur hégémonie; elles sont étroitement liées à des *associations criminelles* dont les modalités d'intervention peuvent varier selon les périodes et les circonstances. De nos jours, des groupes politico-criminels, à base confessionnelle, jouent un rôle déterminant dans la lutte pour le pouvoir, tels la mafia sicilienne ou les gangs issus des bas-fonds irlandais de New York. L' « apolitique » Sorel apparaît paradoxalement fasciné par la technique du coup d'Etat à laquelle son admirateur Malaparte allait consacrer un célèbre essai. Le théoricien de l'auto-émancipation brime à grand-peine un stratège qui s'ignore, celui de l'activisme minoritaire. L'organisation de la mafia, des ordres politico-religieux lui inspire des considérations inactuelles jusqu'au moment où, vingt-cinq ans plus tard, les bolcheviks les réaliseront. Le pouvoir, écrit Sorel en 1893, « soit à la suite d'une émeute, soit par les aléas d'un vote aveugle, peut tomber entre les mains d'un groupe hardi, qui, étant parfaitement préparé à sa mission gouvernementale, commandant une armée socialiste habituée à obéir et n'ayant devant lui qu'une bourgeoisie passive — pourrait en très peu de temps faire disparaître tout vestige du vieux droit [1] ».

L'auteur des *Réflexions sur la Violence* est constamment écartelé entre sa conception de la marche consciente vers le socialisme et le constat de l'impossibilité de renverser l'ordre établi sans intervention volontariste. Refusant l'avant-gardisme, Sorel doit pro-

---

1. *Ibid.*

poser une autre forme d'activation de la conscience de classe.

L'ACTIVATION DE LA SPONTANÉITÉ DES MASSES

Le destin des masses laissées à leurs tropismes s'appelle réformisme. Abandonné à lui-même, le prolétariat ne forme qu'une masse inerte destinée à tomber, comme la démocratie, sous la coupe de tribuns démagogiques. L'intelligence de la situation faite à la classe ouvrière est obscurcie par le poids de l'idéologie dominante, mais l'instinct de la lutte de classe sommeille, tel le feu qui couve sous la cendre. L'anti-intellectualisme latent de Sorel est fortifié par l'enseignement de Bergson. La révolte spontanée déclenche la maïeutique révolutionnaire, développe une spontanéité brute, barbare, immédiate, beaucoup plus créatrice que l'intelligence discursive. Le mythe transforme la masse inerte en classe active, dans la mesure où il est le produit de l'intuition, cette pulsion issue de *l'élan vital* qui pénètre jusqu'à la source de la conscience. Il entretient la tension rédemptrice dans la *durée concrète,* vécue, des masses, qui peuvent entrer à tout moment, de façon imprévisible, en action. Aussi « le syndicalisme révolutionnaire trouble les conceptions que l'on avait mûrement élaborées dans le silence des cabinets; il marche, au hasard des circonstances, sans souci de se soumetre à une dogmatique, engageant plus d'une fois ses forces dans des voies que condamnent les sages [1] ».

Cette révolte agissante opère la fusion de la *situation* objective de classe et de la *conscience* de classe. Alors, comme pendant les premières années de la Révolution soviétique, on assiste à la conjugaison de l'initiative autonome des masses et de l'action volontariste des organisations militantes. « En effet, ce sont celles-ci qui entraînent la pensée prolétarienne, en créant l'unité

---

1. *Matériaux,* p. 63 et suiv.

idéologique dont le prolétariat a besoin pour accomplir son œuvre révolutionnaire [1]. »

La notion de spontanéité recouvre donc, chez Sorel, deux réalités superposées. La première acception renvoie aux réserves de révolte, latentes, emmagasinées au sein du prolétariat, puissance qui peut se décharger, telle une secousse électrique. La seconde acception s'identifie à l'énergie libérée « spontanément » par l'intervention, accompagnée le plus souvent de violences, d'élites organisées et décidées. Seules des minorités peuvent « conduire » l'énergie autonome, vitale, des masses dans une direction authentiquement novatrice. Le syndicalisme révolutionnaire ne regroupe qu'une faible fraction de la classe ouvrière; qu'importe puisqu'il en constitue le levain. Au nouveau clergé obscurantiste des intellectuels, Sorel oppose les minorités agissantes qui guident avec pragmatisme et audace le mouvement ouvrier. L'obstacle principal, c'est le grand syndicat de métier, encouragé par la bourgeoisie, à la caisse pleine, qui s'assagit rapidement comme tout propriétaire. Dans *L'Avenir socialiste des syndicats,* Sorel se montre déjà irréductiblement hostile aux tentatives de démocratisation des syndicats. La dialectique masse/classe, masses/avant-gardes se développe à l'initiative de ceux qui par leur comportement et leur compréhension du procès historique annoncent et préparent la civilisation des producteurs. L'histoire des chrétiens des premiers siècles rappelle le rôle décisif des fidèles organisés en phalanges; les moines du IVe siècle (comme les capucins guerriers des temps modernes) étaient de véritables *mafiosi* s'agrégeant aux monastères pour trouver plus d'indépendance vis-à-vis de l'autorité et bénéficier de plus de prestige auprès des masses. Le rôle de ces moines n'est pas sans analogie avec celui de syndicats révolutionnaire, remarque Sorel dans *La Décomposition du marxisme* : « Je vois que l'Eglise s'est sauvée, malgré les fautes des chefs, grâce à des organisations spontanées; à chaque rajeunissement se sont constitués de nouveaux ordres religieux qui ont soutenu l'édifice en ruine, et l'ont relevé. »

---

1. *Réflexions,* « Unité et Multiplicité », p. 432.

Grâce à ces *troupes d'élite,* parfaitement entraînées, investies d'une confiance absolue dans la victoire, le catholicisme a pu, jusqu'à présent, triompher de ses adversaires. Le prolétariat peut calquer son organisation sur celle de la chrétienté, car à la différence des hommes d'églises, de sectes et de partis, les syndicalistes poursuivent un but qui postule leur propre négation; ces « conducteurs ne demandent aucune récompense, bien différents en cela, comme en tant d'autres choses, des intellectuels [1] ».

IMPASSE DU SORELISME OU APORIE DE L'AUTOGESTION?

Cette justification de l'avant-gardisme, en forme de pirouette, ne peut masquer l'écart entre les postulats théoriques du *self-government* et les propositions pratiques, volontaristes, qui caractérisent l'œuvre de Sorel. Les trois principales contradictions de la théorie sorélienne de l'autoémancipation peuvent être résumées de la façon suivante :

1° A la visée d'une dissolution du politique dans le processus d'autoémancipation répond l'acuité de constat de la réalité et de la permanence de la domination politique.

2° A l'impératif de la marche consciente et autonome du prolétariat vers le socialisme s'oppose la nécessité d'entretenir la spontanéité instinctive des masses pour renverser l'ordre établi.

3° La perspective de l'abolition de la coupure entre dirigeants et exécutants se trouve être contredite par la mission d'activation de la conscience de classe confiée à des minorités d'élites. La longue marche vers la délivrance est ouverte par l'héroïque armée du salut prolétarien.

La situation de Sorel le conduit à théoriser une

1. *Réflexions,* p. 432.

série d'impasses stratégiques qui sont largement celles du syndicalisme révolutionnaire de son temps. Pour surmonter la contradiction entre les perspectives eschatologiques ouvertes par le socialisme et les nécessités prosaïques de la lutte revendicative, les travailleurs sont invités, le plus souvent, à l'action pour l'action. Avec la violence prolétarienne et le mythe de la grève générale, Sorel apporte une réponse spécifique au problème générique de l'autoémancipation. La puissance (et l'impuissance) de cette démarche, l'absurdité logique, explosive, du sorélisme renvoient à la question centrale du socialisme d'autoémancipation : comment surmonter la contradiction entre la fin et les moyens? Contradiction propre à Sorel et au mouvement ouvrier du début du xxe siècle, ou contradiction inscrite au cœur même de toutes les problématiques d'autoémancipation, depuis la doctrine de l'action directe jusqu'aux différentes visées autogestionnaires contemporaines? Le sorélisme ne serait alors qu'une illustration de l'aporie (contradiction logiquement insurmontable) de l'autogestion. Interrogation pleinement actuelle sur laquelle nous conclurons cet essai.

TROISIÈME PARTIE

SOREL ET LE MARXISME

Le matérialisme historique librement interprété par Sorel a fondé, en théorie, sa propre approche, totalisante, des sociétés historiques. Car l'humanisme agissant de Sorel, sa philosophie sociale de l'autoémancipation prolétarienne possèdent une cohérence intrinsèque. Théorie de la connaissance, pragmatisme, rejet de l'idéalisme, développement du matérialisme historique, exhortation à l'avènement d'une civilisation des producteurs : tous ces éléments s'enchaînent selon la logique interne de la systématique sorélienne.

Le dialogue que Sorel a entretenu avec l'œuvre de Marx ne fut donc pas celui qui s'établit d'ordinaire entre un disciple et un maître. Il fut bien davantage celui d'un fondateur d'une cosmogonie s'adressant à un autre démiurge. Sorel a ouvert au matérialisme historique des horizons que la plupart des épigones de Marx s'obstinèrent à laisser dans l'ombre. L'importance, l'actualité de l'apport théorique de Sorel pourraient être aujourd'hui, enfin, reconnues. Gageons que cette reconnaissance ne manquerait pas de provoquer quelques grincements. Sorel inspirateur direct de Gramsci, précurseur méconnu du structuralo-marxisme? De telles incongruités n'ébranleraient-elles pas l'ordonnancement du *tchin* idéologique imposé par les nouveaux bedeaux de la rive gauche ou par les vieux croyants du rite oriental?

Nous sommes maintenant prévenus : confronter la production théorique de Sorel aux relectures contemporaines de Marx n'est pas une entreprise aussi innocente qu'il y paraît à première vue.

CHAPITRE PREMIER

AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'ACTION...

La réflexion de Sorel, comme celle de tout grand bâtisseur de système, trouve ses fondements dans une théorie de la connaissance. Marx mais également William James et Bergson lui fournissent les éléments d'une théorie activiste de la connaissance.

En effet, pour Sorel nous ne comprenons et ne pouvons comprendre que ce que nous fabriquons. Mandeville, Ferguson et Marx ont montré que l'homme devait être plutôt défini comme *Homo faber,* ouvrier faiseur d'outils, que comme *Homo sapiens,* être doué de raison.

Le monde extérieur n'est pas notre œuvre; il constitue pour nous une donnée étrangère dont nous ne pouvons parvenir à appréhender la substance. Sorel refuse le subjectivisme premier de la conception cartésienne; il n'adhère pas davantage au kantisme qui explique tout à la fois l'existence de l'univers visible, objet de la science newtonienne, et la constitution même de cette science. La vérité est le produit de l'action de l'homme; elle n'est pas reconnaissance dans le réel d'une vérité métaphysique préexistante, découverte, par réduction ou intuition, de la chose en soi.

Sorel ne nie nullement la possibilité d'arriver à la vérité, ou plus exactement d'établir des jugements vrais. La vérité se crée comme la preuve vérifie l'hypothèse; plus elle se rapprochera de cette conception instrumentaliste, plus elle sera certaine. Pour établir un raison-

nement quelconque, écrit Sorel, il faut disposer d'une construction conceptuelle, ou *support expressif* (figures géométriques, mécanismes structurels, corps collectifs...). Bien entendu, il convient de distinguer la substance même du support conceptuel sur lequel le raisonnement s'appuie. Contrairement à l'ancienne métaphysique — l'idéalisme —, le marxisme utilise le support adéquat, dépouillé de tout solipsisme. Ainsi l'auteur du *Capital* a pu montrer que la circulation de l'argent comme capital possède son but en elle-même, puisque ce n'est que par ce mouvement, toujours renouvelé, que la valeur continue à se faire valoir. Démonstration remarquable, commente Sorel, dégagée de tout l'appareil psychologique qui encombre habituellement les raisonnements où la subjectivité intervient.

Il faut revenir aux origines de la connaissance. Au début de l'espèce, l'homme, dominé par la nature, n'était que sentiment, subjectivité; il se forgea une image irrationnelle du monde. Puis, avec le développement de sa praxis et les premiers pas de la technique, des relations rationnelles ont transformé la pratique quotidienne des groupes sociaux. La science est née. « L'homme a construit le monde avec ses propres ressources suivant la théorie générale de Vico. Les ressources nouvelles ont été tirées de son outillage, des procédés employés dans les arts et enfin des études théoriques faites sur cette technologie en vue de la comprendre et de la perfectionner[1]. » Ce mode d'investigation est, à son tour, susceptible de nous tromper. Certes, les mécanismes, les machines, que nous fabriquons sont bien réels; mais ceux que nous imaginons, à leur image, pour expliquer les phénomènes de la nature n'ont pas d'existence réelle. Nous pouvons nous laisser entraîner, par notre faculté d'abstraction, à leur attribuer une existence transcendante et à en induire des conséquences hasardeuses.

Comment choisir nos *supports expressifs* de telle sorte qu'ils soient adéquats? Sorel introduit alors sa distinction fondamentale entre le *milieu naturel* et le *milieu artificiel*.

---

1. *L'Ancienne et la Nouvelle Métaphysique*, ch. XII.

Le milieu naturel est celui que nous trouvons, tout fait, sans que nous ayons en rien participé à son édification; chaque fois que nous y touchons, fût-ce pour mieux le connaître, nous y modifions quelque chose et sa réalité intrinsèque continue à nous échapper. Prendre nos supports expressifs dans le milieu naturel revient à les tirer de cet inconnu que nous cherchons à pénétrer. A l'inverse, le milieu artificiel est notre œuvre : il permet de découvrir et d'ordonner des lois mathématiques, de tendre ainsi vers une certitude croissante. C'est dans ce milieu que nous devons prendre les supports adéquats aux représentations du monde que nous voulons connaître. Et nos représentations seront d'autant plus exactes que notre technique sera plus perfectionnée.

THÉORIE ET PRATIQUE

La théorie découle ainsi de la pratique : ce n'est pas la théorie de la lumière qui explique les phénomènes électriques, ce sont ces phénomènes qui ont fourni à Maxwell les éléments de sa théorie de la lumière. Cette remarque fournit l'une des « clés » de la Weltanschauung de Sorel. Une idée, une explication ne peuvent résulter que d'une expérience. Sorel s'appuie sur Marx pour montrer, par exemple, que la compréhension d'un principe idéologique ne peut être dégagée que le jour où la société lui a donné tout son développement.

La théorie sorélienne de la connaissance procède du raisonnement récurrent; si la connaissance résulte, en dernière instance, du milieu technologique, c'est l'activité pratique, industrielle qui lui donne, jour après jour, la certitude de la vérification expérimentale. Conception heuristique, activiste, qui rejoint le postulat marxien selon lequel le mode de connaissance de l'homme est directement lié à son mode de production. Les deux cent soixante-quatre pages de *L'Ancienne et Nouvelle Métaphysique* ne sont qu'une illustration de la

huitième thèse sur Feuerbach : « Toute vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui portent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans les praxis humaines et dans la compréhension de cette praxis. » Sorel tente de pousser cette proposition jusqu'à son terme :

« L'affranchissement de l'homme comporte, comme première condition, *une réelle identification de la nature et de l'esprit dans le milieu artificiel*, une complète intelligibilité de toute opération, une parfaite illumination du monde économique par la pensée. Dès lors qu'une pareille réforme est réalisée, qu'importe que l'homme emploie son activité dans une direction ou dans une autre; toutes les professions également pénétrées par les pensées deviennent également humaines [1]. »

Conception antispéculative de la connaissance qui tend à dépasser aussi bien le matérialisme vulgaire que l'idéalisme. La théorie de la conscience « reflet » du monde « extérieur », l'opposition intellectualiste entre l'esprit et la matière sont entachées, chacune à leur manière, d'un point de vue anthropologique mystificateur. Sorel tire de sa théorie de la *connaissance progressive* une conséquence capitale : l'intellectuel ne peut se targuer d'aucune supériorité. Bien au contraire, le producteur qui unit, dans et par son activité, le « bras » et la « tête » se trouve mieux placé pour comprendre, appréhender, vérifier. Il n'est pas de science véritable sans lui. Toute la logique de l'édifice politique sorélien, son socialisme prolétarien, repose sur ce présupposé gnoséologique.

LES IMPLICATIONS PHILOSOPHIQUES DE LA THÉORIE DE LA CONNAISSANCE PROGRESSIVE

La distinction entre la *nature naturelle* et la *nature artificielle* éclaire le problème de l'incommensurabilité de l'univers matériel.

---

1. *Le Devenir social,* « La Science dans l'éducation », 1696, p. 457.

Toute réalité est une nébuleuse en constante transformation dont nous ne pouvons avoir qu'une idée partielle, relative : « Connaître une chose, ce n'est plus savoir la placer dans son milieu, ni la classer dans un ordre historique prédéterminé... c'est la connaître par la matière, la forme et l'opérateur qui définissent sa génération. Il faut savoir d'où elle vient, le rôle qu'elle joue dans le milieu actuel et dire les forces réelles qui l'ont fait naître et qui la feront périr [1]. » Le savant ne peut que choisir les hypothèses susceptibles d'être vérifiées, afin de les relier en une chaîne de causalités ininterrompues.

La vérité n'est pas une, absolue, éternelle, elle est multiple, relative, transitoire. Dans un article des *Sozialistiche Monatshefte,* Sorel distingue ainsi les trois niveaux de connaissance suivants :

1° Le moment de la connaissance magique, engendrée par les « abstractions de la fantaisie », qui nous entraîne sur le terrain de la subjectivité. Le droit pénal, les doctrines religieuses et la philosophie de l'Etat en sont les projections les plus médiatisées.

2° Le moment de la connaissance sociale et politique qui renvoie aux tropismes de l'esprit grégaire, aux exigences de protection et de reproduction de l'espèce.

3° Le moment de la connaissance scientifique qui dérive de l'activité productive de l'homme entrant au contact de la nature naturelle par l'intermédiaire de la machine.

Le relativisme de Sorel ne garantit pas la liberté, mais il en autorise la conquête graduelle. Le milieu naturel est le lieu de cette création de l'ordre dans l'humanité célébrée par Proudhon. « Nous sommes libres en ce sens que nous pouvons construire des appareils qui n'ont aucun modèle dans le milieu cosmique; nous ne changeons rien aux lois de la nature mais nous sommes libres de créer des séquences ayant une ordonnance qui nous est propre [2]. »

Conséquence de la théorie sorélienne de la connaissance, l'épistémologie et l'axiologie ont des objets diffé-

---

1. *Le Devenir social,* « Superstition socialiste », 1895, p. 729.
2. *L'Ancienne et la Nouvelle Métaphysique,* p. 264.

rents, la science et l'idéologie n'appartiennent pas au même horizon. Pascal a eu raison d'avoir soutenu, contre Descartes, que les sciences mathématiques ne forment qu'un îlot dans l'océan de nos connaissances, et qu'on s'exposait à de graves mécomptes en introduisant des raisonnements mathématiques dans l'éthique ou la métaphysique.

Une philosophie sociale est absolument nécessaire à la rénovation de la société car la connaissance scientifique ne saurait suffire à provoquer — et à justifier — l'ébranlement révolutionnaire. « Une révolution ne produit des changements profonds, durables et glorieux que si elle est accompagnée d'une idéologie dont la valeur philosophique soit proportionnée à l'importance matérielle des bouleversements accomplis. Cette idéologie donne aux acteurs du drame la confiance qui leur est nécessaire pour vaincre; ... enfin elle servira plus tard à justifier la révolution qui apparaîtra grâce à elle comme une victoire de la raison réalisée dans l'histoire [1]. » Sorel ne veut pas confondre l'usage de la raison à des fins scientifiques avec la prétention scientiste à résoudre « rationnellement » les problèmes idéologiques et sociaux. Particulièrement redoutable lui apparaît le danger de confiscation techno-scientifique de l'autorité par les pseudo-élites savantes qui confondent, volontairement ou non, sciences exactes, naturelles et sciences sociales, nature artificielle et nature naturelle. Ces personnages, « anthropologistes, sociologistes, moralistes », sont d'autant plus redoutables que leur science, tout à fait incertaine, s'identifie à leur statut social.

Irréductibles dans leur objet et leur nature, la science et l'idéologie entretiennent pourtant d'évidentes relations d'interdépendance. Dans ses premiers textes, Sorel dénonce vigoureusement l'influence néfaste que les sentiments, les idées reçues exercent sur la connaissance. L'invasion des émotions dans le domaine des représentations idéologiques a culminé avec le mode de production capitaliste qui a subordonné la science aux impératifs du profit. La capitalisme a sa métaphy-

1. *Matériaux,* pp. 249-250.

sique, comme l'Eglise et la Monarchie eurent les leurs, remarque Sorel; il impose nécessairement un ordre qui légitime son organisation de la production marchande. L'ordre bourgeois « place donc, en tête de toute philosophie, la morale (traduction philosophique de la police) et déclare que la science se développera dans les limites où les besoins et les intérêts du capitalisme l'enfermeront [1]. » Plus tard, notamment dans les *Réflexions,* Sorel atténue l'étanchéité de la cloison qui séparait, chez lui, la science et l'idéologie. Il reconnaît un rôle cognitif déterminant à certaines pulsions. Les sentiments, particulièrement dans leur expression collective et mythique, peuvent être générateurs de connaissance immédiate.

La théorie sorélienne de la connaissance progressive, cet anti-idéalisme absolu et conséquent, coexiste avec un activisme à tendances anti-intellectualistes qui s'affirmera progressivement sans bouleverser la philosophie de l'histoire que s'était forgée Sorel au contact de Marx.

---

1. *Le Devenir social,* « La Science dans l'éducation », p. 137.

CHAPITRE II

L'HISTOIRE, PROCESSUS SANS FINALITÉ

« Ne jamais raisonner sur le droit, les institutions politiques, les idéologies de l'art, de la religion et de la philosophie, sans se représenter, dans toute sa réalité, la vie économique du peuple considéré, avec la division historique en classes, avec le développement des procédés techniques et avec les conditions naturelles de la productivité [1]. »

Au plus fort de son bergsonisme, Sorel continue à affirmer, tout en le tempérant, un matérialisme à base d'apriorisme technologique. Il rappelle que, pour lui, la machine cristallise, mieux encore que le langage, l'activité sociale de l'homme. Le monde industriel, « cet immense cabinet de physique », est à l'origine du mouvement historique contemporain dont il constitue le moteur. Sorel se réfère à un passage du *Capital* où Marx cite Vico (c'est par l'art que l'humanité prépare sa connaissance scientifique) pour conclure que le socialisme ne prendra la relève de la société qu'en utilisant de façon plus progressiste l'outillage mis en œuvre par le système capitaliste.

Rien ne nous autorise cependant à considérer la conception matérialiste de l'histoire comme une simple archéologie sociale de la production. Marx ne se réfère-

---

1. Sorel, Préface à *L'Interprétation économique de l'Histoire* de E. Seligman, Rivière, 1910, p. xxxvii.

t-il pas dans *Le Capital* à cette autre pensée de Vico, selon laquelle « l'histoire de l'homme se distingue de la nature en ce que nous avons fait celle-là et non celle-ci », pour démontrer que « la technologie met à nu le mode d'action de l'homme vis-à-vis de la nature, le procès de production de la vie matérielle et par conséquent l'origine des rapports sociaux et des idées ou conceptions intellectuelles qui en découlent[1] ». Le matérialisme marxien n'efface pas l'homme : la technologie, réalité irréductible à l'économie, reste toujours la science d'un sujet social. Aussi le marxisme doit-il rejeter toute contamination positiviste et naturaliste pour appréhender la réalité, dans sa diversité concrète et vivante.

LA RÉACTION CONTRE COMTE ET HEGEL

Sorel a toujours combattu le scientisme étroit, cette « petite science » qui, en se bornant à émettre « un ensemble d'hypothèses cosmologiques, d'appréciations psychologiques et de fictions poétiques, croit répondre aux questions que se pose notre esprit devant les faits historiques qu'il ne comprend pas[2] ». Son état d'esprit participe incontestablement de la réaction antipositiviste qui se développe partout en Europe, au tournant du siècle. La violence de son réflexe renvoie au règne pesant du positivisme, devenu philosophie officielle d'une bourgeoisie triomphante, préoccupée essentiellement de questions pratiques. Les positivistes règnent en maîtres incontestés sur l'Université républicaine où ils bataillent sur deux fronts, contre le socialisme révolutionnaire et contre le monarchisme clérical. Sorel confond dans un même opprobre l'ensemble des disciples de Comte, aussi bien ceux qui poursuivent le rêve de la fondation d'une nouvelle

1. *Le Capital,* Pléiade, p. 915, passage cité fréquemment par Sorel.
2. Conférence de Sorel, « Science et Morale », in *Questions de Morale,* F. Alcan, 1900, p. 3.

Eglise, que ceux qui travaillent au renouveau de la sociologie. Ils sont l'incarnation, à ses yeux, de la médiocrité intéressée et du pédantisme des intellectuels de la bourgeoisie.

Dès les années 90, Bergson a réorienté l'attention de ses contemporains vers les régions mystérieuses que les tenants de la *petite science* ignoraient sciemment. Sorel salue avec ferveur la résurrection de la philosophie spéculative sans approuver pour autant le scepticisme antirationaliste qui en est le rejeton. En 1900, réfutant les thèses retentissantes de Ferdinand Brunetière sur la « faillite de la science », il affirme sans ambage que « l'homme qui perd quelque chose de sa confiance dans la certitude scientifique, perd en même temps beaucoup de sa confiance dans la certitude morale [1] ». Sorel se démarque aussi bien des différentes formes de subjectivisme, d'esprit infrascientifique, que des prétentions scientistes à l'objectivité absolue.

Au-delà de la condamnation des systèmes de Comte et de Spencer, l'auteur des *Réflexions* s'élève contre le péril d'un désenchantement absolu du monde par la Science. Le marxisme, lui-même engourdi par l'optimisme rationaliste du XIXe siècle, s'apparente trop souvent à une astronomie historique.

La social-démocratie allemande, le mouvement socialiste français, Guesde, Lafargue, parfois Jaurès ont interprété Marx en chaussant les lunettes scientistes de leur époque. Ils sont retombés dans les illusions des socialistes utopiques. Pourtant Marx, en faisant ressortir le caractère purement instrumental de toute connaissance rationnelle, a par avance disqualifié les tentations pseudo-scientifiques d'un alignement des sciences sociales sur les sciences de la nature.

L'évolutionnisme et ses deux avatars, l'économisme et le fatalisme, servent trop souvent d'alibi à un abandon quiétiste à de prétendues lois de l'histoire.

Sorel est formel : le triomphe du socialisme n'est pas une nécessité qui résulterait d'un déterminisme aveugle. Les marxistes qui croient à la fatalité de la catastrophe annoncée par Marx n'ont pas réfléchi à cette

1. *Ibid.*, p. 2.

difficulté logique insurmontable : « Qui dit : expérimentation, mécanisme social, action humaine, dit aussi : mouvements qui peuvent se produire ou ne pas se produire; et, par suite, exclut toute apparence de fatalité [1]. » Décidément le matérialisme historique n'a rien à voir avec ses caricatures évolutionnistes et positivistes. Quant à l'hégélianisme, ne serait-il pas également un cheval de Troie de l'utopisme moderne?

Sorel ne confond pas l'hégélianisme érigé en système avec la pensée authentique de Hegel. Comme Benedetto Croce, il cherche à distinguer ce qui est vivant de ce qui est mort dans la doctrine du maître d'Iéna. Mais il se fait surtout fossoyeur; la mécanique dialectique, abstraite, unitaire, ne tient pas compte du foisonnement de la réalité. La dialectique a un autre vice fondamental, celui d'introduire dans l'histoire une paradoxale discontinuité qui empêche de saisir le véritable mécanisme évolutif : « Elle ne considère que les *états parfaits,* à peu près comme ferait un physiologiste qui passerait de l'œuf à l'être adulte sans chercher à suivre peu à peu le développement; nous sommes en présence d'une série de *métamorphoses catastrophiques,* caractérisées chacune par les qualités que présente la société lorsqu'elle est fort éloignée des époques de passages [2].

Sous l'influence des séductions dialectiques, l'étude des situations concrètes et des solutions pratiques est négligée, puis abandonnée.

Le matérialisme historique nous invite au réalisme et au pragmatisme : érigé en système placé en dehors des conditions objectives, il régresse de la science à l'utopie. Marx pensait que la révolution proviendrait nécessairement d'un double mouvement de prolétarisation des travailleurs et de concentration des moyens de production. Sa conception reposait sur l'observation directe et limitée de la société anglaise de la première partie du XIX[e] siècle. « Comme il croyait la révolution imminente, il n'a pas mis ses disciples en garde contre la contingence des bases historiques du mécanisme

1. Préface à *Formes et essences du socialisme* de Merlino, p. IX.
2. *Revue internationale de sociologie,* 1900, p. 23. « Les polémiques pour l'interprétation du marxisme. »

étudié par lui [1]. » Les marxistes orthodoxes ont décidé que le schéma empiriquement constaté aux débuts de la grande industrie continuerait à fonctionner tel que Marx l'avait décrit. Or, l'expérience, en cette fin de siècle, montre que le régime capitaliste se transforme rapidement; les sociaux-démocrates, qui font des efforts inouïs pour dissimuler cette constatation, ont donc abandonné le terrain de la science sociale pour sombrer dans l'utopie que Marx détestait par-dessus tout.

Peu importe, ajoute aussitôt Sorel, que les schémas marxiens ne soient pas exactement vérifiés par les faits. « L'avant-dernier chapitre du premier volume du *Capital* ne peut laisser aucun doute sur la pensée intime de son auteur; celui-ci représente la tendance générale du capitalisme au moyen de formules qui seraient très souvent contestables, si on les appliquait à la lettre aux phénomènes actuels... (or) nous sommes en présence de ce que j'ai appelé *un mythe social* [2]. » La dialectique marxienne doit être comprise comme un mode d'exposition connectant l'intuition de l'idée révolutionnaire directement à la conscience collective des masses. Cause ou conséquence? La répudiation du matérialisme dialectique justifie l'abandon de la thèse du caractère inéluctable du socialisme. Sans doute Marx n'a-t-il jamais forgé le concept du matérialisme dialectique, terme qui n'est apparu sous la plume de Plekhanov qu'en 1892. Mais Sorel rejoint ceux qui comme Bernstein, Merlino ou Sombart confondent, sciemment ou non, la méthode dialectique avec cette forme d'hégélianisme apocalyptique que l'on trouve plus encore chez Engels que chez Marx. En fait Sorel, qui a lu attentivement Hegel, ne semble pas l'avoir véritablement pénétré; il identifie le noyau rationnel de la dialectique hégélienne, même après son « renversement » par Marx, à une construction intellectuelle abstraite. Il ne voit pas que la conception marxiste de la dialectique postule que le monde réel est tout à la fois totalité, conflit et mouvement.

---

1. *Revue de métaphysique et de morale*, « Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme? », 1899, p. 159.
2. *La Décomposition du marxisme*, p. 55.

Les révisionnistes de droite préconisent l'adaptation de la doctrine révolutionnaire aux réalités nouvelles. Partant des mêmes prémices, Sorel renverse leurs conclusions réformistes. Puisque le socialisme n'est pas une certitude établie scientifiquement, il importe de le faire triompher par une action audacieuse et résolue. Cette thématique volontariste correspond au blocage apparent du devenir historique à la veille de la première guerre mondiale, c'est-à-dire à la stabilisation d'un capitalisme qui accède à son stade impérialiste. Thématique qui limite la lutte pour le socialisme à la seule intervention des forces sociales dans les superstructures. Ainsi la boucle se trouve bouclée : la mise en veilleuse de la méthode hégélienne permet à Sorel d'occulter la dimension dialectique (infrastructure/superstructure) de la marche au socialisme, et donc d'évacuer le problème redoutable que pose aux révolutionnaires de cette période l'expansion soutenue du mode de production capitaliste.

L'HISTOIRE EST À CRÉER...

Les rejets du déterminisme/positivisme et de la dialectique ont pour contrepartie une interprétation activiste du matérialisme historique. Comme Sorel, Antoine Labriola repousse au même moment le dogme du fatalisme téléologique qui transforme l'évolution en incarnation laïcisée du Destin. L'histoire peut n'être orientée vers aucune perspective eschatologique. Tout entière inscrite dans le passé, elle ne trouve son (ses) sens qu'à partir des jugements actuels. Le devenir social, ce *mélange hétérogène,* ce complexe de hasards et de nécessités exclut toute prospective certaine : « Il est impossible de ramener chaque ensemble à un élément simple..., de réunir les ensembles successifs par une connexion scientifique, par une loi qui, après avoir exprimé le passé, serait capable de nous donner l'avenir. Les ensembles successifs n'ont d'autre lien que

l'ordre enregistré par la chronologie[1] », écrit, déjà, Sorel, au plus fort de sa période de stricte orthodoxie marxiste.

Dans la réalité, on ne « prévoit » que dans la mesure où on agit, où on contribue par là même à créer le résultat « prévu ». Gramsci, à la suite de Sorel, relèvera que la prévision en matière sociale n'est pas un acte scientifique de connaissance, mais l'expression abstraite de l'effort, l'anticipation agissante qui permettent de susciter une volonté collective. L'histoire est donc le lieu privilégié de la liberté; elle permet de créer l'avenir et de recréer le passé selon l'intention et la praxis des acteurs sociaux.

Cet historicisme représente une nouvelle manifestation de rejet, celui-ci dirigé contre une philosophie des Lumières qui depuis le XVIIIe siècle avait soumis le devenir de l'humanité à des valeurs transcendantes.

L'histoire — pour Sorel — est immanence, continuité et déchirure. « Il y a quelque chose de tout aussi réel que l'individu : nous sentons le poids de l'histoire et nous ne pouvons cependant dire que nous soyons *solidaires,* soit d'un passé qui a fini, soit d'un avenir qui n'existe pas encore[2]. » C'est la raison pour laquelle la (re) création, la *modernisation* du passé importent plus que l'érudition. Traduisons : nous sommes véritablement condamnés à donner un sens — celui que nous choisissons — au passé qui se présente à nous comme une somme d'interprétations potentielles. L'autoaccomplissement de l'individu et des groupes sociaux postule une réappropriation personnelle et collective des événements du passé.

Aussi Sorel ne manque-t-il jamais de se gausser de la prétention à l'objectivité historique. La reconstitution du passé lui apparaît inévitablement conditionnée par le système de valeurs auquel adhère l'historien. Il y a plus important : l'histoire touche aux problèmes profonds de la nature humaine; sa compréhension exige donc un engagement complet de l'homme, avec

1. *Le Devenir social,* « Progrès et Développement », 1896, p. 207.
2. *La Ruine du monde antique,* p. 67.

toutes ses passions. Dès lors il convient — comme nous y invite Renan — de combiner les deux systèmes de décryptage du passé, celui qui fait appel à la psychologie et celui qui relève de l'érudition scientifique à laquelle le matérialisme historique a donné une pertinence nouvelle.

La cosmogonie de Sorel rejette la conception finaliste du devenir; elle substitue à l'évolution, à la dialectique, aux différents moteurs qui sont censés faire tourner la roue de l'histoire un rythme répétitif. L'histoire, telle une spirale, se déroule selon un cycle sans fin, entrecoupé par des révolutions, des recommencements et des décadences. La vision vicchéenne des cycles historiques fermés conforte le pessimisme héroïque de Sorel. Dans sa préface à l'*Histoire des Bourses du Travail* de Pelloutier, Sorel explicite cette démarche curieusement circulaire : « Il y a longtemps que j'appelle l'attention sur l'importance des thèses que Vico a présentées à propos des *suites* et des *recommencements* : toujours l'esprit passe de l'instinctif à l'intellectuel, de l'empirisme à la connaissance raisonnée, de la passion au droit, et au bout d'un certain temps, il y a recommencement par régénération des états psychologiques primitifs. » L'histoire nous montre que les civilisations, à leur naissance, sont portées par un idéal novateur. Mais elles doivent rapidement adapter leur idéal aux contraintes qu'elles rencontrent. « Ce passage du spirituel à la vie pratique est plein de complexité; quand l'humanité l'a effectué durant un certain temps, elle revient à l'origine et reconstruit un nouvel idéal [1]. »

Le matérialisme historique ne donne pas, selon Sorel, une explication close du monde. L'histoire peut trouver à partir d'une matrice une pluralité d'issues aléatoires. Méthode pour reconnaître le passé, le marxisme offre surtout une méthodologie permettant de comprendre et de transformer le présent.

---

1. Préface à l'*Histoire des Bourses du Travail* de Pelloutier, p. 5.

CHAPITRE III

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE : LE GEL DU PRÉSENT

« On peut facilement se rendre compte que les mouvements sociaux supposent un nombre énorme de *combinaisons*; l'historien ne saurait prétendre suivre dans tous leurs détails ces échanges; à plus forte raison le philosophe ou l'homme d'Etat ne saurait les trouver avant qu'ils soient manifestés dans leurs résultats [1]. »

Une telle interprétation du matérialisme historique conduit au remplacement de la dialectique hégélienne par une combinatoire de diverses possibilités prenant racine dans la copénétration organique du juridique et de l'économique. En effet, pour Sorel, la réalité sociale se meut dans le cadre d'un *milieu* ou *bloc,* c'est-à-dire d'un champ de forces solidifiées qui unit indissolublement, au sein de la société civile, l'infrastructure et la superstructure [2]. Ce *milieu,* qui réalise

1. *Les Illusions du Progrès,* p. 8.

2. On sait que pour Marx la structure de toute société est constituée par des « niveaux » ou « instances » articulés respectivement : l'*infrastructure,* ou base économique (unité des forces productives et des rapports de production), et la *superstructure,* qui comporte elle-même deux « niveaux » ou « instances » : le juridico-politique (le droit et l'Etat) et l'idéologique (les différentes idéologies, religieuses, morales, juridiques, politiques, etc.). Le marxisme appelle mode de production cette structure de la société que l'on ne saurait réduire à sa seule base économique. Il utilise le concept de formation économique et sociale pour rendre compte de la coexistence au sein d'une société concrète de plusieurs modes de production dont l'un est nécessairement prépondérant.

la symbiose permanente entre la « base » économique de la société et son « sommet » juridico-politique, freine ou paralyse le mouvement social indépendamment de la conscience individuelle des hommes. Le refus sorélien de tout déterminisme dans la nature et la société entraîne, paradoxalement, le conditionnement absolu de l'individu par le bloc historique. Position qui, *mutatis mutandis,* anticipe sur les analyses de l'école structuralo-marxiste française. On se souvient de l'écho rencontré par les premiers textes de Louis Althusser au début des années 60. En substituant une conception pluraliste à la conception moniste de l'histoire, Althusser a noué des liens entre la philosophie moderne, l'épistémologie contemporaine et les sciences humaines. L'inter-relation de multiples structures réelles, « unités constructives du corps social », la mise en évidence de leur « nature, de leur relativité, de leur transitivité » (Marx) ouvrirent, en France, le matérialisme historique à de nouveaux horizons.

La démarche entreprise par Sorel, soixante-dix ans auparavant, s'apparente plus encore à celle des tenants du structuralo-marxisme affirmé dont Maurice Godelier est, selon nous, le représentant le plus rigoureux [1].

Rappelons les lignes de force de cette théorie. Pour Godelier, le matérialisme historique de Marx « n'a rien fait d'autre que de mettre en évidence, pour la première fois, une hiérarchie de distinctions fonctionnelles sans préjuger aucunement la *nature* des structures qui prennent en charge ces fonctions (parenté, religion, politique, etc.) ni du *nombre de fonctions* que peut supporter une telle structure ». Pour découvrir cette logique profonde, il faut aller plus avant que l'analyse structurale des formes des rapports sociaux et de la pensée, tenter de déceler les « effets » des structures les unes par rapport aux autres, à travers les divers procès de la pratique sociale. Et donc tenter de situer leur place réelle dans la hiérarchie des causes qui déterminent le fonctionnement et la reproduction

1. Nos citations sont empruntées à l'ouvrage de Maurice Godelier : *Horizon, trajets marxistes en anthropologie,* F. Maspéro.

d'une formation sociale. L'auteur du *Capital* a proposé avant tout un ensemble ouvert d'hypothèses et de méthodes pour analyser les structures sociales, les conditions de leur apparition et de leur évolution. Mais quelle que soit la nature des causes et des circonstances qui induisent des contradictions et des transformations structurelles au sein d'un mode de production, ces contradictions et ces transformations traduisent, en dernière instance, des nécessités inintentionnelles. « L'histoire n'est donc pas une catégorie qui explique, mais qu'on explique.

L'hypothèse générale de Marx... ne peut permettre de déterminer à l'avance les lois spécifiques de fonctionnement et d'évolution des diverses formations économiques et sociales apparues ou à paraître dans l'histoire. Cela parce que, d'une part, il n'existe pas d'histoire générale et que, d'autre part, on ne sait jamais à l'avance quelles structures fonctionnent comme infrastructure et superstructure au sein de ces diverses formations. »

Dans cette perspective, le rapport infra/superstructure ne peut se réduire à une causalité linéaire qui impliquerait une relation de cause à effet immédiate, c'est-à-dire la détermination à sens unique par un facteur, hissé au rang d'essence (généralement l'économie) des autres facteurs, relégués à l'état de phénomènes dérivés.

SOREL, PRÉCURSEUR DE LA CAUSALITÉ STRUCTURALE?

Sorel propose, plus particulièrement dans ses premiers écrits théoriques, un modèle de résolution des contradictions préfigurant la causalité structurale. Mais il n'admet pas la prééminence générique de l'économie que le concept althussérien de surdétermination permet de sauvegarder « en dernière instance ».

Sorel commence par souligner l'importance de l'enjeu sous-jacent à la définition du concept de mode de production : « Il faut bien séparer, écrit-il dans *Le Devenir social,* Marx de *certains* marxistes, car il n'est pas douteux que si le maître a entendu l'expression " mode de production " dans un sens très large, certains disciples l'ont entendue dans un sens très étroit et ont ramené toute l'histoire à une conception sèchement mathématique de fonction d'une variable, qui serait le coefficient du progrès technologique. »

Notre auteur a constamment attiré l'attention de ses lecteurs sur la nécessité de donner une acception complète à la notion d'infrastructure; il leur conseille de considérer une économie concrète, dans sa complexité, sa combinaison spécifique de forces productrices et de rapports sociaux de production, combinaison qui détermine chaque fois un procès particulier de production et de circulation des biens matériels. L'infrastructure ou *milieu économique* est formée, selon Sorel, de trois composantes, inextricablement liées : « 1° les forces matérielles abstraites qui constituent comme le grand réservoir où puise la production; 2° les forces spirituelles dont l'étude nous montre dans quelles conditions intellectuelles et morales se trouvent les producteurs; 3° les moyens d'échange [1]. » On a souvent prétendu que Marx n'a pas tenu compte de la nature humaine; Sorel réplique que celui-ci a rejeté, en fait, une théorie de la nature humaine abstraite, indéterminée, telle que l'avaient élaborée les philosophes du XVIIIe siècle. Mais dans *Le Capital,* il a largement — peut-être trop largement, pense Sorel — pris en compte certains facteurs anthropologiques, comme la race. Complexe, vivante, l'infrastructure lui apparaît enfin comme un ensemble hiérarchisé de causes et d'effets, agissant simultanément dans le cadre d'un ensemble déterminé : « Marx, plus perspicace que ses disciples, a, plus d'une fois, aperçu la complexité de la structure technologique de l'industrie moderne. Faire la théorie de cette structure, en montrant la *superposition des*

1. *Introduction à l'économie moderne,* p. 223.

systèmes de production, voilà un travail qui devrait tenter les marxistes [1]. »

La superstructure (*les produits supérieurs* pour utiliser le vocabulaire sorélien) entretient des rapports médiats, objectifs, avec la base infrastructurelle de la société. Le problème infra/superstructure réside moins dans la définition des deux termes que dans le type des relations qu'ils entretiennent au sein de la formation sociale.

A cet égard, le concept de *milieu* apporte, selon Sorel, un élément de réponse décisif en substituant une philosophie des relations à la philosophie des entités; le théoricien de *La Nouvelle Métaphysique* rappelle que l'être est considéré abstraitement quand on ne le met pas en relation avec son milieu. Celui-ci n'est milieu que par les relations qu'il entretient avec l'être connu. La détermination du milieu permet donc de définir d'une manière matérialiste une sorte de *champ de forces*. Commentons : pour Sorel, comme pour Marx, les relations (les champs de forces matériels) ne sont pas des réalités directement observables, mais des niveaux de la réalité qui existent en deçà des rapports visibles que les hommes nouent entre eux. « C'est la combinaison d'une infinité de *hasards* dans le désordre le plus absolu des causes qui produit *l'ordre apparent*. Mais tous les hasards ne se combinent pas de la même manière. C'est ce que savent toutes les personnes qui se sont occupées du calcul des probabilités [2]. » Il convient — poursuit Sorel — d'étudier le fonctionnement des structures sociales sous-jacentes à l'ordre apparent pour découvrir les véritables champs de forces matériels. Illustrant son propos, Sorel a esquissé — tout au long de son œuvre — une phénoménologie de certaines *relations* (lire structures sociales) dans un esprit que ne devraient pas renier les représentants du structuralisme moderne. Les structures étudiées par Sorel, dans cette optique, sont, par exemple, la famille, les religions, la propriété et même les langues.

---

1. *Revue internationale de sociologie*, « La Polémique pour l'interprétation du marxisme », déjà cité, p. 35.
2. *Le Système historique de Renan*, p. 16.

Peut-on s'étonner dès lors que la logique de l'histoire apparaisse singulièrement obscurcie? D'autant plus que l'observation des sociétés concrètes révèle la coexistence de formes, supérieures et inférieures, de production.

« La simplicité apparente de la solution marxiste disparaît au fur et à mesure que l'on approfondit le problème posé; il devient évident pour tout le monde, que l'économie ne se présente point à chaque époque avec une forme unique, mais qu'il y a des *coexistences de systèmes divers;* il est encore plus certain que le droit ne saurait jamais se limiter à un principe unique, correspondant à un mode unique de production. Le particularisme, le collectivisme et le communisme, au lieu de caractériser trois époques successives, peuvent très bien être des notions que la science sociale constate *simultanément* dans les sociétés développées [1]. »

L'audace, la modernité de la démarche sorélienne consistent à remplacer le principe de succession par celui de simultanéité; à la causalité linéaire se substitue une causalité dans laquelle les effets agissent, simultanément, au sein d'un ensemble articulé de causes indéterminées de l'extérieur. Aussi l'opposition hégélienne de contraires identiques ne saurait rendre compte de la coexistence de plusieurs types de causalité engendrés par des modes de production différents qui fonctionnent simultanément dans la formation économique et sociale. Sorel s'inspire des travaux de la mécanique et de la cinématique pour envisager un système complexe de relations qui ne pourrait être mû par une seule cause et qui tendrait à maintenir la totalité sociale en équilibre précaire.

« D'ordinaire, on imagine la cause et l'effet comme placés aux extrémités d'une ligne qui est parcourue dans le sens cause/effet. Cette manière de comprendre les phénomènes est conforme à l'ancienne théorie matérialiste. Si on se place à un point de vue plus moderne,

1. *Revue de Métaphysique et de Morale,* « Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme? », p. 74, déjà cité.

on voit que tout mécanisme comporte une chaîne fermée : il y a bien un retour vers l'origine... L'analyse mathématique permet de passer de la connaissance des forces aux positions après un intervalle de temps quelconque. On voit donc que les positions forment la *cause matérielle* du changement et déterminent les forces, et réciproquement on passe des forces aux positions [1]. » En d'autres termes, le mouvement apparaît plus accessible à la connaissance que l'immobile.

ALTHUSSER OU GRAMSCI?

Le déterminisme engendré par une causalité linéaire, ou la réciprocité moniste (à distinguer de l'unité des contraires, « loi » de la dialectique que Sorel ne discute pas) sont étrangers au marxisme. Une lecture non scientiste du *Capital* révèle que Marx considère la genèse des faits sociaux d'un point de vue empirique. Comme son correspondant Antonio Labriola dont il préface la traduction française des *Essais,* Sorel pense que le père de la philosophie de la praxis a bien fait ressortir la multiplicité des causes qui ont produit le capitalisme moderne : rien ne prouve — poursuit-il — que ces causes dussent apparaître ensemble à une date déterminée. Leur conjugaison — fortuite — a entraîné la transformation de l'industrie et bouleversé les rapports sociaux. « C'est d'un mélange que jaillit la *loi historique* qui définit leur mode *temporaire* de génération. On ne demande point de reconnaître dans le monde social un système social analogue au système astronomique; on demande seulement de reconnaître que l'entrecroisement des causes produit des périodes assez régulières et assez caractérisées pour pouvoir faire l'objet d'une *connaissance raisonnée des faits* [2]. » Sorel conclut en affirmant que l'instance économique

---

1. *Le Devenir social,* « Les théories de M. Durkheim », déjà cité.
2. Préface aux *Essais sur la conception matérialiste de l'Histoire* de Antonio Labriola, p. 6 et 7.

ne peut être privilégiée comme une hypothèse de travail que dans la mesure où elle représente un moment, un aspect du complexe des forces à l'œuvre au sein de la société.

Cette lecture du matérialisme historique correspond à une appréciation particulière des différentes phases de l'œuvre de Marx. Sorel, comme Althusser, — mais pour en tirer d'autres conséquences — distingue le jeune Marx du penseur de la maturité. Dans une première période culminant avec *Misère de la Philosophie* et les textes inspirés par la révolution de 48, Marx aurait confié le devenir historique à la tension dialectique, à la dynamique suscitée par le développement des forces productives. A partir de la Préface à la *Critique de l'économie politique* (1859) Sorel considère que Marx a abandonné cette prééminence de l'infrastructure. L'impulsion dynamique (ou surdétermination) fait place à un complexe ou bloc économico-social qui indiquerait, selon Sorel, un retour de Marx au concept hégélien de société civile.

Les rapports de production étant alors identifiés aux rapports juridiques, la nécessité — et le sens — du devenir historique se brouillent. L'essor des forces productives peut se trouver englué dans les rapports sociaux internes à la société civile. Dans sa Préface de 1859 Marx « s'était bien aperçu que ce passage de l'hétérogénéité à l'homogénéité (lire la révolution socialiste) ne rentre pas dans le genre des mouvements que produit un mécanisme de forces antagonistes analogue à ceux qu'il avait prescrit de considérer pour arriver à une pleine intelligence du passé; *les transformations résulteront dès lors des causes idéologiques*[1] ». Sorel admet donc que la rétention des forces productives dans la société civile peut entraîner, par exemple, le renversement de la prééminence causale de l'infrastructure.

Il préfigure ainsi cette explication d'Althusser qui, à partir de certains textes de Mao sur la contradiction, cherche à rendre compte de l'intrusion des facteurs superstructurels; intrusion qui dans certaines conjonc-

1. *Matériaux*, p. 41.

tures peut prendre une importance momentanément déterminante [1]. L'exemple de la révolution culturelle chinoise n'a-t-il pas démontré, une nouvelle fois, qu'il ne suffit pas de résoudre les contradictions infrastructurelles pour interdire la réactivation des éléments idéologiques anciens?

Sorel s'est intéressé principalement, sans pour autant négliger l'étude des facteurs spécifiquement infrastructurels, au rôle propre des phénomènes superstructurels. A ce titre, il se dresse comme l'un des grands précurseurs de la théorie marxiste des superstructures, comme l'inspirateur direct de la problématique gramscienne du bloc historique et de l'hégémonie.

---

1. Cf. L. ALTHUSSER : *Pour Marx,* F. Maspéro.

CHAPITRE IV

L'ORIGINE SORÉLIENNE DE LA PROBLÉMATIQUE DU BLOC HISTORIQUE ET DE L'HÉGÉMONIE

L'interpénétration de l'économique et de l'idéologique ne fait pas disparaître l'écart existant dans toute société entre la base infrastructurelle et les projections superstructurelles. On constate la pérennité de certaines productions idéologiques qui survivent longtemps aux causes dont elles sont issues. Ces constructions idéologiques perdent leur signification première et poursuivent leur existence propre. Ce constat banal pose au matérialisme historique d'épineuses questions.

L'AUTONOMIE RELATIVE DES SUPERSTRUCTURES

« Il se passe pour le droit quelque chose d'analogue à ce qui se passe pour l'architecture », écrit Sorel dans *La Ruine du monde antique* : « Cet art est fondé sur les procédés employés pour bâtir; mais au bout d'un certain temps, il s'établit une consolidation des formules, on pose des principes et des règles économiques; puis les philosophes interviennent et déclarent que tout ce travail est une manifestation de l'activité de l'intelligence à la poursuite du beau. Dès lors, on raisonne sur des *formes* comme si elles étaient indé-

pendantes du contenu technique[1]. Le décalage (ou scission) entre la situation considérée et la situation initiale, la rémanence des constructions idéologiques, créent une *forme* exempte de contenu qui se consolide progressivement. Les superstructures bourgeonnent, se ramifient indépendamment de leurs racines. Les *produits intellectuels et moraux,* pour employer la terminologie de Sorel, fonctionnent alors sous une forme fétichisée. Devenus autonomes, ils peuvent servir de support aux combinaisons les plus variées de l'intelligence, ouvrant une pluralité d'issues à notre praxis.

Sorel passe insensiblement de la thèse de l'autonomie relative des superstructures, proposée par le marxisme, à une hypothèse moins orthodoxe : celle de l'interdépendance des superstructures qui conduit, dans certaines circonstances, à un « renversement » du matérialisme historique. Sorel s'attache donc à déterminer concrètement le degré de plus ou moins grande autonomie de l'idéologie par rapport à l'économie.

La définition de l'idéologie constitue un problème auquel s'est toujours heurté le marxisme. Comprise comme conception du monde propre à la classe dirigeante, l'idéologie se confond chez Sorel avec le droit. Dans cette acception générique, le droit recouvre l'ensemble des règles juridico-politiques sécrétées par la société. En effet, dès les premiers textes du *Devenir social,* Sorel a montré que toute classe dirigeante médiatise son pouvoir par l'intermédiaire d'un système d'hégémonie idéologique. La cohérence de ce système repose — selon lui — sur des normes sociales établies par le droit, privé et public. Les constructions juridiques apparaissent placées sous le signe de la contingence, du transitoire, du mélange. « Il y a, à toute époque, un système économique exerçant une influence prépondérante sur la pensée humaine; le droit prend toujours pour base le principal système des rapports de production et cherche à concilier les règles qui résultent de cette opération avec les exceptions que présentent les systèmes secondaires[2]. »

1. *La Ruine du monde antique,* p. 39.
2. Préface à *Formes et essences du socialisme* de Merlino, p. XXXVI.

La doctrine du droit naturel s'élève contre cette relativité. Sorel — adversaire résolu de cette doctrine — ne cesse de dénoncer l'illusion d'une justice dont l'essence serait immuable. Il n'existe pas de raison universelle, absolue qui, indépendamment de l'économie, et plus généralement de toute réalité sociale et politique, serait la source première du droit. Un droit parfait ne peut s'épanouir qu'aux brefs moments où les instances économiques et juridico-politiques coïncident, c'est-à-dire lors de ces périodes de maturité des civilisations où les hommes ont une claire conscience de leur condition économique et sociale. Nous n'en sommes plus là. Le XVIIIe siècle a préparé l'avènement du système juridique bourgeois, ce bâtard de l'économie politique libérale et de la doctrine du droit naturel. Bientôt prévalut l'idée d'un univers rationnel obéissant à des lois objectives qu'il s'agirait de découvrir, les unes après les autres.

Depuis, le droit bourgeois s'est heurté, dans la pratique quotidienne, à la force des choses. Le carcan idéaliste a éclaté sous la pression des nécessités, notamment économiques. L'usage, sanctionné par la jurisprudence, a modifié insensiblement les principes initiaux. Tout système juridique majeur est caractérisé par sa plasticité : « Les administrateurs, les magistrats, les législateurs se sentent très fréquemment contraints de modifier leurs idées personnelles pour les mettre en harmonie avec les opinions qui dominent dans cette zone que je serais d'avis de nommer l'auréole du droit [1]. »

Conception générale du monde, l'idéologie peut être également appréhendée comme la somme des idéologies spécifiques s'incarnant dans des institutions. C'est ainsi que l'on parle d'idéologie politique, juridique, familiale... Ces idéologies appartiennent à la partie de la superstructure la plus éloignée du conditionnement matériel. Elles bénéficient d'une large marge d'autonomie, particulièrement celles qui relèvent de la sphère de la morale. La différence entre l'éthique et les autres

---

1. *Matériaux,* p. 396.

idéologies explique, selon Sorel, qu'une classe sociale puisse se doter d'un système de valeurs partiellement contradictoires avec la structure de la société. Potentialité riche d'implications, qui fonde — entre autres — l'un des postulats du socialisme prolétarien.

Les autres idéologies forment un ensemble plus étroitement articulé à l'infrastructure. Pourtant elles doivent être saisies dans leur complexité vivante. Ne sont-elles pas en effet partiellement reliées à d'anciens systèmes idéologiques dont l'écho demeure profondément imprimé dans la mémoire collective des générations? Le *fonds métaphysique* de l'humanité se perpétue indépendamment de la conscience individuelle. « Les légendes et les liturgies sont des formes de l'activité imaginative de l'homme qui ont leurs histoires propres, qui évoluent pour elles-mêmes et qui forment, plus tard, une nature organisée que la métaphysique prétendra interpréter, dont elle transformera le sens primitif et qui donneront lieu aux plus singuliers contresens[1]. » Les traditions nationales jouent également le rôle de filtre du passé. L'idée de patrie est sentimentale, irrationnelle, fictive, mais les résistances que rencontre l'internationalisme prolétarien avant même sa faillite de 1914 conduisent Sorel à reconnaître l'importance considérable de cette « fiction ».

La transmission/assimilation des valeurs trouve son origine dans ce *système des opinions reçues* que Sorel a mis en évidence dans *La Ruine du monde antique*. En général, explique-t-il, l'homme se dirige d'après les règles qu'il a trouvées, toutes faites, dans son milieu; les jugements indiscutés forment les lieux communs de la morale régnante, ils consolident un ordre séculaire, en favorisant l'assimilation de certains apports d'autres systèmes de valeurs; les opinions reçues tendent ainsi à persévérer dans leur être, génération après génération. « Ce travail de consolidation n'exige point de grands efforts de génie; il agit d'une manière incessante, développe des tendances qui existaient à l'état incons-

---

1. *L'Ancienne et la Nouvelle Métaphysique*, p. 159.

cient, répète et répète sans cesse les mêmes émotions [1]. »

L'adéquation entre les divers éléments de l'infrastructure — notamment entre le droit générique et les idéologies spécifiques — ne se produit pratiquement jamais. L'Etat, compris au sens large du terme, s'efforce de promouvoir cette adaptation. Il n'y réussit qu'en de rares et brèves périodes. De cette absence de transparence, d'équilibre durable entre le juridico-politique et les idéologies dérive, selon Sorel, l'instabilité chronique qui caractérise les sociétés humaines.

DU BLOC IDEOLOGIQUE AU BLOC HISTORIQUE

La théorie sorélienne des superstructures privilégie — on l'a vu — la société civile, lieu où s'opère la fusion de l'économique et de l'idéologique. A ce titre elle recèle les prémices de la problématique du bloc historique et de l'hégémonie que Gramsci a développée ultérieurement pour tenter de rendre compte de la complexité des sociétés modernes.

Le point essentiel des rapports structure/superstructures réside pour Gramsci dans l'étude du lien qui réalise leur unité. La notion de bloc historique, ou situation historique globale, recouvre d'une part une structure sociale — les classes — dépendant directement du rapport des forces productives, et d'autre part, une superstructure idéologique. Un lien de dépendance organique entre ces deux éléments solidifie le bloc historique; ce lien est matérialisé par un groupe social déterminé dont la fonction est d'opérer non pas au niveau économique, mais superstructural : il s'agit des intellectuels, compris dans une acception très large. L'étude du bloc historique doit être concrète, vivante,

1. *La Ruine du monde antique*, p. 47.

dynamique si l'on veut saisir pourquoi tel système de valeurs se répand et intègre un système social [1].

Gramsci part donc, comme Sorel, du constat que, sauf en temps de crise, la société civile prime la société politique. La première assure la direction « intellectuelle et morale » du système social; la seconde, qui la prolonge, relève du moment de la coercition. En d'autres termes, un bloc idéologique — une armature socio-culturelle — sous-tend l'ensemble du bloc historique; dans cette optique, la conquête du pouvoir politique ne joue qu'un rôle secondaire, parachevant seulement le contrôle qu'exerce déjà la classe hégémonique sur les classes subalternes.

LE BLOC PSYCHOLOGIQUE

Le philosophe italien Nicola Badaloni [2], l'un des principaux théoriciens du parti communiste italien, a établi dans un récent ouvrage la filiation directement sorélienne des principaux concepts gramsciens. Nous nous proposons de procéder différemment, en montrant, de façon récurrente, comment le système gramscien éclaire les « trouvailles » et les intuitions soréliennes qui lui ont frayé la voie.

Le terme de bloc historique n'apparaît pas dans l'œuvre de Sorel; néanmoins l'idée que l'infrastructure et la superstructure sont organiquement liées, au sein de la société civile, suggère la problématique d'un bloc social, d'une construction objective solidifiée, qui échappe à la conscience des individus et des classes. Dans un de ses ouvrages italiens (les *Insegnamenti*) Sorel s'arrête là où Gramsci le complétera : « Les capitalistes, en se concurrençant, produisent un ensemble de phénomènes qui a tout l'aspect d'une agglomération naturelle; on n'y aperçoit aucune trace de volontés particu-

---

1. Cf. Hugues Portelli : *Gramsci et le bloc historique,* P.U.F.
2. N. Badaloni : *Il Marxismo di Gramsci,* Einaudi, 1975.

lières. Ainsi se trouve déterminé dans la société un *monde de fatalité,* dans lequel tout individu doit subir les lois générales qui gouvernent l'élément capitaliste; ni l'Etat ni l'organisation socialiste ne peuvent à peu près rien sur ce *bloc.* » Par contre l'expression *bloc psychologique* (idéologique) revient à plusieurs reprises sous la plume de Sorel. Il s'agit d'un *système général d'idées dominantes* directement dépendant des divisions de classe. Mais, remarque Sorel, il n'apparaît pas comme tel; conséquence : le *bloc psychologique* engendre « soumission, uniformité et immobilité [1] ».

La parenté des concepts de bloc psychologique et idéologique est indiscutable. Sorel et Gramsci définissent ces blocs avec les mêmes critères, ceux d'une construction robuste mais douée de plasticité qui s'adapte aux différents degrés qualitatifs rencontrés dans la société. Au sommet de l'édifice, la philosophie et la théologie forment les clés de voûte qui structurent l'édifice. Aux niveaux intermédiaires interviennent les différents systèmes des *opinions reçues*; leur fonction consiste à médiatiser les idéologies, à assurer leur accommodation aux changements provoqués par les transformations économiques. Les vulgarisateurs jouent un rôle décisif à cet égard : « Ils font autre chose que de faire pénétrer des mots nouveaux dans la langue; ils rendent familières certaines combinaisons d'idées qui finissent par acquérir un caractère social », remarque Sorel dans *L'Ancienne et la Nouvelle Métaphysique.* Enfin, aux niveaux inférieurs, l'idéologie se dégrade : le *fonds métaphysique de l'humanité* — le *folklore* chez Gramsci — imprègne la conscience historique des grandes masses et lui fournit les instruments rudimentaires de sa conduite ordinaire.

Le bloc psychologique n'est pas donné une fois pour toutes; il se construit, se délite, se transforme, se restructure continuellement. L'assimilation des doctrines ou des religions par le plus grand nombre provoque en effet une lente dérive idéologique. Les principes initiaux sont progressivement remodelés par les masses, transformés par les contrecoups tectoniques

1. *Matériaux,* p. 47.

qui affectent les soubassements infrastructurels. Sorel rappelle que « les disciples finissent par disparaître oubliés, ou sont persécutés comme des rebelles... C'est une loi générale de l'histoire : une doctrine ne peut conquérir le monde qu'en perdant tout lien personnel avec le fondateur : [...] la masse adapte l'invention à ses conditions de vie, la fait sienne et la rend parfois méconnaissable [1]. »

LA STRUCTURE SOCIALE ET MATÉRIELLE DU BLOC PSYCHOLOGIQUE

L'idéologie n'a d'expression que sociale. Le bloc idéologique gramscien est assis sur une pyramide constituée de couches sociales différenciées, pyramide qui met en œuvre les moyens matériels propres à assurer l'hégémonie de la classe dominante sur l'ensemble de la société.

Le bloc psychologique de Sorel est un *milieu matérialisé,* où le personnel de la superstructure est hiérarchisé sur le modèle d'une armée. Tel est le cas de l'Eglise, comme on le montrera au chapitre suivant. La démocratie bourgeoise, dans sa lutte contre l'Eglise, adopte un type de structuration et de médiation socio-culturelle de même nature. « La démocratie repose sur l'existence d'une solide hiérarchie; il faut à l'oligarchie des gros arrivistes une troupe ardente de bas-officiers qui ne cesse de travailler dans l'intérêt de ses chefs et qui retire peu à peu du profit matériel de son activités [2]. »

Les philosophes, théologiens, légistes (les grands intellectuels de Gramsci) définissent les intérêts généraux de la classe; ils forment ce que Hegel appelait l'Etat pensant, c'est-à-dire l'ensemble des hommes qui, émancipés de la production, ont pour fonction de légi-

---

1. *Le Devenir social,* « Sociologie de la suggestion », 1897, nos 8 et 9, p. 466.
2. *Illusions,* p. 265.

timer, en théorie, la division sociale du travail. Sorel place aux échelons intermédiaires du bloc psychologique, les *vulgarisateurs*, les *littérateurs*, les professeurs, les journalistes et, d'une manière générale, tous ceux qui contribuent à forger ce qu'on n'appelait pas encore le consensus. Ils transmettent également aux fonctionnaires subalternes, par exemple aux instituteurs, une idéologie simplifiée et opératoire. Ces derniers encadrent les larges masses, les socialisent, les éduquent dans la perspective de leur intégration aux normes de l'idéologie dominante.

Les *commis* de la superstructure mettent en œuvre les instruments techniques de diffusion de l'idéologie. Le système éducatif retient plus particulièrement l'attention de Sorel. La lutte que l'Eglise et l'Etat se livrent pour s'assurer le contrôle des consciences bat alors son plein. Dans sa brochure *L'Eglise et l'Etat*, Sorel montre comment la doctrine laïque — le scientisme historique, anticlérical — pénètre, grâce à l'instituteur dans le moindre village pour tenter d'agréger les différentes couches populaires, en particulier la paysannerie, à la classe fondamentale. Les moyens d'information, principalement la grande presse, représentent le deuxième véhicule matériel de transmission, assimilation de l'idéologie dominante : l'opinion politique, écrit Sorel, dans *Les Illusions*, « se fabrique au moyen de journaux, comme se fabrique une mode quelconque, une réputation littéraire ou la valeur commerciale d'un produit pharmaceutique ».

LA GENÈSE ET LA DISSOLUTION DU BLOC HISTORIQUE

Selon Gramsci l'articulation du bloc idéologique au sein du bloc historique se réalise grâce aux intellectuels (lire *commis* pour Sorel) qui assument les fonctions d'organisation de la superstructure idéologique et juridico-politique (lire *droit* pour Sorel). Les intellectuels organiques du nouveau bloc historique s'opposent aux

intellectuels de l'ancien bloc historique (intellectuels traditionnels). Telle est la signification de l'opposition, au début de ce siècle, entre l'instituteur de la République et le curé. La nouvelle classe hégémonique doit, soit absorber les élites traditionnelles, soit les réduire à l'impuissance, dans la mesure où ces dernières bénéficient d'une « autonomie » absolue à l'égard de la nouvelle classe fondamentale.

Dans une autre brochure (*La Révolution dreyfusienne*), Sorel analyse rétrospectivement la signification profonde de l'Affaire, cet épisode qui marque le triomphe définitif des intellectuels organiques de la bourgeoisie démocratique sur l'aristocratie. D'une manière plus générale, il observe que l'entreprise d'investissement de la société civile commence par un long travail de sape, de nature idéologique. Les intellectuels de la classe ascendante s'attachent à miner les fondements doctrinaux de la société en place. Ainsi, au XVII[e] siècle, Bossuet « s'aperçoit *qu'il se prépare un grand combat* contre l'Eglise sous le nom de philosophie cartésienne... nous sommes au commencement du véritable règne de Descartes ». Puis, les hommes publics occupent le devant de la scène, n'ayant de cesse d'obtenir la *dissolution* du bloc historique traditionnel. « Quand ces réformateurs sont habiles (et que les circonstances les favorisent) ils arrivent à dissoudre, pour un temps, les groupements formés sur le terrain politique et alors recommence une ère de paix sociale [1]. »

Une crise révolutionnaire ne peut donc déboucher sur un nouveau système hégémonique que si les classes subalternes parviennent, *avant même* l'éclatement de la crise, à s'organiser et à édifier leur propre direction politique et idéologique. Une telle action — la scission — qui s'est faite pour la bourgeoisie de l'intérieur même de la société civile féodale, ne peut se réaliser pour le prolétariat qu'à l'extérieur du bloc idéologique dominant.

Sorel en déduit l'inutilité et la malfaisance de l'intellectuel qui vit nécessairement de la division sociale

---

1. *Le Devenir social*, n° 2. « Les Théories de M. Durkheim », p. 179.

du travail engendrée par le capitalisme. Ainsi, se prolonge et se fonde, en théorie, la polémique sorélienne contre les intellectuels. Sur ce point, Gramsci adoptera un point de vue exactement contraire, mais sa problématique de la dissolution conçue comme un processus qui unit en un seul et même mouvement la décomposition de l'ancien bloc et la recomposition d'un nouveau, problématique qui a pour fondement son système de l'hégémonie, est annoncée, au moins virtuellement, dans l'œuvre de Sorel. On trouve, en particulier, chez ce dernier, la distinction explicite entre le moment de la coercition et le moment de l'hégémonie. Ils forment *un tout que la philosophie ne saurait dissocier,* écrit Sorel dans *La Révolution dreyfusienne.* La Révolution n'est pas un coup hasardeux, une bonne aubaine; elle est une entreprise de longue haleine qui implique pour Sorel comme pour Gramsci l'utilisation complémentaire de l'hégémonie, envers les groupes auxiliaires et alliés, et de la coercition envers les groupes ennemis. De grandes passions collectives, l'anticléricalisme dans la période « réformiste » de Sorel, le mythe de la grève générale ou de la Russie soviétique dans ses périodes révolutionnaires, peuvent accélérer l'éclosion de la nouvelle société, à condition d'être précédées par un travail patient et systématique d'investissement des institutions existantes, par l'éclosion d'institutions autonomes.

La lutte idéologique, le combat dans les institutions qui sécrètent les idéologies et les contre-idéologies constituent donc un terrain décisif de la lutte des classes. On comprend dès lors l'intérêt que Sorel a accordé à cette question.

CHAPITRE V

LES CITÉS INTELLECTUELLES OU LES PRÉMICES DE LA SOCIOLOGIE DES APPAREILS IDÉOLOGIQUES

Sorel fut l'un des premiers théoriciens marxistes à se pencher réellement sur le problème de la génération des idéologies, de leur existence matérielle et de leur enracinement social. Il préfigure les développements ultérieurs de la sociologie marxiste des superstructures en montrant comment les idéologies se réalisent dans des institutions, leur rituel et leurs pratiques.

Sorel a forgé le terme aujourd'hui désuet, mais encore évocateur, de *Cité intellectuelle* (lire institutions, appareils idéologiques). Il la définit comme un « groupement d'activités appartenant incontestablement à un même genre, groupement que l'on peut comparer à des organismes, et qui se rapportent clairement à une époque caractérisée [1] ».

LES QUATRE CITES INTELLECTUELLES

Dans *De l'Utilité du pragmatisme,* son dernier ouvrage important, le vieux Sorel éprouve la nécessité de

1. *De l'Utilité du pragmatisme,* p. 173.

donner une formulation plus précise aux nombreuses remarques qu'il avait faites depuis vingt-cinq années pour souligner l'importance de l'incarnation matérielle des idéologies. Sorel limite son propos à illustrer par de brefs aperçus suggestifs, quatre Cités intellectuelles (Cités morale, savante, esthétique et religieuse). Les linéaments de la phénoménologie des autres Cités étudiées dans l'œuvre de Sorel — l'éducation, la famille et surtout ces appareils idéologiques spécifiques que sont les partis et les syndicats — n'ont malheureusement pas été développés de façon systématique par leur auteur.

La première Cité présentée dans ce livre — la *Cité morale* — possède une existence médiate et historique. La combinaison des conditions politiques, idéologiques, économiques propres à chaque société, à chaque peuple détermine une idéologie nationale. Les particularités des diverses Cités morales du XIXe siècle, l'autonomie des cultures et des mœurs qui les caractérise, le sentiment du vouloir vivre en commun dans une patrie ne relèvent donc pas directement des conditions universelles du capitalisme. Sorel cite à la rescousse de sa thèse l'exemple de la Cité morale américaine; son autorité et sa longévité remarquables ne peuvent s'expliquer autrement que par l'imprégnation profonde de la société yankee par les valeurs puritaines et individualistes transmises par les descendants du *Mayflower*. Le poids des traditions cristallisées dans les institutions, notamment juridiques et économiques, a conforté un modèle socio-culturel hérité des pères fondateurs de la Nation. Une autre Cité morale, *l'aristocratie intellectuelle bourgeoise* de la France du XIXe siècle, a connu un destin plus fugace. Malgré les efforts des Le Play, De Rousiers ou Taine pour restaurer ce système de valeurs, seuls quelques cénacles impuissants maintiennent encore la tradition libérale. Les jeux sont faits : l'idéologie républicaine démocratique, le développement de l'éducation populaire ont définitivement balayé les institutions scolaires et universitaires traditionnelles qui sécrétaient les élites du libéralisme français, constate, non sans une certaine nostalgie, cet homme qui vit le jour alors que Louis-Philippe régnait encore.

La *Cité savante* regroupe, pour sa part, les travailleurs intellectuels scientifiques au sein d'oligarchies à tendances fortement corporatistes. La plus grande partie de ses membres doivent s'organiser en clans réunis autour d'*orgueilleux barons*. Sorel n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser le népotisme et le conservatisme que font régner ces patrons scientifiques. Il insiste férocement sur l'immense soulagement qu'éprouvent élèves et confrères, le jour où un tyran académique, « un Charcot, un Pasteur, un Berthelot est scellé dans un tombeau magnifique, au cours d'une grande cérémonie, fort chargée d'une rhétorique hypocrite ». Ces travailleurs scientifiques se coupent du peuple; ils estiment participer d'une élite, d'autant plus incontestable qu'elle est issue d'une sélection objective. Sorel leur reconnaît néanmoins une utilité sociale. Les hommes de science consacrent une existence de labeur à l'expérimentation; ils composent des ouvrages de vulgarisation, réalisent des applications industrielles des découvertes fondamentales.

La Cité savante — malgré son étanchéité relative — n'échappe pas à la lutte des classes. L'alibi de la compétence scientifique justifie trop souvent le modèle capitaliste de division sociale du travail, il nourrit également ces illusions techno-scientifiques liées à la prospérité de la production moderne; c'est ainsi que « les masses ouvrières qu'affolent des rêves de vie large, vénèrent, avec une ardeur parfois comique, des hommes que leurs journaux leur ont signalés comme gonfaloniers de la science [1] ».

Cette description de l'oligarchie scientifique du début du XXe siècle suggère à Sorel une curieuse comparaison avec une autre oligarchie — celle-là esthétique — qui s'était formée à l'aube du XIIe siècle. « Au Moyen Age, des corporations ouvrières, au sein desquelles se rencontrèrent quelques individus d'un talent de premier ordre, imposèrent leur méthode de bâtir, leurs goûts décoratifs, leur conception des chefs-d'œuvre, aux souverains, aux bourgeois, au clergé [2]. » L'isolement de

1. *De l'Utilité du pragmatisme,* p. 129.
Les gonfaloniers étaient les officiers de justice des cités républicaines italiennes du Moyen Age.
2. *Ibid.,* p. 127.

cette *Cité esthétique* médiévale a procuré aux artistes une précieuse indépendance. Une telle *aristocratie de professionnels* était particulièrement qualifiée pour créer un art qui, mieux que tout autre, méritait d'être appelé un *art de producteurs.* Avec le capitalisme et la démocratie bourgeoise, l'art populaire s'est dissocié de l'expérience personnelle. Les activités artistiques sont désormais subordonnées aux fantaisies des amateurs d'art ou aux impératifs de l'accumulation. L'architecture illustre le degré d'abaissement auquel est parvenu l'enseignement professionnel à cet apogée de la Belle Epoque. « On demande aux architectes de considérer comme types de la plus noble composition des bazars, des palaces-hôtels, des salles où se payent des coupons; ils sont tenus de dessiner des décorations prétentieuses, capables de faire ressortir la glorification de l'argent [1]. » Sorel conclut à l'impossibilité de toute émergence d'une Cité esthétique autonome dans la société capitaliste.

UN CAS PARTICULIER : L'EGLISE

« Notre Occident, remarque Sorel, possède une immense *Cité chrétienne* qui a servi de modèle aux associations dont le génie a prétendu s'élever au-dessus des intérêts purement nationaux. »

L'Eglise constitue une société civile dans les sociétés civiles, une société aux dimensions transnationales. Elle offre un exemple particulièrement probant de la pérennité d'une idéologie et de son articulation extrêmement complexe avec le bloc historique. Sorel depuis *La Ruine du monde antique* jusqu'à *De l'Utilité du pragmatisme* n'a jamais interrompu sa réflexion sur le christianisme; il utilise le matérialisme historique comme méthode d'approche d'un phénomène partiellement irréductible

1. *Ibid.*, p. 144.

à l'analyse, néanmoins conditionné par une forme matérielle. Sorel, précédant Gramsci, jette les bases d'une sociologie marxiste du catholicisme qui présente, de surcroît, l'intérêt de systématiser et de concrétiser ses remarques sur le bloc idéologique et les appareils idéologiques.

L'Eglise telle que Sorel l'étudie tout au long de son œuvre présente les caractéristiques d'un bloc idéologique (ou *religieux*) relié à la société civile par un appareil d'Etat perfectionné. Elle unit de façon indissociable une idéologie répandue et adaptée à l'ensemble du corps social et les organismes qui véhiculent cette idéologie.

Gramsci a « emprunté » à Sorel son approche du catholicisme, choisi comme exemple d'une idéologie pratique : il a donné à cette pensée désordonnée, mais féconde, son expression théorique, rigoureuse et systématique. Celle-là même qui nous permet de relire Sorel et de mesurer son originalité première.

LE CATHOLICISME, IDÉOLOGIE PRATIQUE EXEMPLAIRE

« Une religion est un ensemble d'expériences, de réflexions et d'affirmations traditionnelles qui (peuvent) être placées dans le système idéologique dont le christianisme forme l'échelon suprême. Chez nous, la religion, c'est le catholicisme; et il faut tenir compte d'une constatation souvent faite : que les bonnes volontés catholiques ne peuvent rien tant qu'elles ne sont point parvenues *à créer quelque chose dans l'Eglise* [1]. »

Le catholicisme est une idéologie au sens fort du terme, une représentation qui saisit l'homme aux racines mêmes de ses pulsions vitales. Il renferme, en effet, « une hypothèse cosmologique, englobant sans aucune déformation la totalité de l'édifice scientifique, un idéal offert à la volonté et fondé sur le postulat du sacrifice, une mystique en rapport avec la psychologie

1. *Le Mouvement socialiste,* n° 194, p. 33, « La Crise morale et religieuse ».

des âmes les plus ardentes[1] ». Sorel n'oublie jamais de relever le caractère historique, social, de la religion; il montre que « les légendes, les pratiques du culte constituent des accessoires » essentiels au catholicisme. La religion catholique offre le modèle d'un ensemble culturel exceptionnellement complexe; sa complexité soulève plusieurs types de problèmes.

L'un d'entre eux renvoie à la spécificité du phénomène religieux. Le catholicisme, contrairement au protestantisme libéral, qui s'étiole en raison de ses prétentions rationalistes, ne semble pas menacé de disparition. Sorel observe la renaissance catholique qui se produit au tournant du siècle, mouvement ponctué par la conversion spectaculaire de vieux agnostiques comme Brunetière ou celle encore plus significative des jeunes intellectuels exigeants que sont, entre autres, Péguy, Maritain ou Psichari. La religion chrétienne, fait remarquer Sorel, est largement autonome par rapport aux différents modes de production; elle comporte une part d'irréductibilité, d'opacité que le matérialisme historique ne peut totalement réduire. Certes, le contexte économique et social modèle la structure formelle de l'idéologie religieuse. Le protestantisme, particulièrement dans son expression allemande, n'est-il pas directement lié à l'essor du capitalisme? Il serait néanmoins excessif d'identifier le sacré au social; la religion représente, en dehors de toute valeur transcendante, un éternel foyer d'héroïsme. Raison pour laquelle Sorel nous convie à le suivre dans sa recherche constante des causes de la genèse, de la décadence et de la renaissance des religions.

A cet égard le catholicisme constitue un champ d'observation privilégié pour la compréhension du fonctionnement de l'idéologie, de sa transformation inéluctable de conception du monde en norme de conduite pratique. Les facteurs qui expliquent, selon Sorel, la pérennité de l'Eglise sont, d'une part, son homogénéité doctrinale, et d'autre part, la perfection de son organisation.

---

1. *Le Mouvement socialiste,* n° 194, p. 35.

LE CATHOLICISME EST UN BLOC

Le catholicisme s'apparente à un bloc dont les parties seraient rivées entre elles par des *tenons de fer.* Sa force réside dans sa capacité à imposer une certaine unité de conception, universellement acceptée : l'Eglise romaine n'a jamais ménagé ses efforts pour réduire les hérésies. Mais l'essentiel de sa réussite a reposé sur l'utilisation combinée de deux politiques faisant alterner la coercition et la souplesse.

« Ecole de théologie et corps de police religieux », l'Eglise use de la coercition en se retranchant derrière le dogme de l'autorité pontificale, cette puissance à la fois surnaturelle et civile qui règne aussi bien sur la foi que sur les mœurs. Elle a veillé à empêcher la formation de deux cultes, l'un destiné au peuple, l'autre aux élites. Elle a su préserver son unité théologique par une lente évolution des dogmes; elle a sagement épousé les contours du terrain social, s'adaptant aux bouleversements historiques, attachant son sort aux classes dominantes. Les premiers chrétiens avaient des tendances révolutionnaires qui découlaient des milieux dans lesquels se recrutaient les néophytes; dès le règne de Dioclétien, le concile d'Elvir qui autorise les chrétiens à assumer des charges profanes, politiques, ouvre largement l'Eglise aux classes supérieures. Elle sera bientôt soumise aux conditions de la vie profane. « Pour s'adapter aux conditions de la vie réelle, l'Eglise a dû abandonner probablement beaucoup de son idéal et reléguer très vite dans la solitude, et plus tard, dans le cloître, les hommes qui ne voulaient pas se plier aux exigences du monde [1]. » Plus tard, avec les nouvelles valeurs issues de la Renaissance, elle se garde bien de s'insurger contre la culture classique. Elle en fait même la base de son enseignement et devient la principale initiatrice des écoles de belles-lettres. L'Eglise — et là réside sa force — « ne s'isole pas; elle se mêle à la vie

1. *Revue socialiste*, « L'Eglise et l'Etat », 1901, p. 131.

commune autant qu'elle le peut; elle cherche à se rendre utile dans le plus grand nombre d'occasions possibles aux classes qu'elle veut diriger; elle se soumet à toutes les exigences historiques et transforme ses institutions avec un art merveilleux[1] ».

L'Eglise est parvenue ainsi à préserver une certaine homogénéité au *bloc religieux* catholique. Pour diffuser son idéologie, elle s'appuie sur une organisation très efficace, calquée sur la hiérarchie et la discipline militaires. Au sommet, sur le trône de Pierre, le pape exerce un commandement incontesté; il est aidé par des théologiens, ces grands intellectuels de l'Eglise, et par les évêques, ces officiers généraux de la catholicité. Puis, viennent les éléments intermédiaires, notamment le clergé, qui se renouvelle constamment au contact des ordres monastiques novateurs.

Dans *La Ruine du monde antique,* Sorel définit l'Eglise à la fois comme une vaste caste intellectuelle autonome, et comme l'équivalent d'un appareil idéologique d'Etat. Il relève l'importance considérable que représente son *formidable outillage intellectuel.* Lorsque le monde antique succomba, les Pères avaient déjà élaboré une Weltanschauung, fondée sur une interprétation de la pensée grecque supérieure à celle des philosophes païens. Ce matériel idéologique fut diffusé sélectivement par un corps d'intellectuels spécialement entraînées à cette mission. La transmission du message comporte en effet trois principaux niveaux : d'abord celui des saints, régis par la *règle ascétique,* puis celui de la *règle ecclésiastique,* enfin, celui des fidèles soumis à la *règle mondaine,* qui peut être d'autant plus relâchée que la première apparaît rigoureuse.

La majorité des catholiques a pu ainsi demeurer étrangère à la poursuite de l'absolu, et cependant collaborer très efficacement aux efforts de ceux qui avaient pour mission de soutenir le trône de Pierre. L'Eglise peut être comparée à un puissant organisme de régulation sociale. Corps intermédiaire entre les saints et le monde, « elle absorbe ceux-ci et établit leur réconciliation avec la société, en vue des fins surnaturelles; elle

1. *Les Facteurs moraux de l'évolution,* p. 95, déjà cité.

dirige les premiers dans la voie qui lui paraît la meilleure pour la communauté ».

C'est dans cette optique que les ordres monastiques, véritables minorités militantes, se proposent d'encadrer les masses dans un réseau d'institutions éducatives, sociales, voire économiques. Au Moyen Age, les Bénédictins attirèrent de nombreux paysans soucieux de trouver une protection et les soumirent à une stricte discipline productive, annonçant celle du capitalisme. Aux Mendiants du XIIIe siècle, succédèrent les Jésuites du XVIe, puis, à l'époque contemporaine, les Assomptionnistes, prototypes du véritable agitateur clérical : « Ils se sont occupés de créer des trains de plaisir pour les pèlerinages, des journaux à bon marché et des œuvres électorales destinées, dans l'esprit des fondateurs, à enlever aux radicaux et aux socialistes leur clientèle populaire [1]. »

La fin de la confusion entre l'Eglise et l'Etat moderne contraint la hiérarchie à tenter de reconquérir une partie du terrain cédé dans la société civile. Le catholicisme a compris que le contrôle des œuvres charitables, des institutions scolaires, des organisations professionnelles et syndicales devient un enjeu décisif, la condition même de la pérennité de sa puissance temporelle et spirituelle.

---

1. *Le Mouvement socialiste,* n° 194, p. 34.

QUATRIÈME PARTIE

ESQUISSE D'UN PREMIER BILAN DU SORÉLISME : LE DESTIN AMBIGU D'UNE POSTÉRITÉ

L'œuvre politique de Sorel, tant en France qu'à l'étranger, a d'abord et surtout servi d'arme aux différentes écoles d'action directe dans leur confrontation avec les autres tendances du mouvement ouvrier. Réappropriée, remodelée, transformée par ceux-là mêmes auxquels elle s'adressait, cette œuvre a poursuivi une existence faite de résurgences et de développements qui constitue l'un des chapitres les plus passionnants de l'histoire, encore à écrire, du marxisme inconnu.

Les disciples ont toujours trahi leur maître, pensait Sorel. Pourtant, il semble bien que le destin du message sorélien ne soit pas celui d'une tragique méprise. Du moins si l'on admet que l'exception française — de taille, il est vrai — confirme la règle. Et que l'on estime, comme nous, que le malentendu français n'est pas irrémédiable.

CHAPITRE PREMIER

SOREL EN FRANCE, OU LA GREFFE AVORTÉE

Le destin posthume de Sorel en France relève d'une postérité illégitime. Les courants antidémocratiques, conservateurs ont fait main basse sur un héritage laissé en déshérence par la gauche.

La fortune de cette œuvre aurait pu — et dû — suivre un cours conforme à l'inspiration authentique du théoricien du syndicalisme révolutionnaire. Il en fut autrement. L'échec de la tentative de greffe du sorélisme sur le jeune bolchevisme français des années 20 mérite un sort particulier. Il a ponctué l'un de ces moments décisifs où le destin d'une œuvre, sollicitée par plusieurs lectures contradictoires, n'est pas encore embaumé.

L'ÉPISODE DE *CLARTÉ*

Au lendemain de la disparition de Sorel, la bolchevisation du P.C.F. est loin d'être achevée. Le Parti connaît une grave crise d'identité et de direction; ses effectifs de cent trente mille avant Tours sont tombés à cinquante-cinq mille. Des luttes intestines arbitrées, de loin, par l'Internationale paralysent l'organisation française. C'est dans ce contexte que se développe, au

cours des années charnières — 1923-1924 — une curieuse tentative, visant à établir une filiation entre le sorélisme et le bolchevisme. Plus exactement entre la théorie sorélienne de la révolution prolétarienne et l'interprétation de la révolution soviétique par d'anciens élèves de Sorel. Mais pas par tous. Les rescapés du syndicalisme révolutionnaire d'avant 1914 ont certes, pour la plupart, adhéré au P.C.F. Mais les plus jeunes plus actifs d'entre eux, comme Monatte et Rosmer, connurent surtout le Sorel désabusé des années 10. Ils l'estiment discrédité par ses coquetteries avec l'extrême-droite [1].

Sorel n'est pas davantage revendiqué par les artisans du retour réformiste à Proudhon qui s'amorce au lendemain de la guerre. Nombreux sont ceux qui, pour faire pièce au modèle soviétique, cherchent à restituer l'image d'une C.G.T. dépositaire d'une tradition nationale. Parmi eux, un groupe d'intellectuels radicalisants ou socialisants (les Amis de Proudhon) rejette catégoriquement la relation Proudhon/Sorel/C.G.T. française [2].

Le disciple le plus connu de Sorel, Berth, revenu dès 1914 de ses sympathies néo-royalistes, fait figure d'exécuteur testamentaire du vieux Sorel. Dans sa préface de 1923 aux *Derniers Aspects du socialisme,* il tente d'établir la double relation, Marx/Proudhon — Sorel/Lénine. La même année le fidèle Berth publie sa *Guerre des Etats ou guerre des Classes* où il substitue au mythe de la grève générale l'exemple exaltant proposé au prolétariat par la Russie rouge victorieuse des armées de l'Entente.

Le terrain est en effet propice à un rapprochement entre soréliens et communistes. D'abord en raison des convictions pro-bolcheviques de Sorel lui-même. Mais également parce que les dirigeants de la S.F.I.C.

---

1. Cf. *Archives de Pierre Monatte,* Maspéro, Lettre du 5 août de Rosmer à Monatte, p. 178.

2. Dès 1919 un groupe d'universitaires rassemblé sous l'égide de Maxime Leroy se propose de favoriser le retour à la tradition proudhonienne — en fait réformiste — dans le mouvement syndical français. Cf. l'ouvrage collectif : *Proudhon et notre temps,* Paris, 1920.

souhaitent sortir de leur isolement et cherchent à affirmer leur vocation à assumer tout l'héritage révolutionnaire français. Sorel, patriarche du syndicalisme révolutionnaire, comme Anatole France, patriarche de la gauche traditionnelle, est donc l'objet de la sollicitude de ses cadets communistes. *L'Humanité, La Vie ouvrière, La Revue communiste* avaient largement ouvert leurs colonnes à Sorel. Après sa disparition, la tentative de greffe prend une nouvelle ampleur. *Clarté* en sera le support. Fondée par Barbusse en 1919, la revue réunit des intellectuels français favorables à la Révolution soviétique, principalement des représentants de la tradition progressiste du monde littéraire : Anatole France, Georges Duhamel, Jules Romains... En 1923, la revue fait sa révolution culturelle! Une équipe de jeunes iconoclastes fait prévaloir une ligne « prolétarienne », sectaire. Le numéro de *Clarté* consacré à la mort d'Anatole France prend scandaleusement congé du « cadavre putride » de son ancien collaborateur. Berth participe à cette équipée. Il publie dans *Clarté* un important essai sur le léninisme. Mais c'est surtout Georges Michael — moins marqué que Berth — qui s'efforce d'étayer la thèse de Sorel, visionnaire prophétique de la culture prolétarienne annoncée par Marx. De novembre 1924 à mars 1925 quatre longs articles sont consacrés au sorélisme. Après avoir brossé un pénétrant portrait intellectuel de Sorel, Michael étudie avec nuance sa doctrine sur laquelle il porte — *in fine* — un jugement positif. Sorel est un précurseur de la société communiste. « La vérité profonde mais prématurée du sorélisme c'est que la vie du révolutionnaire est la persistance d'une épopée : elle est en elle-même, en un sens, une véritable anticipation concrète de la future société sans classes [1]. » Sorel, témoin capital de l'histoire du mouvement ouvrier, est en même temps celui qui annonce, de façon géniale, la philosophie nouvelle, celle de la praxis de l'homme libéré des métaphysiques aliénantes.

Ce traitement de faveur réservé à Sorel n'est pas désavoué par la direction du parti. Hasard ou arrière-pensées tactiques? : la parution des articles de *Clarté*

1. *Clarté,* « Sorélisme ou léninisme? », mars 1925, p. 112.

coïncide exactement avec la rupture qui intervient alors entre les anciens syndicalistes révolutionnaires de *La Vie ouvrière* et le parti communiste. Monatte, Rosmer, Louzon fondent en effet, au début de l'année 1925, « La Révolution prolétarienne » qui se situe dans la tradition du mouvement ouvrier français d'action directe. Traitement de faveur dû aux circonstances nationales? En tout cas il n'est pas isolé. Au même moment, Préobrajenski, chargé de mener la contre-offensive dans l'Internationale syndicale rouge contre les syndicalistes révolutionnaires oppositionnels, prend garde de ne pas rejeter la référence à Sorel : « Qu'il se déclare néomarxiste avec Sorel ou syndicaliste-marxiste avec Olivetti, le syndicalisme révolutionnaire veut conserver tout ce qu'il y a de révolutionnaire chez Marx, rejeter les déformations opportunistes du socialisme parlementaire, compléter Marx et le corriger en l'alliant à Proudhon d'une part, aux enseignements tirés de la lutte ouvrière concrète de l'autre [1]. »

LES RAISONS D'UNE FILIATION ABUSIVE

La tentative de captation du legs sorélien par le bolchevisme des années 20 était fondée sur un malentendu historique que l'évolution du régime soviétique dissipa rapidement. A partir de 1926-1927 l'Internationale communiste a abandonné tout espoir de maintenir les syndicalistes révolutionnaires européens dans le giron de la nouvelle orthodoxie. Sorel ne sera pourtant pas voué à l'exécration qui frappa particulièrement les auteurs extrémistes « petits-bourgeois » au plus fort du stalinisme. Du moins à Moscou, car en France par exemple Paul Nizan range Sorel parmi les écrivains fascistes, aux côtés de Nietzsche et de Goebbels. Coupée du courant communiste, la postérité révolutionnaire ou progressiste de Sorel ne pouvait davantage être prise en charge

1. Cité par C. Gras dans son ouvrage : *Alfred Rosmer et le mouvement ouvrier révolutionnaire international* », Maspéro, p. 346.

par le courant socialiste ou syndicaliste réformiste. La polémique incessante de Sorel contre le parti socialiste ne prédisposait aucun de ses courants à revendiquer cet ancêtre compromettant. La C.G.T. planiste de Belin et de Jouhaux constituait, pour les mêmes raisons, un milieu farouchement réfractaire. Seuls quelques marginaux exhalant le soufre, comme Valois [1] et le petit groupe isolé de la Révolution prolétarienne (surtout Louzon), continuèrent à affirmer, au cours des années 30, la permanence d'un sorélisme de gauche.

Sorel, rejeté unanimement par les états-majors du mouvement ouvrier français, ne disposait que d'un ultime recours : l'appel direct devant le tribunal des militants. Mais qu'en était-il?

L'influence de Sorel sur l'opinion militante d'avant 1914 demeure une question controversée. Dolléans, dans son *Histoire du mouvement ouvrier,* rapporte que si notre auteur rencontrait bien certains responsables, il n'était pas lu par eux. Affirmation surprenante car les textes de Sorel étaient au moins familiers aux collaborateurs — et aux lecteurs — du *Mouvement socialiste,* c'est-à-dire aux principaux dirigeants de la C.G.T. de l'époque. En sens inverse, Marcel Ollivier dans la notice biographique de *L'Internationale communiste* [2] s'avance imprudemment en écrivant : « Il (Sorel) fut l'homme qui exerça incontestablement la plus grande influence sur la pensée révolutionnaire française au cours des cinquante dernières années. Cette influence fut plus grande que celle de Guesde lui-même. On ne peut la comparer qu'à celle que Proudhon exerça sur la génération de son temps. » C'est confondre, pour reprendre la terminologie de Sorel, le « support » (l'œuvre de Sorel) avec sa « substance » (le mouvement spontané d'action

1. Georges Valois après l'échec de son mouvement d'inspiration fasciste (Le Faisceau) renoue en 1928 avec ses premières convictions syndicalistes. Il participe à la création d'une coopérative d'écrivains dont certains maintiennent le flambeau du sorélisme (Jacques Rennes notamment) puis fonde avec le vieux disciple de Sorel, E. Berth, une revue puis un quotidien : *Le Nouvel Age,* qui prétend concourir au regroupement de toutes les minorités révolutionnaires.

2. *Bulletin de liaison de l'Internationale communiste,* n° 67, 1923, p. 512-513.

directe). L'appréciation de Jean Longuet dans *L'Encyclopédie socialiste* [1] nous paraît serrer la réalité de plus près. Le petit-fils de Marx remarque que Sorel fut essentiellement lu par des « intellectuels » et des cadres du mouvement ouvrier. Son influence fut donc médiatisée. Privée de sa caisse de résonance — le syndicalisme révolutionnaire —, boycotté par les élites politiques et syndicales, le sorélisme pouvait être recueilli par une tradition bien différente.

Les ambiguïtés de la période antidémocratique de *L'Indépendance* furent en effet exploitées par une lecture réactionnaire de l'œuvre de Sorel. Les frères Tharaud, Johannet, Variot et Valois, celui des années 20, contribuèrent à créer l'image atrophiée d'un Sorel, inclassable contempteur de la décadence démocratique. Les partisans du nationalisme intégral, ceux d'une forme française du fascisme, revendiquèrent et monopolisèrent son souvenir. Les « révélations » de Mussolini firent le reste : désormais Sorel fut enfermé dans une réputation douteuse, celle du prophète de la grande réaction antidémocratique du XXe siècle.

En 1936, d'après Albert Thibaudet, Sorel est encore fréquemment lu par un public cultivé, mais les contresens se multiplient; Julien Benda, qui a pourtant connu personnellement Sorel, rapproche sa philosophie de la morale nietzschéenne, elle-même caricaturée. Tchakhotine, dans son célèbre *Viol des foules* paru en France à la veille de la déclaration de la guerre, n'hésite pas à écrire que l'œuvre de Sorel a frayé le chemin au nazisme.

Après 1945, Sorel n'est plus guère invoqué que par deux courants de pensée conservateurs. Le premier qui a aujourd'hui pratiquement disparu se proposait de favoriser la convergence du néo-libéralisme et du néo-traditionalisme dans un socialisme « français », adversaire irréductible du marxisme, dont Sorel et Proudhon seraient les principaux représentants [2]. C'est à ce cou-

---

1. *Le Mouvement socialiste international,* Quillet, 1913, p. 3.
2. Cf. par exemple le numéro spécial de la revue *Fédération* consacré en 1947 au centenaire de la naissance de Sorel (Robert Aron, Daniel Halévy, Georges Goriely, Pierre Andreu). Citons également Dolléans, Arnaud Dandieu, Georges Izard.

rant qu'on peut rattacher Goriely et Andreu, les auteurs des deux seuls ouvrages importants publiés en France, sur Sorel, depuis trente ans. Le second courant est celui d'un certain nationalisme intellectuel qui de Johannet, Valois, Thibon conduit, après la guerre, à Pierre Boutang, Raoul Girardet et Jules Monnerot.

VERS UN RENOUVEAU?

L'opinion de gauche apparaît toujours aussi solidement ancrée dans ses préventions. Les théoriciens en vue du marxisme se contentent de rabâcher la formule de Lénine (« Sorel, cet esprit brouillon bien connu »); Althusser exécute Sorel en trois mots dans son *Pour Marx,* Poulantzas va jusqu'à trois pages dans son *Fascisme et classe ouvrière.* Mais ce dernier révèle une méconnaissance — inhabituelle chez lui — de son sujet en affirmant, contre toute évidence, que Sorel fut un grand admirateur de Blanqui. Il est vrai que Poulantzas est saisi par un doute. « J'ai quand même quelque scrupule à sembler vouloir régler aussi rapidement son compte à Sorel », confie-t-il dans une note rajoutée *in extremis* [1].

Pourtant depuis quelques années on observe les prémices d'une évolution. Le regain des études portant sur le socialisme d'action directe et la genèse du mouvement communiste en Occident ont coïncidé, à partir de 1967, avec l'émergence de nouvelles formes de luttes sociales. Les retombées de l'explosion du printemps 1968 en France, le « Mai rampant » italien, ont fait progressivement redécouvrir à un public, certes encore limité, les thèmes du pansyndicalisme. Quelques travaux de qualité, consacrés à l'histoire du mouvement ouvrier des années 1900-1920, devaient nécessairement attirer l'attention sur le véritable Sorel [2].

1. *Fascisme et dictature,* Seuil/Maspéro, p. 235.

2. Outre l'article fondamental de Neil Mac Iness (déjà cité), les travaux plus récents d'Annie Kriegel (*Le pain et les roses*), de Jacques Julliard (*Fernand Pelloutier*), de Robert Paris.

En 1972, Daniel Lindenberg pose, dans la revue de gauche, *Politique aujourd'hui*, la question d'une relecture enfin engagée, militante, de l'œuvre de Sorel. En 1975, le même Lindenberg consacre à Sorel un chapitre de sa recherche du « marxisme introuvable ». Il développe la thèse du théoricien de génie, isolé, attaché à retrouver le sens révolutionnaire du discours de Marx, édulcoré par les docteurs d'outre-Rhin : les années 1880-1900, conclut Lindenberg, ont donc vu s'opposer deux usages possibles du marxisme, et deux hommes : Jules Guesde et Georges Sorel. « Le premier est un fondateur d'Eglise, le second un hérétique. Mais tout prouve que, malgré les apparences, la place de Sorel dans l'histoire du marxisme a été celle d'un pionnier [1]. »

Le procès inique fait à Sorel par la gauche française n'est donc pas sans appel. Encore conviendrait-il de pouvoir juger sur pièces. Or l'œuvre de Sorel est victime d'une autre malédiction, celle-là matérielle. Le fonds Sorel, l'essentiel de son œuvre, est en effet stérilisé par les moribondes éditions Rivière. En dehors des *Réflexions*, les principaux ouvrages de Sorel sont aujourd'hui inaccessibles. La faiblesse de leur tirage initial (moins de deux mille exemplaires), les décennies qui séparent les rares rééditions de notre époque en font des objets de curiosité pour les bibliophiles et des occasions de lucre pour les marchands spécialisés. Rappelons que l'œuvre de Sorel, immense, se trouve également enfouie dans de nombreuses directions difficilement explorables : plusieurs centaines d'articles dispersés dans quarante-sept revues françaises et étrangères, souvent éphémères et oubliées, une douzaine de préfaces, des interviews, des conférences et surtout une abondante et riche correspondance. Seule une réédition critique des écrits de Georges Sorel permettrait de suivre les développements d'une pensée encyclopédique et complexe, et de dissiper — au moins pour les esprits non prévenus — le malentendu français.

---

1. *Le Marxisme introuvable*, Calmann-Lévy. Cf. Sorel : « Un soleil noir ou l'Action. »

CHAPITRE II

LE SORÉLISME A L'ÉTRANGER OU L'ENVERS DE LA SOCIAL-DÉMOCRATIE

La première décennie du xxe siècle est marquée par l'explosion d'un mouvement spontané de révolte ouvrière, l'apparition simultanée et universelle de formes d'action directe. Les différentes manifestations de l'anarcho-syndicalisme, dans les sociétés de civilisation latine, slave ou extrême-orientale, les greffes spécifiques du syndicalisme révolutionnaire qui éclosent dans les pays anglo-saxons présentent un certain nombre de traits communs. Ils prospèrent généralement là où le marxisme ne s'est pas solidement implanté dans la classe ouvrière; ils mettent en mouvement des minorités activistes qui trouvent une audience auprès des couches sociales récemment prolétarisées; ils traduisent un identique mépris, souvent favorisé par un vieux fonds anarchiste, pour la politique et ses prolongements institutionnels et organisationnels. Enfin, ils témoignent tous du primat de l'action sur la théorie, d'une intransigeance et d'une impatience, teintées de millénarisme.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que l'œuvre de Sorel ait trouvé, au-delà de la France, une résonance profonde, directe ou diffuse, dans cette mouvance du mouvement ouvrier.

SOREL ET L'ANARCHO-SYNDICALISME HORS DE FRANCE

L'influence de Sorel a rayonné partout où le syndicalisme révolutionnaire fut vivace. L'auteur des *Réflexions* n'était-il pas l'un des rares théoriciens capables de proposer une interprétation systématique et grandiose du pansyndicalisme? Il fut donc lu et commenté par les partisans de l'action directe, en Europe, aux Amériques et même au Japon [1].

Les pays latins offraient un terrain privilégié à l'anarcho-syndicalisme. L'Italie deviendra, on le sait, le paradis (et l'enfer) du sorélisme. Nous y reviendrons au chapitre suivant. Ailleurs, comme en Espagne, le véritable essor du syndicalisme révolutionnaire fut plus tardif. Il se produisit entre 1915 et 1918, précisément au moment où l'œuvre de Sorel commençait à être traduite dans la péninsule ibérique. Après l'échec sanglant de la grève générale de 1917, la majorité des dirigeants de la C.N.T. anarcho-syndicaliste placent leurs espoirs dans la révolution russe. Particulièrement la nouvelle génération qui ne partage pas les réticences doctrinales des anarchistes plus âgés. La lecture de Sorel constitue pour eux l'une de ces matrices qui les orientera — pour un temps — vers le bolchevisme. Comme Sorel, leur adhésion à la cause de la révolution d'Octobre est ambiguë; comme Sorel, ils y trouvent une concrétisation de leur volonté de rupture avec le capitalisme, une confirmation de leur intuition d'un socialisme activiste, réconciliant l'initiative autonome des masses avec l'individu. Exemple significatif : celui de Joaquim Maurin, le futur responsable du P.O.U.M. catalan. En Amérique latine Sorel, par les filières italienne et française, pénètre notamment au Brésil, en Argentine, au Chili... Le soré-

1. Au Japon, Sakaï Osugui (1885-1923), le principal disciple du grand leader socialiste anarchisant Kotuku, anima plusieurs revues qui développèrent les thèmes du syndicalisme révolutionnaire français.

lisme fut même l'un des principaux ingrédients qui servirent de fonds à un marxisme national, celui du Pérou. Son initiateur, José Carlos Mariategui, publiciste et poète, avait vécu en Italie dans les années 20 où il s'était familiarisé avec la pensée d'Arturo Labriola, de Gramsci et surtout de Sorel. A son retour au pays, il fonde le parti communiste péruvien qu'il place sous la double égide de Lénine et de Sorel. Depuis, de Manuel Cox à Martinez de la Torre, l'inspiration sorélienne a profondément marqué les disciples de Mariategui et leur tentative pour frayer une voie originale, péruvienne, vers le socialisme.

Dans les pays anglo-saxons, Sorel semble avoir suscité moins d'échos en Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis. Les doctrinaires du Guild Socialism, cette curieuse synthèse entre le socialisme utopique communautaire et l'anarcho-syndicalisme qui se développa pendant la première guerre, connaissaient pourtant bien l'œuvre de Sorel — Bertrand Russell entre autres. Par contre Sorel fit partie, avec Marx, Engels et Bellamy du patrimoine idéologique des I.W.W. nord-américains. Emouvante et brève épopée que celle des Industrial Worker's of the World. La tendance anarcho-syndicaliste qu'ils animaient s'empara, en 1908, contre les partisans de De Leon, de la direction du syndicat de classe qui venait de se constituer, peu avant. Ils firent alors preuve d'un activisme sans commune mesure avec leurs maigres effectifs (six mille militants?). Leur pratique de l'action directe et de la grève, gymnastique révolutionnaire, terrorisa, un temps, les classes possédantes américaines. Mais leur audience se limita aux travailleurs récemment immigrés du Nord-Est, aux marginaux, noirs, indiens, aux minorités surexploitées et exclues du « rêve américain ». Leur idéologie, floue, devait beaucoup au syndicalisme révolutionnaire français : ouvriérisme exacerbé, antiparlementarisme, anti-intellectualisme. Elle emprunta expressément à Sorel la notion de minorités agissantes entretenant héroïquement la flamme révolutionnaire.

La fortune de Sorel en Russie fut également étroitement liée au développement de l'anarcho-syndicalisme. Une preuve en est administrée, a contrario, par

les jugements que Lénine porte à plusieurs reprises sur les « disciples » russes de Sorel, Kozlovski et Kritchevski, qualifiés de « syndicalistes » et d' « anarchistes ». Et, en 1914, Vladimir Ilitch range dans « la catégorie des critiques de Marx du point de vue de l'anarchisme, ... le syndicaliste Sorel ».

Les anarchistes et leurs alliés pro-syndicalistes de « Pain et Liberté » cohabitaient en effet de façon critique avec un petit cercle d'intellectuels liés à l'intelligentsia du syndicalisme révolutionnaire occidental. C'est par ce groupe que la pensée de Sorel fut largement diffusée en Russie au lendemain de la Révolution de 1905.

Les « soréliens » ou « quasi-marxistes » (selon la terminologie anarchiste), Kozlovski, Posse et Nedrov publièrent en russe une abondante littérature. Les écrits les plus importants de Pelloutier, Arturo Labriola, Lagardelle, Delesalle, Berth, Pouget sont traduits entre 1906 et 1908. L'œuvre de Sorel est largement répandue : outre de nombreuses sélections de textes, les *Réflexions* paraissent en édition russe dès 1907 et l'*Introduction à l'économie moderne,* une année plus tard. Les liens entre le mouvement socialiste et les syndicalistes russes sont étroits. Kritchevski, l'ancien théoricien de cet économisme contre lequel fut dirigé le *Que faire?* de Lénine, vit alors à Paris. La femme de Lagardelle, aristocrate en rupture de classe, est d'origine russe. Malgré cette symbiose, la pérennité d'un fonds spécifiquement populiste et libertaire dans l'intelligentsia russe, la répression qui reprend dès 1910 entravent l'essor d'un mouvement syndical autonome, indépendant des obédiences anarchiste et social-démocrate.

En 1917, la révolution démocratique réveille les idées pansyndicalistes. Les anarchistes-syndicalistes qui rentrent d'exil se retrouvent autour de la revue *Golos Truda (La Voix du travail).* La filiation avec la C.G.T. d'avant-guerre et les I.W.W. est maintenant nettement accentuée; de très nombreux articles sont consacrés à la propagande en faveur de la grève générale, des Bourses du travail... La réconciliation est possible; bientôt des syndicalistes « soréliens », comme Posse, collaborent à la revue. C'est alors que se serait constitué à

Pétrograd, ville où *Golos Truda* bénéficie d'une certaine audience, un « cercle Georges Sorel ».

L'élimination du mouvement anarcho-syndicaliste en Russie a coïncidé avec la tentative de séduction des bolcheviques à l'égard des syndicalistes révolutionnaires étrangers. Amère ironie de l'Histoire : Sorel fut donc partiellement « réhabilité » en Russie au moment même où ses disciples se trouvaient condamnés au silence.

SOREL ET LE MARXISME DANS LES PAYS DE TRADITION SOCIAL-DEMOCRATE

Sans doute Sorel n'était-il pas un inconnu dans le Reich en raison de sa collaboration aux *Sozialistische Monatshefte* de Bernstein. Lorsque Sorel renvoie dos à dos le kautskysme et le bernsteinisme, la réaction ne se fait pas attendre. Dans le numéro d'août 1906 de sa revue, Bernstein réfute longuement les thèmes des *Réflexions sur la violence.* La rupture entre Bernstein et Sorel est exploitée par Kautsky qui lève la censure observée à l'encontre de Sorel par les publications orthodoxes; mesure bien évidemment tactique qui ne sera suivie d'aucun rapprochement durable [1]. Plus intéressante est l'attitude de la gauche du parti social-démocrate. Secouée par le comportement de la direction des syndicats lors des grèves « sauvages » de la Ruhr (1905) elle entame une polémique contre le réformisme syndical. Le congrès de Mannheim (1906), dominé par le problème de la grève de masse, voit la constitution d'un courant révolutionnaire encouragé par les expériences russes et allemandes. Son porte-parole, Rosa Luxemburg, qui avait correspondu avec l'équipe du *Mouvement*

1. Dans une lettre (inédite) de Sorel à Berth datée du 25 août 1906, on apprend que Kautsky aurait chargé Rappoport (le futur animateur de la *Revue communiste*) de faire connaître Sorel au public allemand.

socialiste [1], se sépare pourtant bien vite de la « nouvelle école ». Ses attaques sont dirigées exclusivement contre les syndicats réformistes, elle n'oppose nullement la grève politique à la grève économique. Sorel apparaîtra donc doublement suspect à l'opinion radicale du mouvement ouvrier allemand : en raison de son « bernsteinisme » initial, puis en raison de son interprétation pan-syndicaliste du marxisme.

Aussi l'œuvre de Sorel fonctionnera pour un public allemand, peu nombreux mais cultivé, indépendamment de ses intentions théorico-pratiques. Elle constitue, pendant la République de Weimar, une référence grosse de multiples interprétations. Les marxistes orthodoxes comme Grossmann continuent à réfuter son « bernsteinisme »; certains théoriciens du national-socialisme apprécient la critique sorélienne du parlementarisme. Mais l'œuvre de Sorel est surtout assimilée par les avant-gardes, philosophiques et politiques, de cette période troublée et féconde. C'est ainsi que les travaux de l'Ecole de Francfort témoignent de convergences, plus ou moins bien explicitées, avec nombre des aspects critiques de la production philosophique de Sorel.

Le terme d'Ecole de Francfort est sans doute impropre : il s'est agi en effet d'un mouvement formé par des philosophes individualistes, réfractaires à tout dogmatisme et à toute parcellisation du savoir. La plupart d'entre eux mentionnent Sorel : certains de ses arguments philosophiques coïncident avec les préoccupations de ces grands intellectuels allemands d'avant-guerre. L'antipositivisme, le rejet de la conception instrumentale de la raison, d'un matérialisme historique vulgaire, de la philosophie bourgeoise optimiste de l'Aufklärung constituent un horizon commun au sorélisme et aux recherches des représentants de l'Institut für Sozialforschung [2]. Max Horkheimer et Theodor Adorno en particulier semblent développer, sur bien des

---

1. Cf. Article du *Sächsische Arbeiterzeitung,* 5-6 décembre 1904, cité in Rosa Luxemburg : *Le Socialisme en France,* Belfond.

2. Créé en 1931 par Max Horkheimer avec la collaboration de Walter Benjamin, Erich Fromm, Herbert Marcuse, Theodor Adorno, Juergen Habermas, Friedrich Pollock...

points, les analyses pessimistes des *Illusions du progrès.* Habermas, Bloch et Benjamin présentent le mythe sorélien comme l'anticipation des grands mouvements collectifs qui agitent le xxe siècle. Alors que le jeune Benjamin en 1921 commente avec ferveur, dans sa *Critique de la violence,* les *Réflexions,* Bloch, au contraire, dans son *Principe Espérance,* conclut à la filiation, certes indirecte et involontaire, de l'activisme sorélien avec le fascisme.

Sur un plan plus directement politique, la continuité d'inspiration, théorique et pratique, entre le sorélisme et le conseillisme allemand mérite d'être relevée [1].

Paul Mattick l'une des grandes figures du mouvement du *Räte Kommunismus* (Communisme des Conseils) mit en évidence le rôle précurseur du syndicalisme révolutionnaire français et des tendances qui, selon lui, en procédaient (I.W.W., socialisme du *Guild*). Il voit en Sorel l'interprète de cette réaction ouvrière contre les éléments petits-bourgeois qui auraient perverti, au début de ce siècle, les organisations prolétariennes [2].

Karl Korsch (1886-1961) est certainement le représentant le plus important de cette génération de révolutionnaires qui quittèrent, au milieu des années 20, le parti communiste allemand pour préconiser le développement de nouvelles formes organisationnelles de lutte fondées sur l'action autonome du prolétariat. Il approfondit progressivement son jugement sur le matérialisme historique, critiquant les bases philosophiques de l'orthodoxie léninienne et les options jacobines de Marx-Engels pour nous donner l'une des réflexions les plus suggestives suscitées par le marxisme.

Comme Sorel, Karl Korsch n'entendait nullement renoncer aux principes historico-critiques du marxisme originel. C'est sur cette base qu'il s'attacha à révéler le contenu réel — fondamentalement identique — de

---

1. Outre Mattick et Korsch, Ruhle et Wagner animèrent ce mouvement qui poursuivit sa réflexion, en exil, dans les publications *Living Marxism* et *International Council Correspondance.*

2. « La Gestion ouvrière », 1969, cité dans *Intégration capitaliste et rupture ouvrière,* E.D.I.

l'idéologie social-démocrate et bolcheviste afin de favoriser la réactivation des formules d'autoorganisation de la classe ouvrière. Dans son ouvrage classique, *Marxisme et philosophie* (1923), Korsch qui rompt — au même moment que Lukacs — avec l'interprétation sclérosée du matérialisme historique, ne cite pas encore Sorel. Mais à partir de son *Anti-Kautsky* (1928), celui-ci devient l'une de ses références idéologiques favorites. Dans son *Karl Marx,* Korsch affirme que Sorel et Lénine furent « les marxistes de la génération suivante qui comprirent le plus clairement que les concepts marxiens constituent un guide non dogmatique pour la recherche scientifique et pour l'action [1] ». A la fin de sa vie Korsch, qui continue à dénoncer la « contre-révolution stalinienne », s'appuie toujours sur l'hérétique rapprochement entre Lénine et Sorel pour étayer sa problématique du matérialisme historique [2].

La Hongrie aux temps de l'Empire bicéphale constitue un autre exemple de ce cheminement souterrain du sorélisme, ferment de contestation de l'ordre social-démocrate imposé dans les idées, et dans les rangs, de la classe ouvrière.

Copie servile de la formation-sœur autrichienne, entièrement axé sur l'obtention du suffrage universel, dans un pays marqué par le régime censitaire, le Parti social-démocrate de Transleithanie est dominé par ses éléments hongrois. La ligne qui prévaut, avant 1914, allie à des déclarations d'orthodoxie marxiste une pratique délibérément opportuniste. Après la grande agitation de 1905-1906 pour le suffrage universel, le parti qui n'a su mettre à profit cette vague révolutionnaire est l'objet d'une contestation grandissante, particulièrement de la part d'une fraction de l'intelligentsia radicalisée.

Le plus éminent animateur de cette contestation révolutionnaire qui se produit sous la double inspiration du « retour à Marx » et du syndicalisme révolutionnaire français est Ervin Szabo. Traducteur des

---

1. *Karl Marx,* Champ libre, p. 270.
2. « *A non dogmatic approach to marxism* », mai 1946, cité par Bricanier, p. 262.

œuvres de Marx et d'Engels en Hongrie, Szabo apparaît comme une personnalité originale, en marge du mouvement ouvrier européen. A bien des égards, il rappelle Georges Sorel : grand lecteur, érudit, esprit indépendant, très éloigné des tâches pratiques, Szabo est l'un des premiers critiques de la bureaucratie syndicale et politique de son temps. Après l'échec patent de la social-démocratie hongroise, Szabo quitte le parti et épouse les thèses du syndicalisme révolutionnaire français. Szabo et ses disciples, parmi lesquels l'inévitable aristocrate de service, le comte Ervin Batthyani, font largement connaître Sorel, non seulement en Hongrie, mais également dans les dépendances magyares de l'Empire. Toujours comme Sorel, Szabo se décourage au début des années 10 devant le spectacle d'une classe ouvrière spontanément réformiste. Il se réfugie dans ses travaux historiques et sociologiques, verse également dans l'antisémitisme et meurt, désespéré, en 1918, juste avant l'éclatement de la révolution hongroise.

C'est par Szabo et les représentants de l'école hongroise marxiste (Georg Lukacs, Fogarosi, Szende, Karl Mannheim) que la critique sorélienne du dogmatisme fut développée dans une direction historiciste et humaniste, centrée sur les problèmes de l'aliénation comme, par exemple ceux de la bureaucratie. L'hungaro-marxisme, pour employer l'expression de Joseph Gabel, a été « vacciné » dès son origine contre le kautskysme par la lecture de Sorel. Lukacs a expliqué ainsi sa première relation à Sorel : « Les contradictions inhérentes à mes conceptions sociales et politiques me mirent en relation avec la philosophie de Georges Sorel. J'aspirais à dépasser le radicalisme bourgeois, mais je répugnais à adopter la théorie social-démocrate (surtout celle de Kautsky) ; Ervin Szabo, dirigeant intellectuel de l'opposition de gauche dans la social-démocratie hongroise, attira mon attention sur Sorel [1]. »

Une autre trace de l'imprégnation de la pensée de Sorel dans l'hungaro-marxisme est apportée par l'œuvre de Karl Mannheim. Dans son maître ouvrage,

---

1. *Mein Weg zu Marx,* reproduit en postface à la réédition de *Histoire et conscience de classe,* éditions de Minuit.

Ideologia and Utopia, ce grand sociologue de la connaissance mentionne à plusieurs reprises l'importance des remarques de Sorel concernant les relations entre la théorie et la pratique, le mythe et l'activité quotidienne.

On pourrait continuer à suivre les traces de l'influence de Sorel partout où se sont levés des militants et des théoriciens décidés à briser le carcan social-démocrate. En Hollande avec les « conseillistes », sauf le plus grand d'entre eux, Anton Pannekoek. En Norvège, avec Tranmael, l'inspirateur des célèbres résolutions syndicales de Trondheim... Mais allons à l'essentiel. Avec l'Italie, où l'orthodoxie marxiste et l'anarchisme luttèrent longtemps à armes égales, le sorélisme connut sa germination la plus féconde et la plus vivace. Celle-là même qui intéresse — aujourd'hui — notre propre situation politique.

CHAPITRE III

L'ITALIE : LA FLORAISON DU SORÉLISME

La floraison du sorélisme en Italie peut-elle s'expliquer par l'ancienneté des croisements idéologiques et littéraires qui lièrent intimement Sorel à l'intelligentsia transalpine de son époque? L'enracinement sorélien dans le terreau culturel italien du début du XX[e] siècle créait sans aucun doute des conditions favorables à la réception de cette œuvre par le mouvement ouvrier italien. Mais la fortune politique, pratique et théorique, du sorélisme dans la péninsule apparaît bien davantage liée à ce concours de circonstances que fut la rencontre d'une production qui l'emportait par son ampleur sur la production socialiste italienne (Antonio Labriola excepté) et d'un mouvement révolutionnaire fortement marqué par ses traditions libertaires.

Le sorélisme italien ne saurait se comprendre sans un rappel, même succinct, du cadre historique et social qui lui a donné consistance.

SOREL ET LE MOUVEMENT OUVRIER ITALIEN AVANT 1914

Le parti socialiste italien s'était constitué en 1895 sur le modèle allemand. Après de spectaculaires pro-

grès, il entre en crise. L'aile droite soutient ouvertement, à partir de 1902, l'expérience giolittienne de « Monarchie socialiste ». Le centre, orthodoxe, est lui-même divisé entre les partisans de Turati et ceux, plus intransigeants de Treves. Enfin l'extrême-gauche antiparlementariste qui se constitue alors trouve l'essentiel de ses forces parmi la tendance « syndicaliste ». C'est que, contrairement à la France, le P.S.I. a reçu l'adhésion des dirigeants d'un mouvement syndical en plein essor.

Le décollage économique crée en effet des conditions favorables au développement de l'action revendicative. La métallurgie, la mécanique, l'automobile, la chimie connaissent un véritable boom entre 1896 et 1906. La concentration, encouragée par le capital financier, bouleverse l'Italie septentrionale alors que le protectionnisme freine la production de l'agriculture méridionale. La révolution industrielle renforce le poids d'un prolétariat urbain, grossi par des centaines de milliers de ruraux déracinés, et accroît le mécontentement de la paysannerie pauvre. La « question méridionale » commence à se poser avec acuité.

En 1904, le VIIe Congrès du P.S.I. constate l'échec du « socialisme giolittien ». Pourtant l'aile droite prend sa revanche en 1908. De nombreux jeunes socialistes rompent avec l'organisation pour se consacrer au syndicalisme révolutionnaire. Mais après l'épisode libyen le parti rejette à nouveau les thèses participationnistes au profit de la ligne intransigeante (juillet 1912) dont Mussolini est le remuant porte-parole.

Le mouvement syndical apparaît traversé par les mêmes divisions. La Confederazione generale del lavoro (C.G.L.) fondée en 1904 avait vu une importante minorité (l'Action directe) se constituer autour du secrétaire de la Chambre du travail de Parme, Alceste De Ambris. Au contraire de sa minorité, la majorité de la C.G.L. ne soutient pas les grèves insurrectionnelles qui éclatent à Parme et à Ferrare en 1908. En 1910 l'Action directe regroupe cent cinquante mille adhérents contre trois cent mille aux réformistes de la C.G.L. Elle bénéficie du soutien de tous les « soréliens », notamment celui du groupe des syndicalistes et socialistes

révolutionnaires de Naples (Arturo Labriola, Enrico Leone, Longobardi).

Le syndicalisme révolutionnaire italien est fortement marqué, dès son origine, par l'empreinte intellectuelle de Sorel.

Arturo Labriola (que l'on confond malencontreusement avec Antonio Labriola) fut le « disciple » italien le plus célèbre de Sorel dont il avait fait la connaissance en 1898, à Paris. A son retour en Italie, Labriola combat le réformisme de la direction du P.S.I. à la tête d'une équipe de jeunes intellectuels socialistes intransigeants. A partir de 1904 *La Propaganda* de Naples et *L'Avanguardia socialista* de Milan véhiculent fidèlement les idées du syndicalisme révolutionnaire français. Enrico Leone dirige, au même moment, à Rome, une autre publication pro-syndicaliste *(Il Divenire sociale)*. Leone qui attache plus d'importance que Labriola aux fondements économiques de la nouvelle doctrine reste davantage fidèle à l'esprit du matérialisme historique.

La référence à Sorel cimente, sur un plan théorique, l'ensemble du mouvement ouvrier d'action directe, qu'il s'agisse de ses théoriciens (Olivetti, Orano), de ses animateurs (De Ambris, Corridoni) et même des socialistes révolutionnaires (Longobardi). Cette configuration d'intellectuels et de dirigeants ouvriers rassemblait surtout des Méridionaux qui se proposaient de constituer l'armature d'une nouvelle classe politique nationale. Projet à comparer aux conditions politico-économiques de la période. Le « transformisme » giolittien, les problèmes de l'émigration et du protectionnisme suscitaient dans le Mezzogiorno l'hostilité croissante des élites et des masses populaires. Cet embryon de nouvelle classe politique devait réaliser l'alliance entre le prolétariat et la paysannerie, sur des objectifs radicalisés, et donc combattre toutes les incrustations du réformisme qui rivaient les dirigeants socialistes au libéralisme piémontais avancé.

La diversion libyenne encouragée par les tendances expansionnistes du capital italien allait étouffer la tentative dans l'œuf. Une partie des socialistes et des syndicalistes révolutionnaires se rapproche en effet, à l'occasion de l'expédition en Tripolitaine, du nationa-

lisme et de l'expansionnisme colonial. Dès 1909, *La Lupa,* revue florentine dirigée par Orano, avait entrepris de confronter les points de vue des uns et des autres. En 1910 la confluence est effective; au sommaire de *La Lupa* coexistent le syndicaliste Arturo Labriola [1], le chef du nationalisme de droite Corradini, le libéral conservateur Mario Missiroli, et Roberto Michels. Commun dénominateur entre ces hommes : leur sorélisme. La dérive, parallèle, de Sorel vers le traditionalisme justifie cette évolution [2].

Nombre de soréliens comme Leone et De Ambris rejettent l'expansionnisme. La conversion des autres était, partiellement, inscrite dans la nature même du syndicalisme théorique, dans son « exclusion-scission » (Santarelli) du tronc socialiste et dans la crise profonde du système libéral européen. Mais l'exemple, le prestige de Sorel devaient affaiblir la défense de groupes qui subissaient — par ailleurs — la pression formidable du nationalisme. En 1912 les soréliens qui ont résisté à la vague nationaliste quittent la C.G.L. Ils se regroupent dans l'Unione Sindacale Italiana (U.S.I.) de De Ambris. La revue de Mussolini, *L'Utopia,* réalise la convergence des pansyndicalistes et des représentants de la jeune gauche insurrectionaliste du P.S.I. C'est ainsi que lorsque l'U.S.I. prend l'initiative de mouvements particulièrement violents (la « semaine rouge » d'Ancône de juin 1914) elle est soutenue par les « révolutionnaires » du P.S.I. devenus hégémoniques dans leur formation.

La guerre et le problème de l'intervention provoquent des divisions et conduisent à des reclassements qui brassent à nouveau les soréliens. Le désordre est alors à son comble.

---

1. Arturo Labriola devient ministre de Giolitti au moment où le mouvement d'occupation des usines bat son plein.

2. Sorel refusa finalement de collaborer à *La Lupa.* Par contre il avait donné, peu avant, quelques articles à l'éclectique et prestigieuse *Voce* de Prezzolini dont l'antipositivisme militant cherchait à réconcilier des socialistes comme Salvemini, des nationalistes comme Papini et des néo-libéraux comme Croce.

LES RESURGENCES DU SORELISME APRES LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

En 1918, l'éclatement de la référence sorélienne est devenu irréversible. La majorité des courants de la gauche italienne se réclame, à un titre ou à un autre, de l'auteur des *Réflexions* : les organes culturels et militants de la lutte antifasciste, de la *Rivoluzione liberale* de Gobetti à l'*Ordine nuovo* de Gramsci, les syndicalistes de la C.G.L. et de l'interventionniste U.I.L... Mais seul Leone est demeuré véritablement fidèle à l'esprit de l'autonomisme syndical; il entreprend — mais en vain — une dernière expérience pratique avec le syndicat des cheminots. La diaspora continue : des soréliens de l'U.I.L. succombent au charme tapageur du syndicalisme « national ». De Ambris devient même chef de cabinet de D'Annunzio lors de l'éphémère République de Fiume. Certains, en plein confusionnisme, comme Malaparte, tentent de concilier le syndicalisme national avec le mussolinisme [1].

A partir de 1923, le fascisme met une sourdine aux anathèmes que Mussolini avait proférés lors de sa période révolutionnariste contre Sorel [2]. En 1932 le Duce continue, contre toute évidence, à accréditer la thèse de la continuité du syndicalisme révolutionnaire et du fascisme. Mussolini qui n'a jamais saisi l'irréductible moralisme et l'irrépressible aspiration libertaire de

1. Cf. Curzio Suckert (Malaparte) : *L'Europe vivante,* éditions de la Voce, Florence, 1923.

Malaparte, en plein confusionnisme politique, se retranche derrière l'autorité de Sorel qu'il cite à plus de vingt reprises.

2. Après sa victoire au Congrès de Reggio-Emilia (juillet 1912) sur les réformistes du P.S.I., Mussolini devient directeur de l'organe du parti (*Avanti*). Le leader de la gauche révolutionnaire éprouve le besoin de se démarquer de son sorélisme initial. Il rédige plusieurs violents éditoriaux contre Sorel qualifié de « ver de bibliothèque », de « Jésuite accompli », de « clown complètement liquidé en Italie »...

Sorel peut néanmoins se prévaloir du ralliement des « soréliens » connus comme Roberto Michels.

A l'autre extrémité du spectre politique, le radicalisme pro-bolchevique des années 1919-21, est également traversé par l'une des veines de l'inépuisable filon sorélien.

SOREL ET LE MARXISME CRITIQUE ITALIEN

L'œuvre marxiste de Sorel fut associée en Italie à la réaction contre l'économisme primaire de Loria, puis à la polémique révisionniste contre la nouvelle orthodoxie symbolisée par Turati. Elle ne souffrit pas d'une confusion avec le réformisme politique et poursuivit son cheminement propre, sans se confondre avec les thèses pansyndicalistes des *Réflexions.* Les *Saggi* (1903), les *Insegnamenti* (1907), ouvrages de réflexion théorique, maintiennent une forte présence de Sorel dans le marxisme italien d'avant-guerre. Ils jettent un pont entre les critiques labriolienne et gramscienne du positivisme et préparent l'ultime — et féconde — résurgence du sorélisme dans le mouvement ouvrier italien.

La victoire des bolcheviques est en effet ressentie par nombre de marxistes et de syndicalistes transalpins comme une « révolution contre *Le Capital* » (Gramsci). Les affirmations antigradualistes et radicales du socialisme révolutionnaire sont réactivées, à l'intérieur du P.S.I., par les partisans de l'adhésion à l'Internationale de Moscou.

De 1919 à 1921 les maximalistes, emmenés par Serrati, dominent le parti. Leur neutralisme pendant la guerre, leur adhésion sentimentale à la Révolution russe les propulsent à la tête d'une organisation qui rêve, par-delà ses déviations nationalistes et réformistes, de renouer avec la pureté d'un socialisme perdu. Pour Serrati le bolchevisme rompt avec la conception figée du socialisme orthodoxe et constitue le triomphe de la République des soviets. « Confusion entre le syndicalisme et le socialisme, le sorélisme et le marxisme »

(Leone), le maximalisme favorise un rapprochement avec les révolutionnaires d'inspiration pansyndicaliste. Au Congrès de Bologne, le vieux syndicaliste Enrico Leone est invité à présenter la position de son groupe. Aussi lorsque Sorel s'adresse, en octobre 1919, « à ses camarades d'Italie », est-ce aux maximalistes qu'il dédie son article. Mais c'est Gramsci qui lui répond [1].

L'épisode de l'*Ordine nuovo* (Gramsci, Togliatti, Tasca, Terracini) évoque le chapitre turinois de l'histoire du mouvement ouvrier italien. L'enthousiasme du groupe pour l'éruption des conseils d'usine de 1919 à 1923 suscite une réflexion renouvelée sur la valeur de l'initiative propre de la classe ouvrière. Le radicalisme prolétarien, le culte de la Révolution russe des ordinuovistes puisent directement dans le sorélisme.

Palmiro Togliatti a laissé deux témoignages irréfutables de cette présence de Sorel dans l'esprit des dirigeants de la revue turinoise. En décembre 1919 il consacre un important article de l'*Ordine nuovo* au syndicalisme théorique. Togliatti, qui stigmatise la dégénérescence du syndicalisme nationaliste, prend soin de séparer Sorel de ses épigones de l'U.I.L. Trois ans plus tard, Togliatti rédige la longue notice nécrologique de Sorel, dans *Il Communista.* Après avoir rappelé les dernières paroles publiques de Sorel (évoquant la situation tragique de la Russie soviétique, le vieil homme s'était écrié : « Il faut aller de l'avant! Il n'y a que cela! Il faut la sauver [2]! »), Togliatti conclut : « L'accent arraché par la crainte, le frémissement de l'espoir qu'on entend dans cette exclamation, c'est celui d'un homme qui a appris de Karl Marx le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté. Digne couronnement de la vie d'un penseur resté fidèle jusqu'à la fin à la meilleure part de lui-même. »

Le sorélisme des ordinuovistes a été clairement établi par Paolo Spriano [3]. Le groupe turinois s'est

---

1. Le troisième groupe pro-bolchevique, celui de Bordiga, qui prolongera la ligne extrémiste du socialisme napolitain dans le jeune parti communiste, rejette l'action directe.
2. Interview de Sorel publiée dans *L'Humanité* du 9 mars 1922.
3. *Gramsci e l'ordine nuovo,* Riuniti.

efforcé, à partir de 1919, d'adapter à la réalité locale les enseignements de la théorie révolutionnaire internationale : du sorélisme au léninisme, du syndicalisme « industriel » de De Leon à l'anarchisme italien.

L'influence bergsonienne sur le tout premier Gramsci s'est conjuguée avec le syndicalisme théorique qui marque la génération des jeunes socialistes des années 10. Dans sa chronique du 11 octobre 1919, Gramsci s'explique longuement sur son rapport à Sorel.

« Dans ce qu'il a écrit de meilleur il (Sorel) montre qu'il a réuni en lui un peu des vertus de ses deux maîtres : l'âpre logique de Marx et la chaleureuse et plébéienne éloquence de Proudhon... Il ne s'est enfermé dans aucune formule et, ayant conservé ce qui était vital et neuf dans sa doctrine, c'est-à-dire cette exigence hautement proclamée que le mouvement prolétarien s'exprime à travers des formes propres et donne vie à ses propres institutions, il peut aujourd'hui suivre non seulement d'un œil plein d'intelligence, mais aussi avec un esprit plein de compréhension, l'effort de réalisation entrepris par les ouvriers et paysans russes... C'est pourquoi sa parole ne peut laisser indifférent les ouvriers turinois, ces ouvriers qui ont si bien compris que les institutions prolétariennes doivent être " créées de longue main, si l'on veut éviter que la prochaine révolution ne soit qu'une colossale duperie ". »

Une année plus tard, au moment où il amorce son rapprochement avec Bordiga, Gramsci rédige un texte à valeur programmatique *(Le Parti communiste)* qui s'ouvre par une longue digression sur la conception révolutionnaire de Sorel.

Au-delà de ces témoignages directs, il convient de mesurer l'influence diffuse du sorélisme dans la pensée gramscienne des années 1918-1922. Badaloni a montré que le cadre théorique dans lequel Gramsci évolue alors, est celui que trace Sorel avec sa théorie de la spontanéité et sa thématique de la classe des producteurs. Sans doute la Révolution russe rend-elle caduque la problématique du mythe et met-elle à l'ordre du jour la question de la construction de l'instrument politique de la classe. Aussi deux tendances s'affrontent-elles

dans les « écrits de jeunesse » : l'une, le sorélisme, considère que le problème central est l'affirmation de la thématique de la scission et sa concrétisation dans des instruments de démocratie prolétarienne (les conseils) ; l'autre, d'influence bolchevique, pressent la nécessité de parvenir, grâce au parti, à une conception plus coordonnée.

LA RÉAPPROPRIATION DU SORÉLISME

De 1927 à 1936, Gramsci passe les six dernières années de sa vie dans les geôles fascistes. Ses relations avec le sorélisme se sont modifiées; non seulement parce que, devenu responsable d'un parti bolchevisé, Gramsci s'est débarrassé de certaines tendances spontanéistes, mais encore parce que sa réflexion se déploie désormais dans un contexte historique profondément modifié. Le reflux de la vague révolutionnaire invite le prisonnier à un effort d'analyse qui renouvellera la théorie marxiste des sociétés occidentales contemporaines.

Le second Gramsci critique sévèrement le syndicalisme des intellectuels d'avant-guerre, tout en analysant de façon compréhensive la réaction du mouvement ouvrier d'autoémancipation. Ses remarques sur le lien dialectique qui unit l'économisme à l'extrémisme de gauche, l'idéalisme au volontarisme, le sorélisme comme méthode et comme moyen constituent également une autocritique de ses choix de jeunesse. Aussi Sorel fait-il l'objet d'une réaction d'attirance/rejet. Rejet en ce sens qu'il représente le théoricien de la spontanéité et de l'autonomisme prolétariens dont Gramsci ne s'est que progressivement éloigné. Attirance car celui-ci partage — au-delà de différences historiques et individuelles évidentes — l'essentiel des préoccupations théorico-pratiques et éthiques de Sorel.

Jamais l'influence du sociologue français n'est plus présente, certes médiatisée et réappropriée, que dans

les *Cahiers de prison*. Elle fournit, davantage que l'apport léninien et même que la filiation labriolienne, les matériaux conceptuels qui permirent à Gramsci d'élaborer ses thèses les plus novatrices. Les concepts centraux de la pensée gramscienne (le bloc historique, idéologique, l'hégémonie, la réforme intellectuelle et morale) ont pour origine des textes et des remarques de Sorel que Gramsci ne cessera jamais de lire et de commenter tout au long de cette période. Le matérialisme historique n'est-il pas une « philosophie de la praxis » aussi bien pour l'un que pour l'autre; même condamnation des incrustations positivistes qui sclérosent le marxisme, dénonciation identique du mécanisme et de l'évolutionnisme sociologique, refus partagé de la philosophie spéculative, volonté commune de dépassement de l'horizon étroit du monde bourgeois par l'intervention consciente des individus dans le processus historique.

Le caractère ambivalent de la relation de Gramsci à Sorel est illustré, par exemple, par un texte des *Cahiers* de 1928 intitulé : « Sorel, Proudhon et de Man ». Gramsci invite ses lecteurs à une réévaluation, sous bénéfice d'inventaire, de l'œuvre de Sorel : « Il faudrait séparer, par une analyse attentive, ce qu'il y a dans ses œuvres de superficiel, de brillant, d'accessoire, ce qui se rattache aux contingences de la polémique improvisée, et ce qu'il y a de *charnu* et de substantiel, pour le faire pénétrer, ainsi défini, dans le cercle de la culture moderne. »

Appel qui a trouvé un écho, quarante ans plus tard, dans le pays où Sorel avait longtemps placé ses espoirs.

Le « Mai rampant » italien de la fin des années 60 a commencé à bouleverser le cadre institutionnel en place; le dynamisme des conflits sociaux, l'enrichissement de la conscience politique des travailleurs, le mouvement des délégués d'ateliers et des conseils de zone furent les facteurs d'une véritable renaissance des postulats et des méthodes d'action préconisées, au début du siècle, par la nouvelle école marxiste, syndicaliste et révolutionnaire. En plus des savantes recherches, de caractère historique, l'intérêt que suscite Sorel en Italie peut être relevé par deux indices.

En premier lieu par l'abondance des rééditions avec une accélération de leur rythme de publication depuis quelques années. Si bien qu'aujourd'hui la majeure partie de ce qui compte dans l'œuvre de Sorel est proposée, en format de poche, au public italien.

Second indice : ces publications ne sont nullement désincarnées. Présentées de façon vivante par des théoriciens représentatifs du marxisme italien (Bobbio, Cavallari, Badaloni), ces rééditions animent des controverses qui trouvent place jusque dans *Critica marxista,* la revue du P.C.I. Badaloni, qui apparaît à certains comme le meilleur dialecticien d'une « gauche » communiste théorique, a causé un certain émoi en publiant — en 1975 — son iconoclaste *Marxisme de Gramsci.* Dans cet ouvrage — l'un des best-sellers de la maison Einaudi — Badaloni situe Sorel et Lénine sur le même plan, celui de pères nourriciers de Gramsci. « L'actualité » de Sorel, sa critique du réformisme, sa problématique de l'autoémancipation constituent, selon l'auteur, « le moment nécessaire pour un bond en avant ultérieur dans la construction de socialisme ». Et Badaloni conclut, de façon significative, son essai en insistant sur la continuité d'inspiration qui relie la pensée radicale et libertaire de Sorel à la construction antirévisionniste de Gramsci : « Ce que Sorel avait séparé apparaît (chez Gramsci) recomposé et porté à un niveau supérieur de réappropriation. Il est important que cette recomposition (du marxisme) ne soit pas perdue. »

CHAPITRE IV

SOREL ET LA RÉVOLUTION AU XXe SIÈCLE

La fortune du sorélisme, en France et plus encore à l'étranger, pose le problème de l'autonomie, de la vie propre de l'idéologie. Conçu comme la théorie de l'autoémancipation d'un prolétariat accédant à la pleine conscience de son altérité et de son universalité, le syndicalisme révolutionnaire n'a pas rencontré les bases économiques et sociales de son ambition historique. Parmi les nombreuses contradictions qui caractérisent la pensée de son principal théoricien, Georges Sorel, cette dernière n'est pas la moindre.

Partout ce sont les éléments du prolétariat jetés brutalement dans la production ou menacés non moins brutalement d'une déqualification professionnelle qui constituent le *substratum* de masse de cette réaction spontanée. Les dockers de Trondheim et de Glasgow donnent la main aux mineurs péruviens, aux ouvriers du textile de Lawrence [1], aux métallurgistes de Pétrograd, aux journaliers de Ferrare. Ailleurs, notamment en France, ce sont les professionnels, l'élite traditionnelle des travailleurs manuels, qui projettent de franchir d'un seul bond la distance qui sépare une société précapitaliste d'une civilisation des producteurs.

1. Lawrence (Massachusetts) vit se dérouler en 1912 une grande grève qui mobilisa pendant plusieurs semaines des milliers d'ouvriers, tous immigrés, à l'initiative des militants des I.W.W.

Le capitalisme parvenu à son stade de développement impérialiste, à l'aube de ce siècle, atteint inégalement les différentes formations sociales. Cette hétérogénéité que Sorel fut l'un des premiers à apercevoir, fragmente la prise de conscience entre les prolétaires nationaux, et à l'intérieur des frontières, entre les différentes couches qui les composent. Le procès de la concentration capitaliste accentue cette diachronie en même temps qu'il aggrave les contradictions entre le capital et le travail. La lente intégration du mouvement ouvrier dans les institutions de paix sociale est brusquement remise en cause, particulièrement là où la social-démocratie n'a pas assuré son hégémonie sur la classe ouvrière. Mais il s'agissait de pays où l'essor des rapports de production était récent et où, par conséquent, le prolétariat demeurait une classe embryonnaire. La geste ouvrière, l'épopée des grèves des années 10, fut soit l'œuvre d'un prolétariat inexpérimenté, très minoritaire au sein du peuple, soit l'œuvre, comme en France, d'élites prolétariennes ou petites-bourgeoises minoritaires dans leur propre classe. Parfois comme en Italie, elle fut les deux simultanément, aussi bien dans le Nord industrialisé que dans le Mezzogiorno prolétarisé [1].

Le postulat initial de cette forme de socialisme d'autoémancipation dont Sorel tenta la plus grandiose synthèse était ainsi miné, dès l'origine, par une contradiction provisoirement insurmontable entre la fin et les moyens.

L'impasse pratique devant laquelle se trouvait l'ensemble du mouvement ouvrier de cette période ne pouvait conduire qu'à un blocage de l'Histoire considérée dans sa dimension dialectique. Le repliement du socialisme au sein de la société civile (au sens hégélien), le bernsteinisme, fut la première réponse apportée à cette situation. Le révisionnisme de droite accepta que le mouvement historique se réalisât à l'intérieur de la vieille formation sociale. L'orthodoxie répliqua,

---

1. Puisque nombre de travailleurs des régions industrialisées venaient du Midi et que les élites du socialisme révolutionnaire étaient le plus souvent d'origine méridionale.
Cf. Michels : *Le Mouvement socialiste,* 1907, n° 191, p. 350.

en brandissant les dogmes de l'effondrement inéluctable du système : mais la pratique quotidienne démentait cette eschatologie et les textes n'étaient plus que des prétextes mystificateurs. La réaction spontanée à ces deux variantes du réformisme fut l'explosion ouvrière du début du siècle, irruptions inattendues, mouvements simultanés, partiels et violents qui témoignèrent de l'irrépressibilité de la révolte prolétarienne. Le sorélisme fut le produit et l'expression théorique de cette situation; mais il fut, en raison du génie de son auteur, plus et moins à la fois.

Le sorélisme fut davantage qu'une théorie du syndicalisme révolutionnaire : il fut et reste une métaphysique du socialisme, prenant appui sur une théorie de la connaissance, une réflexion inégale mais profonde sur le matérialisme historique et une méditation puissante sur le devenir des civilisations, des religions et des sociétés. Il fut — et reste — un réquisitoire impitoyable contre toutes les formes de déviations réformistes et bureaucratiques, depuis l'enlisement social-démocrate jusqu'aux manifestations les plus barbares des dictatures exercées au nom du prolétariat. Il fut enfin la première critique révolutionnaire du marxisme « idéologisé » de ce demi-siècle.

En revanche, le sorélisme ne peut entièrement s'identifier au syndicalisme révolutionnaire; il n'adhère pas à certains de ses aspects fondamentaux, comme le sabotage; il n'exerça qu'une influence médiatisée sur un mouvement qui privilégiait l'action au détriment de la réflexion et qui se méfiait des intellectuels, fussent-ils sincèrement ouvriéristes, comme Sorel. Enfin et surtout le syndicalisme ne fut qu'un moment de la quête révolutionnaire de Sorel.

Car Sorel fut le plus politique des syndicalistes, le plus marxiste des libertaires et le plus libertaire des marxistes. A ces divers titres il a tracé les linéaments du cheminement de la Révolution au xxe siècle. Ses *Matériaux d'une théorie du prolétariat* peuvent apparaître hétéroclites, mal ajustés : ils forment pourtant la trame du radicalisme révolutionnaire contemporain.

SOREL ET LE VOLONTARISME ÉTHIQUE

Le syndicalisme révolutionnaire, ce « révisionnisme de gauche » pour parler comme Michels mais aussi comme Lénine [1], constitue l'une des sources du gauchisme. Pour l'auteur de *La Maladie infantile du communisme,* l'extrémisme de gauche apparaît comme une sorte de châtiment pour les déviations opportunistes du mouvement ouvrier. Caractérisé par une instabilité chronique, il fait osciller une fraction du prolétariat et de la petite bourgeoisie de la soumission à la révolte, du révolutionnarisme au réformisme. Gramsci a précisé cette analyse en montrant le lien qui unit le libéralisme économique, particulièrement sous sa forme libre-échangiste, au syndicalisme théorique de son temps [2]. Il a surtout lumineusement établi que le refus du compromis, l'intransigeance apocalyptique, la négation nihiliste sans affirmation pratique, programmatique de la nécessaire restructuration de la société dissimulaient, « derrière la liberté (libre-arbitre, élan vital), un maximum de déterminisme, derrière l'idéalisme, un matérialisme absolu [3] ».

L'œuvre de Sorel, ses engagements successifs et contrastés peuvent illustrer, au moins partiellement, ces propositions. Le « révisionnisme de gauche » de Sorel reflète incontestablement les contradictions du syndicalisme révolutionnaire, cette matrice du gau-

1. Cf. LÉNINE : *Œuvres* (Moscou), tome 15, pp. 34-35, 1908. « Le " révisionnisme de gauche " qui apparaît aujourd'hui dans les pays latins comme un " syndicalisme révolutionnaire " s'adapte lui aussi au marxisme en le « corrigeant ». Labriola en Italie, Lagardelle en France, en appellent à tout bout de champ de Marx mal compris à Marx bien compris. »

2. Cf. « Notes sur Machiavel. » Cette constatation vaut surtout pour le syndicalisme révolutionnaire méridional italien. Mais on se souvient que Sorel lui-même comptait sur le « manchesterianisme » pour régénérer la force primitive de la bourgeoisie et qu'il appréciait l'enseignement économique néo-libéral de Pareto.

3. « Notes sur Machiavel. » Editions Sociales, p. 421.

chisme contemporain. Il est, on ne le rappellera jamais assez, le produit d'une conjoncture bloquée, d'une inhibition des forces productives dans une période de radicalisation de la lutte des classes.

Le sorélisme comme théorie *datée* du mouvement ouvrier d'autoémancipation bute sur l'impuissance pratique du syndicalisme révolutionnaire. Sorel cherche à maintenir à tout prix la tension, la perspective à la fois lointaine et immédiate du millénarisme; son vigoureux moralisme nourrit un extrémisme politique, son apriorisme technologique a pour corollaire un activisme anti-intellectualiste. Le saut dans l'inconnu, l'appel à la violence salvatrice de minorités agissantes, l'élitisme et l'ouvriérisme se fondent dans le maelström du volontarisme; le véritable problème, pour lui, n'est pas tant de « trouver des préceptes ou même des exemples, mais de mettre en action des forces capables de rendre la conduite conforme aux préceptes et aux exemples [1] ».

Ce volontarisme éthique fonde, en dernière analyse, la double démarche, paradoxalement alternative et confondue, qui caractérise selon nous la pensée politique de Sorel : d'une part un « réformisme révolutionnaire » avant la lettre qui postule la multiplication de « contre-pouvoirs », la montée des luttes « significatives »; d'autre part (et concomitamment) l'appel à la rupture inaugurale, instantanée, irréversible qui donnera le signal des temps modernes. Car Sorel avait compris que le pouvoir est *un*, qu'il doit être brisé et non pas aménagé. Mais il avait également pris la mesure de l'ampleur et de la durée des bouleversements qu'implique le passage d'un mode de production à un autre. Aussi Sorel ne confond pas les perspectives, même lorsqu'il cherche à faire emprunter des raccourcis à l'histoire. La civilisation future ne surgira pas instantanément; elle devra être précédée par un long travail d'investissement de la société civile, par l'émergence d'une contre-société qui se constituera en tant que telle par son opposition à la société bourgeoise.

---

1. Introduction au *Système historique de Renan*, p. 300.

Sorel poursuit, quelle qu'ait été la forme de son engagement, un seul et même propos : exaspérer les tensions qui lézardent l'édifice capitaliste pour favoriser l'éclosion d'une civilisation des producteurs. L'ambivalence de la pensée politique sorélienne — ce réformisme et ce révolutionnarisme étroitement liés — découle d'une volonté émancipatrice, impuissante, faute de stratégie révolutionnaire opératoire. Car le mythe ne pouvait remplacer la classe, le syndicat ou le parti défaillants.

Sorel précurseur du « gauchisme » théorique est sans aucun doute le premier représentant, et non le moindre, de cette lignée subversive qui, de Rosa Luxemburg à Marcuse, de Lukacs à Castoriadis, apparente tous ceux qui ont cherché à échapper à la viscosité des structures, au pratico-inerte évoqué par Jean-Paul Sartre.

SOREL ET LA CRITIQUE RÉVOLUTIONNAIRE DE LA RÉVOLUTION AU XX[e] SIÈCLE

Sorel a exprimé et magnifié l'impuissance pratique d'une fraction du mouvement ouvrier; mais il s'est élevé au-dessus des conditions de son époque en établissant les conditions de possibilité (ou d'impossibilité) de la révolution moderne.

Il a entrevu les difficultés de la visée révolutionnaire qui repose soit sur une thématique spontanéiste de la conscience de classe, soit sur une problématique élitiste, parfois sur les deux. Lénine ne fut-il pas, avec l'Etat et la Révolution, l'un des grands théoriciens du communisme et avec son *Que faire?* (et sa pratique) le véritable maître-d'œuvre de l'avant-gardisme et du substituisme?

Un demi-siècle après Sorel, Jean-Paul Sartre tente d'apporter une solution à cette question de méthode préjudicielle. Et curieusement il rejoint, certainement sans le soupçonner, l'auteur des *Réflexions*. Pour Sartre la rupture est l'œuvre de groupes novateurs qui arrivent

à s'arracher d'une société en voie de massification. Le surgissement du groupe s'effectue au cours d'une action collective, qui explose librement, d'une praxis qui nie comme impossible l'impossiblité d'agir et qui transforme la qualité des relations entre les membres du groupe. Cette praxis, par laquelle ils recouvrent l'usage concret de la liberté, les rend novateurs. Cependant l'enthousiasme créateur tombe, plus ou moins, rapidement avec l'institutionnalisation du groupe. Les phases suivantes du processus sont, selon l'auteur de la *Critique de la Raison dialectique,* la juridiction, la terreur et enfin la bureaucratisation. Toute l'œuvre de Sorel — on l'a montré — est dominée par une intuition semblable : aucune pensée révolutionnaire, aucun groupe « élu » ne peut durablement développer la dialectique de la libération. « L'histoire des ordres religieux, au Moyen Age, montre à nu les vices de ces sociétés de solidaires; au moment de la fondation, il y a une grande ardeur, qui dépend de l'autorité d'un homme, de la communauté de sentiments qui existe entre les frères; mais il ne faut jamais attendre beaucoup d'années pour voir l'ordre décliner; alors paraît un réformateur qui soulève un vif enthousiasme; et les choses marchent à peu près, tant que l'émotion dure, puis la décadence reparaît. Les factions politiques s'organisent, d'une manière analogue; elles ne durent pas bien longtemps, sans s'altérer profondément, parce qu'elles ont, en grande partie, pour base, des attractions sentimentales [1]. »

Même le prolétariat, dépositaire d'une mission historique, doit être continuellement transcendé par l'exemple héroïque d'élites révolutionnaires. Et la grève générale pour Sorel fournit l'équivalent de ces accidents qui, pour Sartre, font entrer les groupes en fusion.

La lucidité de Sorel s'est exercée sur tous les facteurs de sclérose, de déviation et de perversion de la théorie socialiste. A ce titre il fut le premier critique révolutionnaire du marxisme politique. Le révision-

1. *L'Ancienne et la Nouvelle Métaphysique,* pp. 249 et 250.

nisme théorique de Sorel n'intéresse que l'histoire du mouvement des idées. Sorel y tient une place de choix avec — et contre — Bernstein. Mais sa critique de l'idéologisation du marxisme et sa dénonciation de la bureaucratisation du mouvement ouvrier concernent l'histoire vivante, celle de notre passé immédiat et de notre futur incertain. Elle est une exhortation à la révolution ininterrompue, au retour au marxisme originel, pragmatique et activiste des *Thèses sur Feuerbach,* de la *Critique du programme de Gotha,* au mouvement ouvrier d'autoémancipation mûri par les conditions de la production progressiste.

Marx lui-même semble s'être parfois laissé entraîner par la tentation intellectualiste : « Il a cru que les systèmes de production se succèdent en faisant disparaître, à peu près complètement, les systèmes antérieurs; il a cru, avec Hegel, que le développement de l'Esprit domine l'Histoire [1]. » Aussi le véritable marxisme ne peut-il faire l'économie d'une analyse matérialiste du fonctionnement concret de l'idéologie — fût-elle marxiste : « On peut dire assez exactement que l'idéologie socialiste n'est qu'un reflet des conditions au milieu desquelles la classe ouvrière acquiert la notion du rôle qu'elle peut remplir; si bien que les rapports sociaux dans lesquels se fait la lutte des classes, dominent les théories et que celles-ci sont toujours notablement en retard sur le mouvement social [2]. »

Le marxisme ne doit pas être confondu avec un positivisme qui le conduirait à mettre exclusivement l'accent sur la détermination économique, sur ces lois aveugles, abstraites — comparables à celles de la nature — qui règleraient les processus sociaux, indépendamment de la volonté des hommes. On ne doit pas chercher à projeter sur toute l'histoire de l'humanité les caractéristiques de la seule phase capitaliste, observée par Marx, dans un seul pays, sur une période limitée.

Le marxisme ne peut pas davantage se dessécher en une simple technique de prise du pouvoir, tendant à l'établissement d'une nouvelle dictature, quand bien

1. Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme? », déjà cité, p. 73.
2. *Revue politique et parlementaire,* 1898, p. 60.

même elle serait d'inspiration prolétarienne. « La *nouvelle école* raisonne tout autrement; elle ne peut accepter l'idée que le prolétariat ait pour mission historique d'imiter la bourgeoisie; elle ne conçoit pas qu'une révolution aussi prodigieuse que celle qui supprimerait le capitalisme, puisse être tentée pour un minime et douteux résultat, pour un changement de maîtres, pour la satisfaction d'idéologues, de politiciens et spéculateurs, tous adorateurs et exploiteurs de l'Etat [1]. »

Le marxisme doit se juger aux résultats qu'il produit; il ne se justifie que s'il développe ses virtualités activistes en mettant en œuvre ses fonctions critique, pragmatique et axiologique : il est création perpétuelle, révolution dans la Révolution, école de vie et non pétrification.

SOREL ET L'AUTOÉMANCIPATION

Yvon Bourdet a affirmé récemment que la théorie de l'autonomie révolutionnaire du prolétariat mettait radicalement en question le rôle du militantisme. Le militant, particulièrement l'intellectuel, qui inscrit son action dans cette perspective ne peut, pour être conséquent avec lui-même, donner qu'une adhésion active et subordonnée à la cause de l'autoémancipation du prolétariat [2]. Pessimiste pour le présent et optimiste pour le futur, ce type de militant a pour ambition de favoriser l'apparition des conditions qui le rendront inutile.

Dans cette acception, Sorel fut, sans conteste, un serviteur désintéressé du socialisme d'autoémancipation, se bornant à « éveiller » les consciences par des conférences, des brochures et des livres. Il fut également un théoricien de l'autoémancipation en ce sens que sa visée fondamentale n'était pas la conquête du pouvoir mais sa dissolution, la disparition de toute

1. *Réflexions,* p. 266.
2. *Qu'est-ce qui fait courir les militants,* Stock 2, 1976.

classe dirigeante. Mais le sorélisme, tel du moins que nous nous sommes attaché à le recomposer, n'offre pas une théorie de l'autoémancipation aussi systématique, par exemple, que celle de Pannekoek et des autres représentants du communisme des conseils.

Sorel rejette le spontanéisme d'un certain anarcho-syndicalisme de son époque; sur un plan théorique il s'inscrit entre les thèses de Lukacs, pour qui la conscience de classe ne pouvait se révéler que dans et par la praxis révolutionnaire d'une minorité de prolétaires, et celles de Rosa Luxemburg dont la thématique « autonomiste » de la conscience de classe tendait à réclamer un échange dialectique et démocratique entre les organisations ouvrières et le prolétariat. D'un point de vue pratique il se situe entre la conception du léninisme organisationnel et la problématique gramscienne de la conquête de l'hégémonie. Sorel se trouve au centre des principales interrogations qui résultent des expériences révolutionnaires contemporaines; non seulement parce qu'il a démonté, par avance, les rouages des nouveaux mécanismes de domination, mais encore parce qu'il a forgé, sans les ordonner, quelques-uns des principaux concepts utilisés par les différents courants qui se réclament aujourd'hui du socialisme non réformiste.

L'écartèlement du sorélisme entre les diverses écoles qui se proposent de conduire le prolétariat vers son émancipation entraîne l'éclatement de cette pensée en de multiples et contradictoires retombées. D'où ses limites, sa richesse, sa dimension pathétique. Précisons : la source du « pluralisme dramatique » (Goriely) de Georges Sorel ne réside pas dans une conception janséniste — préexistentialiste — de la liberté de l'homme. Sans doute Sorel voit-il dans le socialisme le moyen — adapté à la phase historique — de réconcilier l'humanité avec elle-même, l'instrument de la révélation de l'éthique prolétarienne, le lieu d'une nouvelle métaphysique. Mais le pluralisme effectivement tragique qui parcourt l'œuvre de Sorel résulte, selon nous, de l'acuité d'un regard qui constate l'impuissance de son temps à surmonter la scandaleuse contradiction qui oppose — tout en les reliant dialectiquement — l'autoémancipation à l'hétéroémancipation.

Davantage qu'une théorie pleinement satisfaisante et sans doute illusoire — de l'autoémancipation — l'œuvre de Sorel est un appel incessant à la rupture inaugurale, à l'activation de la lutte des classes dans toutes les instances économiques, idéologiques, politiques du champ social. Elle se veut une tentative d'interprétation et de contestation révolutionnaires du marxisme, tentative élaborée à l'aube du XXe siècle mais dont les avertissements valent pour le crépuscule de notre siècle. Elle se présente surtout comme une arme au service du prolétariat, cet agent anonyme, autonome et imprévisible du devenir historique.

Le sorélisme ne peut s'appréhender comme doctrine politique, fût-elle tendue vers la disparition de la politique comme forme historique de domination de l'homme sur l'homme. Il se veut maïeutique au service de l'avènement de cette *révolution absolue* dont Sorel ne désespéra jamais d'apercevoir le magnifique lever de soleil annoncé par Hegel.

POSTFACE

VERS UNE POLITIQUE DE L'AUTOGESTION

DU BON USAGE D'UN MYTHE...

Sorel, théoricien du mouvement ouvrier d'action directe de la fin du XIX[e] siècle, a systématisé plus radicalement que Marx ou Proudhon une problématique de l'autogestion. Mais il demeure, comme ses maîtres, un homme de la préhistoire de l'ère autogestionnaire. Il exprime — et magnifie — les aspirations d'un mouvement social encore largement composé de professionnels, de compagnons, d'artisans. Il interprète les espoirs, et surtout les craintes de couches sociales menacées dans leur intégrité physique et morale par le développement du mode de production capitaliste. La prolétarisation des élites populaires rôde en cette aube de l'impérialisme. Le peuple laborieux et idéaliste des bourgs et des faubourgs, le peuple révolutionnaire célébré par Michelet agonise. Et avec lui ces solides traditions d'indépendance professionnelle et culturelle qui lui donnaient son âme plébéienne.

La révolte du syndicalisme révolutionnaire était vouée à l'insuccès. Entreprise désespérée, minoritaire mais volonté authentiquement plébéienne de promouvoir une civilisation des producteurs fondée sur l'autodétermination généralisée. A cette situation correspond

le sorélisme qui apparaît bien « une philosophie des *bras* et non une philosophie des têtes, car il n'a qu'une seule chose en vue : amener la classe ouvrière à comprendre que tout son avenir dépend de la lutte de classe; l'engager dans une voie où elle trouve les moyens, en s'organisant pour la lutte, de se mettre en état de se passer de maîtres, lui persuader qu'elle ne doit pas prendre d'exemples dans la bourgeoisie [1] ».

Aujourd'hui, alors que l'aspiration autogestionnaire sourd de la société française, on constate une contradiction entre sa visée globale et l'assise sociale encore limitée des forces qui y adhèrent. La nouvelle révolution industrielle que la France a vécue depuis le début des années 50 s'est soldée par une prolétarisation d'une ampleur sans précédent [2], par une déqualification massive du travail manuel [3]. La bipolarisation de la classe ouvrière, résultat d'une croissance simultanée des emplois les plus *et* les moins qualifiés, s'est accentuée. Une évolution semblable a bouleversé la structure des tâches d'encadrement et de conception. Victimes à leur tour des conséquences de l'organisation capitaliste de la production, bien que moins directement et moins durement exploitées, les couches salariées « intermédiaires » apparaissent particulièrement sensibles aux revendications *gestionnaires*. Une idéologie autogestionnaire, au sens vague et ambigu du terme, apparaît, surtout véhiculée par les porteurs de savoir, techniciens, ingénieurs, cadres, salariés des professions dites « sociales »... Contrairement à la peau de chagrin sociologique sur laquelle prenait appui le socialisme révolutionnaire (élites traditionnelles de la classe ouvrière en déclin et éléments révoltés des couches récemment prolétarisées), la base sociale d'un certain projet auto-

---

1. *La Décomposition du marxisme*, p. 56.

2. Entre 1954 et 1974 le nombre d'agriculteurs est passé de 3 966 000 à 1 900 000, celui des petits commerçants de 1 250 000 à 1 000 000.

3. L'accroissement du nombre des ouvriers pendant cette période (+ 1 535 000) est à lui seul plus important que l'effectif global des cadres supérieurs (1 150 000). La proportion des O.S. et manœuvres dans la population active a augmenté de 13 pour cent à 23 pour cent tandis que la proportion des ouvriers qualifiés est tombée de 48 pour cent à 38 pour cent.

gestionnaire contemporain apparaît portée par le mouvement économique et social : couches salariées en rapide essor des secteurs entraînants de l'économie (chimie, électronique, énergie...), personnel des grandes fonctions sociales entrées en crise (enseignement, santé, crédit...). Le socialisme révolutionnaire d'hier n'avait pas les moyens de son ambition; l'autogestion de demain doit avoir l'ambition de ses moyens.

Le danger d'un dévoiement technocratique de la dynamique autogestionnaire existe en effet; il se trouve illustré par les difficultés que rencontre l'expérience yougoslave à sécréter des mécanismes d'autodéfense du système [1]. Plaisante révolution que celle qui consisterait, après avoir donné congé aux patrons et dirigeants en place, à rehausser tout un chacun d'un échelon. Ce glissement homothétique ne profiterait qu'à une pellicule de bénéficiaires; il transférerait le pouvoir actuellement détenu par les gestionnaires du capital privé aux seuls gestionnaires du capital « social ». Il en découlerait une *nouvelle et merveilleuse servitude,* celle résultant d'un autre modèle de domination, subtilement inégalitaire, justifié et légitimisé par la « compétence » et le « savoir-faire ». Risque qui pourrait se concrétiser immédiatement, ou sans doute, plus lentement, par la confiscation progressive du pouvoir et la reconstitution de nouveaux privilèges transmissibles.

La nature et la qualité du rassemblement qui donnera naissance au front de classe socialiste constituent, à cet égard, une question décisive : comment cimenter le bloc offensif et durable des couches salariées récentes et anciennes [2]? comment assurer à la classe ouvrière — celle qui n'a rien d'autre à perdre que ses propres chaînes — une réelle et indispensable hégémonie, tout au long du processus de transition? Comment ménager

---

1. Cf. Edouard Kardelj : *Les Contradictions de la propriété sociale dans le système socialiste,* Anthropos.

2. Précisons que pour nous, contrairement à ce qu'affirment les tenants « modernistes » d'un nouveau bloc historique ou les sociologues de la « nouvelle classe ouvrière », la « révolution scientifique et technique » n'a pas substitué à une classe ouvrière « ancienne » une « nouvelle » classe technicienne.

les nécessaires alliances du « bloc salarial » avec la petite et moyenne bourgeoisie sans édulcorer le tranchant anticapitaliste du programme, ni oublier la perspective autogestionnaire? Les réponses renvoient à la cohésion du mouvement populaire, à la solidité de l'accord, liant les organisations qui en sont le produit et l'expression : problème théorique [1], programmatique [2] mais également pratique. Car si l'interrogation autogestionnaire se pose à l'ensemble du mouvement ouvrier, force est de constater que seule une partie de celui-ci se réclame, à un titre ou à un autre, de l'autogestion.

La capacité du Parti socialiste et, sur un autre plan, celle de la C.F.D.T., à inscrire dans la perspective de l'autogestion les profonds changements que l'application du Programme commun de gouvernement rendra possible devraient être concrétisées sur le terrain par leurs militants. Il n'est que temps de clarifier certaines ambiguïtés qui entourent encore la référence autogestionnaire : l'autogestion ne doit pas servir de cheval de Troie au réformisme moderne dans le mouvement ouvrier.

Le vocable *autogestion* peut en effet fournir au réformisme le supplément d'âme qui lui a fait longtemps défaut, l'utopie poétique d'une politique platement cogestionnaire s'inscrivant dans la ligne de plus grande pente du système actuel. L'importance des investissements fixes mis en jeu, la fragilité des processus technologiques, la sensibilité croissante à la concurrence internationale peuvent conduire le capitalisme à proposer un nouveau pacte social. Et à en payer le prix en octroyant des concessions non négligeables aux salariés. Cette stratégie, illustrée partiellement par l'action du gouvernement Chaban-Delmas, apparaît aujourd'hui frappée de sénescence par la crise économique. Une modalité différente de gestion du système s'affirme au contraire à mesure que la probabilité d'une victoire

---

1. Auquel le parti socialiste a consacré ses « quinze thèmes sur l'autogestion ».

2. Cf. *Programme du parti socialiste (Changer la vie)* et *Programme commun de gouvernement*, Flammarion, 1972.

électorale de la gauche se précise. Selon ses protagonistes l'alliance des couches « nouvelles » du salariat, des secteurs « non sclérosés » de l'économie, des éléments « modernistes » du patronat, permettrait d'aligner la France sur les modèles de la cogestion industrielle à l'allemande et de la démocratie sociale à la scandinave. Pour réussir, ce projet doit bénéficier de l'appui d'une partie du monde du travail, notamment de relais syndicaux. Aussi le terme qui le qualifie, selon nous, de la façon la plus pertinente est celui de projet *néo-travailliste* [1] : culte de la modernité, de l'économisme et de la technicité, de la mondialisation (avec ses variantes tiers-mondialistes et européistes), exaltation de la décentralisation, de la prise de responsabilité de petites équipes, de la démocratie de base.

L'AUTOGESTION, NOUVEAU MILLENARISME?

C'est à la lumière de ce projet qu'un certain usage de l'autogestion peut se révéler pervers. Le terme générique d'autogestion est susceptible d'enfermer — telle la Boîte de Pandore — les espérances, parfois contradictoires, de couches sociales et de sensibilités variées. Pour des techniciens et cadres intermédiaires il peut *dessiner en creux* [2] les contours d'une société débarrassée des contraintes professionnelles et sociales qu'ils subissent; pour des travailleurs récemment prolétarisés, dépourvus de traditions ouvrières, l'autogestion s'identifie plus spontanément à l'explosion qui les libérera instantanément des contrôles humiliants des *petits chefs,*

---

1. Par référence au modèle travailliste classique qui pratique une stricte division des tâches politiques et syndicales, le parti n'étant que l'excroissance parlementaire de l'organisation syndicale.

2. Pour employer la logomachie christiano-spatio-temporelle de cette idéologie autogestionnariste (cf. « Les pistes que l'on trace »... « les carrefours où les militants en recherche... mettent en commun »).

des tâches aliénantes, du travail contraint. Enfin pour une partie de la technostructure l'autogestion peut signifier tout simplement la modification — à son profit — des rapports de pouvoir. Ces diverses acceptions postulent l'avènement du (deuxième) millenium : paradis terrestre où O.S., techniciens et cadres pourraient donner libre cours à leurs talents, affirmer leur créativité, univers évanescent d'où l'autorité se serait évaporée telle la rosée par un beau matin de printemps. La dilution de l'organisation sociale actuelle, sans restructuration de nouvelles relations entre les hommes participe d'une illusion comparable à celle du syndicalisme révolutionnaire d'avant-hier. Illusion qui favorise parfois la dissociation idéologique entre les principes et les actes. Maximalisme apocalyptique, activisme et réformisme pratique sous couvert d'apolitisme peuvent en effet faire bon ménage. Sur un plan théorique le refus d'une réflexion concrète portant sur les conditions de la transition, les réticences à l'égard de l'action commune avec communistes et cégétistes, la critique des nationalisations « centralisatrices » tracent les lignes de force d'une variable gauchisante du néo-travaillisme. Gilbert Declercq, le leader de la C.F.D.T. des Pays de la Loire, n'hésite pas à rappeler combien le débat sur la propriété sociale des moyens de production a longtemps divisé la centrale du Square Montholon. Sur les banderoles d'un congrès fédéral de la chimie on pouvait ainsi lire : « planification démocratique + autogestion = socialisme » ; ce qui revenait à faire l'impasse à l'exigence première d'une propriété sociale des moyens de production [1]. La place accordée aux conflits *significatifs*, les tentatives de généralisation (1 000 Lip !), devaient favoriser l'émergence d'un « pôle autogestionnaire », alternative non réformiste au laborieux rassemblement politique d'une gauche qui n'en finissait pas de mettre fin à ses divisions. La sensibilité démocrate-chrétienne radicalisée qui charpentait la stratégie dite autogestionnaire pouvait convenir à la fois à certains travailleurs très combatifs mais dépourvus de traditions

1. Gilbert DECLERCQ : *Syndicalisme en liberté*, Seuil, p. 46 et suiv.

de lutte de classe et à certains dirigeants peu désireux de soutenir une expérience unitaire de gauche. Ainsi les Pays de la Loire C.F.D.T. étaient-ils classés à la droite de la confédération... parce qu'ils préconisaient l'unité d'action avec la C.G.T., affirmaient l'importance des revendications de masse et défendaient le préalable des nationalisations. Ces positions n'étaient que l'expression d'une implantation de masse dans une population ouvrière durement exploitée, tirant son originalité d'un riche passé d'organisation unitaire et de luttes prolétariennes [1].

L'idéologie autogestionnariste réfracte en fait un univers intellectuel et moral qui fut longtemps étranger au socialisme. La soif de témoignage et de pureté génératrice d'intransigeance, la méfiance à l'égard de la politique, activité intrinsèquement perverse, la priorité accordée aux changements des mentalités sur les transformations de structures ont pour corollaire l'incompréhension du matérialisme historique et de la dialectique, son assimilation au goulag. D'une façon générale, on observe une méconnaissance des processus objectifs et des nécessités tactiques qui guident l'action politique. En un mot : une propension à l'idéalisme alimenté par des réactions de révolte et une formation spirituelle, vécue ou intériorisée [2]. Cette idéologie qui invoque la base, qui la pare de toutes les vertus, charrie le danger bien connu en politique de l'angélisme. La réticence à la prise en compte de situations concrètes et des véritables rapports de force servent trop souvent d'alibi à certains faux prophètes de l'autogestion qui

---

1. Tradition à la fois marxiste classique et plus anciennement syndicaliste révolutionnaire. Le rapport du quatrième Congrès des Pays de la Loire (1972) s'ouvrait par exemple sur une citation de Pelloutier sur les Bourses du travail (Pelloutier était originaire de Saint-Nazaire).

2. Il va sans dire que cette appréciation ne doit pas masquer l'essentiel : à savoir le phénomène considérable que représente l'évolution continue d'une partie des catholiques vers des positions de classe; le caractère éminemment positif de leur apport au combat pour le socialisme; la richesse de leur contribution à l'avènement d'une société socialiste, où la spécificité de leur foi contribuera à l'épanouissement d'un authentique pluralisme intellectuel et moral.

prospèrent en jouant sur un double registre : le discours apocalyptique, évoquant l'âge d'or, et le discours immédiat de la compétence technique, remarquablement conciliable avec les exigences d'une gestion moderne du capitalisme.

Le syncrétisme gaucho-technocratique autorisait une critique de « gauche » de la social-démocratie et de la politique du programme commun. Avec le ralliement des principaux dirigeants du P.S.U. au parti d'Epinay [1] la stratégie dite autogestionnaire s'est trouvée privée de vecteur politique autonome. La force de l'évidence s'était imposée; l'élection présidentielle avait fait le nécessaire.

Toute équivoque est-elle pour autant entièrement levée? Sans doute les XXXVIe et XXXVIIe Congrès de la C.F.D.T. ont-ils très sensiblement clarifié les objectifs de la deuxième centrale ouvrière du pays. Le débat interne à la C.F.D.T. ne s'en poursuit pas moins, sous d'autres formes (attitude en cas d'accession de la gauche au pouvoir, rôle hégémonique ou non de la classe ouvrière...). Mais c'est à l'intérieur du Parti socialiste que tout naturellement devait rebondir un nouveau débat. Le faux nez gauchisant désormais relégué au magasin des accessoires défraîchis de l'Histoire, le couple gauchisme/technocratie se trouve opportunément amputé de sa composante compromettante. Tel, qui se haussait sur les tribunes pour exalter la mobilisation des masses et dénoncent la tiédeur des dirigeants des organisations « réformistes » excelle aujourd'hui dans le grand air de la séduction du capitalisme intérieur et multinational. Le partisan de la croissance zéro d'hier se fait le chantre de la politique industrielle ou de la logique globale du marché. Il n'est plus question que de tendances « lourdes » ou « légères » à « infléchir », de pourcentages à « moduler », de « contraintes » à déplacer, de « consensus » social à restaurer. Cette oscillation ne saurait être imputée à des arrière-pensées dictées par des convenances personnelles : elle révèle plus profondément une dualité idéologique chronique qui rappelle la matrice idéologique de l'anarcho-syndi-

1. Assises pour le socialisme, 12-13 octobre 1974.

calisme. Au couple d'hier, économisme/individualisme correspondent les couples actuels : millénarisme/projet gestionnaire concret, activisme/réformisme, basisme/élitisme technocratique. Bien que fragile le modernisme autogestionnaire dispose d'atouts non négligeables. Son avantage premier est d'épouser les tendances profondes d'un régime économique qui doit impérativement se recycler. Il bénéficie ensuite d'un vaste réseau de sympathies, de relais ramifiés qui lui assurent des appuis diversifiés dans le tissu social français. Il fournit enfin depuis peu à la social-démocratie traditionnelle le sang neuf, le savoir-faire et le prestige qui peuvent lui permettre de s'affirmer avantageusement.

DU CIEL A LA TERRE...

Notre problème consiste bien à proposer — par opposition à la stratégie néo-travailliste — une stratégie de rupture, ce qui ne signifie pas pour autant une stratégie de débordement. La clé du succès pour la gauche réside dans l'homogénéisation du mouvement d'en haut et du mouvement d'en bas, grâce à l'action vigoureuse d'un gouvernement populaire et à l'effort d'explication d'un parti ardemment militant : de même qu'il ne doit pas être question de laisser le monopole d'une certaine crédibilité du projet socialiste au courant néo-réformiste, il convient d'affirmer une problématique audacieuse et réaliste de la marche à l'autogestion. Mais qu'est-ce que l'autogestion selon nous?

Résistant à l'érosion sémantique, le socialisme incarne depuis le milieu du XIXe siècle, non seulement une critique du capitalisme, mais l'espoir d'un autre monde caractérisé par l'abolition du pouvoir de la propriété, la fin de l'économie marchande, la disparition de la distinction entre gouvernants et gouvernés. A la désintégration de l'individu dans la société actuelle, le socialisme oppose l'exigence d'unité de l'homme dans

toutes ses activités. Cette revendication s'exprime aujourd'hui par l'aspiration à l'autogestion. En ce sens, l'autogestion n'implique pas la fin de l'Histoire, mais plutôt celle de la préhistoire de l'humanité; elle ne sera pas le moyen de supprimer les conflits, mais au contraire de les exprimer démocratiquement et de les résoudre dans la liberté.

L'autogestion représente bien une grande idée (« la grande idée du XXIe siècle », selon François Mitterrand), le pressentiment fulgurant d'un monde transparent à lui-même. En même temps qu'elle indique une direction, elle confère un sens à nos efforts, créant par là même les conditions de sa propre possibilité. L'autogestion s'identifie à la *préformation réelle et idéelle* (Sorel) du monde socialiste de demain. On aura reconnu les caractéristiques du mythe sorélien, dépouillé des scories anti-intellectualistes qui l'entourent. L'autogestion « utopie concrète [1] », mythe mobilisateur, facteur d'activation de la conscience de classe ne saurait en effet se confondre avec l'utopie abstraite, mystificatrice des faiseurs de système. L'autogestion ne se décrétera pas : elle sera l'aboutissement d'un long processus conflictuel entre plusieurs logiques économique, politique et culturelle. L'explosion de la vie en Mai 1968, l'écho profond et persistant éveillé dans le pays depuis 1972 par la stratégie d'Union de la gauche renvoient avant tout à des causes structurelles, objectives, historiquement générées. Ces deux phénomènes majeurs témoignent aussi, chacun à leur façon, de l'importance de la dimension psychologique, immédiate, collective du combat politique. Les avocats d'une conception exclusivement juridico-économiste de la lutte pour le socialisme ne font que prolonger, dans le mouvement ouvrier, l'illusion positiviste du XIXe siècle. Conception de pédagogues et de robins qui a été battue en brèche, dans notre pays, par la mystique communiste.

Résumons-nous : la dimension autogestionnaire du projet socialiste révèle, selon nous, une double portée :

---

1. Selon la terminologie utilisée par le CERES (Centre d'Etudes et de Recherches Socialistes), principal promoteur de la problématique autogestionnaire dans le Parti socialiste d'après Epinay.

vecteur idéologique du mouvement des masses dans leur lutte contre l'exploitation, elle oriente de façon claire et convergente les réformes mises en chantier pendant les phases du cheminement du socialisme. Le combat autogestionnaire propose une visée à la fois proche et lointaine. Lointaine, car il évoque la possibilité d'instituer, dans un futur indéterminé, une société radicalement différente. Proche, car il doit être ressenti comme opératoire et ne peut faire dépendre ses objectifs du sacrifice des générations actives, sous peine de perdre son pouvoir mobilisateur. Le défi à relever exige que la société de demain réalise une organisation cohérente, supérieure au désordre actuel, sans que cette nouvelle organisation puisse justifier la domination d'aucun groupe. Le combat autogestionnaire est donc pleinement actuel : il ne peut être dissocié, et encore moins opposé, à la stratégie du Programme commun, dont l'objectif fondamental consiste à ouvrir en France « la voie au socialisme [1] ». La stratégie « autogestionnaire » n'existe pas en elle-même; mais les problèmes du socialisme autogestionnaire de demain doivent être posés dès aujourd'hui : l'autogestion a besoin de descendre du ciel sur la terre.

ACTUALITE DU SOCIALISME AUTOGESTIONNAIRE

Etre concret et réaliste implique que l'on détermine pratiquement les éléments d'une dynamique autogestionnaire : la pédagogie de la prise de contrôle, l'apprentissage de nouvelles responsabilités, la transformation des rôles et des fonctions sociales sont désormais

1. Notre propos n'est pas de reprendre les propositions développées publiquement par le CERES afin de relancer l'Union de la gauche, d'actualiser le programme commun, de concrétiser la stratégie de rupture définie par le programme commun et éclairée par les textes d'orientation du Parti socialiste.

à l'ordre du jour. L'avènement d'un gouvernement de gauche permettra en effet d'ouvrir une brèche : les nationalisations, le contrôle des travailleurs, la planification démocratique introduiront dans la société des déséquilibres profonds induisant de nouvelles avancées. Ne nous payons pas de mots pour autant : même dans le cadre d'une autre société, la distinction entre tâches de direction et tâches d'exécution ne pourra être que très progressivement surmontée. La persistance de certaines caractéristiques de la division sociale et technique actuelle pendant la phase de transition au socialisme appelle, en contrepartie, un pouvoir — un contrôle [1] croissant de la classe ouvrière sur l'organisation de la production et sur la détermination de ses objectifs. L'amorce de la transformation des rapports de pouvoir dans la production et dans la vie sociale consolidera concomitamment le rapport des forces en faveur du socialisme et accélérera la nouvelle logique économique, politique et culturelle.

Dans le cadre du système capitaliste, l'actualité de l'autogestion réside dans la lutte pour le contrôle ouvrier et populaire; aujourd'hui il ne saurait être question d'assumer une part quelconque de responsabilité. Il est par ailleurs exclu que des îlots de contrôle puissent durablement subsister dans un environnement capitaliste prédominant : la stratégie de la lutte pour le contrôle est essentiellement pédagogique. Le Parti socialiste l'a faite sienne depuis le congrès de Grenoble (juin 1973); elle s'adresse en priorité aux militants, tendant à unifier leur action, à la globaliser, à l'orienter, vers un objectif central : la prise du pouvoir et sa transformation révolutionnaire. Le mot d'ordre « lutter aujourd'hui pour contrôler demain » ne peut être un slogan destiné aux masses; tout au plus une clé pour l'action militante. Il rappelle cette vérité première : si la lutte pour le pouvoir est l'alpha et l'oméga de la lutte de classes, la lutte des classes ne s'arrête pas avec la conquête du pouvoir central.

---

1. Pour nous, contrôle est synonyme non seulement d'information et de surveillance, mais aussi de pouvoir. La revendication du contrôle implique la revendication du pouvoir.

La pédagogie de la lutte pour le contrôle est donc éminemment subversive; elle maintient la tension, armant les énergies, avant, pendant et après la prise du pouvoir dans la perspective de la rupture avec le capitalisme. Elle correspond aux différentes phases du mouvement social : aujourd'hui lutte pour créer les conditions de la conquête du pouvoir et de sa transformation, demain, lorsque le rapport des forces aura basculé, exercice du contrôle et marche vers la société socialiste [1]. Le caractère pédagogique de la lutte pour le contrôle ressort enfin de sa dernière caractéristique. « Elle s'identifie à la recherche de la plus grande démocratie possible dans la lutte afin d'associer le maximum de travailleurs à l'élaboration des objectifs et des méthodes de l'action [2] »; c'est le problème de la préparation à la transformation autogestionnaire des rapports de production. En effet, la prise du pouvoir ne doit pas être un fait instantané et improvisé si du moins l'on veut éviter la constitution d'une nouvelle couche de privilégiés et assurer la construction d'un appareil d'Etat qui, fonctionnant démocratiquement, garantisse à tous la liberté d'action, de proposition et de contestation.

La lutte pour le contrôle est donc le concentré idéologique de notre conception de la lutte pour le socialisme. Elle ne peut nullement s'identifier à une formule miracle s'emparant des masses. Abandonnons cette chimère : prétendre plier les réalités objectives à quelques slogans bien ciselés.

Un véritable débat doit alors s'ouvrir : comment faire passer dans les masses, cette démarche qui ne peut être assimilée intellectuellement — en temps normal — que par des minorités militantes [3]?

Un premier élément de réponse doit être recherché dans une conception non statique de la lutte pour le contrôle. La coupure en phases de lutte et phases

---

1. Aussi ne peut-il être question de « contrôler » durablement dans une période où le pouvoir d'Etat demeure fermement aux mains de la bourgeoisie.
2. Douzième thèse du P.S. sur l'autogestion.
3. Nous ne pouvons développer le problème qui est ainsi posé, c'est-à-dire celui des relations entre toute « avant-garde » et les masses.

d'exercice du contrôle correspond à la nécessité de distinguer clairement les objectifs prioritaires au cours de chaque période. Dans un moment où la lutte des classes s'accélère, lorsque la crise devient « explosive » la distinction lutte/contrôle peut être dépassée. L'action propre de la classe ouvrière pose directement le problème du pouvoir, en dehors même de toute médiation institutionnelle. C'est en ce sens par exemple que Gramsci pouvait, avec raison, repousser les objections de Bordiga pour qui, même en 1920, dans une situation révolutionnaire, c'était « une chose insensée que de parler de contrôle ouvrier tant que le pouvoir politique n'est pas aux mains de l'Etat ouvrier [1] ».

Dans ces moments — brefs mais décisifs — les « avant-gardes » se trouvent brusquement à la remorque de ces masses, jusqu'alors amorphes, masses qui posent concrètement l'exigence du contrôle. Cette constatation n'infirme nullement — bien au contraire — la nécessité d'une action pédagogique préalable menée sur le thème de la lutte pour le contrôle [2].

Un autre élément de réponse — viable en période « normale » — renvoie à la capacité d'assimilation et d'adaptation de la stratégie par les militants politiques concernés. Il appartient d'abord aux militants politiques dans les entreprises de faire l'indispensable effort théorique d'assimilation. Ne nous voilons pas la face; une certaine démagogie ouvriériste trouve un écho persistant dans le mouvement socialiste. L'anti-intellectualisme, ce legs du syndicalisme révolutionnaire français, le culte de l'activisme sécurisant dans le meilleur des cas, une certaine paresse intellectuelle dans les autres, expliquent les difficultés qui doivent être surmontées [3]. La lutte pour le contrôle appelle un difficile effort collec-

---

1. *Il Soviet*, Naples, 8 février 1920.

2. Il va de soi que la maturité des masses dépendra largement de leur degré d'organisation préalable : concrètement, dans notre pays, de la solidité de l'union, des rapports entre la C.G.T. et la C.F.D.T., de la capacité propre d'intervention des militants du P.S...

3. Nous ne mentionnons que pour mémoire les véritables difficultés qui peuvent découler d'une absence de formation théorique initiale ou de conditions de vie assujettissantes.

tif et individuel de formation liant étroitement la réflexion théorique à l'activité pratique : sans pratique, pas de théorie juste, mais sans théorie, pas de pratique juste. La lutte pour le contrôle doit être ainsi conçue comme une entreprise d'autoformation collective des militants impliqués directement dans l'action de classe. Sans cette élévation de la capacité d'initiative politique de ces militants qui seront investis de responsabilités déterminantes, tout discours sur la transition ne sera qu'un bavardage dérisoire ou suicidaire. Mieux armés, les militants seront à même de résoudre, dans la pratique, le problème de l'adaptation d'une démarche générale aux divers niveaux de conscience des travailleurs, ainsi qu'aux multiples situations concrètes. Encore une fois, aucun mot d'ordre ne peut remplacer l'initiative de militants, sur le terrain. C'est à eux qu'il appartient de relier les préoccupations immédiates des travailleurs et des citoyens aux solutions préconisées par les partis, de définir des objectifs spécifiques concrétisant des orientations fondamentales. Ce travail d'adaptation, c'est tout simplement celui d'un parti digne de ce nom. En ce sens la mise en œuvre de la lutte pour le contrôle présuppose (et accélère) la construction du parti de la transition que nous appelons de nos vœux. Elle est dialectiquement liée à la transformation du Parti socialiste.

Parvenu à ce point, nous devrions chercher à préciser notre propos. Plusieurs axes de recherche méritent, selon nous, un sérieux effort d'approfondissement. Nous nous contenterons — dans le cadre de cette conclusion — d'énumérer les six points suivants :

1° Traduction et adaptation en mots d'ordre de masse de la stratégie de lutte pour le contrôle.

Il nous paraît indispensable de définir et de populariser un ou deux mots d'ordre simples, répondant aux conditions du moment (par exemple : un thème unifiant : la défense de la sécurité de l'emploi, un thème offensif : la liberté d'organisation et de discussion sur le lieu du travail).

2° Détermination des priorités d'implantation (secteurs névralgiques ou décisifs par leur poids, couches sociales à privilégier dans la perspective de la transition).

3° Implications de la conception de la démocratie ouvrière que nous préconisons. (Rôles respectifs de l'Assemblée générale, des organisations syndicales, politiques.) Il nous semble indispensable de prévoir la possibilité du dépôt de listes de candidatures « ouvertes » afin d'activer la démocratie ouvrière, de combattre les risques de corporatisme, d'égoïsme professionnel.

4° Articulation entre l'action syndicale de classe et la lutte politique pour le contrôle. (Peut-on enrichir la stratégie de rupture du programme commun à la lumière de la riche expérience du mouvement ouvrier italien ?)

5° Prise en compte d'un éventuel et probable mouvement de masse posant le problème du pouvoir en des termes imprévus.

6° Types de relations à établir entre les « avant-gardes » politique et syndicale et la masse des travailleurs inorganisés.

DU BON USAGE DE L'IDEOLOGIE

L'accession au pouvoir d'un gouvernement de gauche entraînera de profondes transformations économiques et juridiques. Ces novations structurelles constitueront le support tangible susceptible de favoriser l'éclosion de nouveaux rôles, l'affirmation de nouvelles relations inter-individuelles. Le décalage entre les superstructures juridico-politiques et les superstructures idéologiques que l'on constate aujourd'hui sera alors inversé. Les travailleurs devront se saisir des possibilités formelles d'information et de décision qui leur seront offertes. Les mentalités, actuellement brimées par des rapports de pouvoir archaïques, se trouveront brusquement en retard sur des rapports sociaux embryonnaires d'un type inédit qui caractériseront l'ouverture de la phase de transition.

En bref, l'idéologie — ou sens commun du terme — bénéficie d'une autonomie relative, d'une vie propre qui peut se prolonger bien au-delà des conditions matérielles et politiques dont elle est issue. La rémanence des systèmes de valeurs idéologiques du passé peut pétrifier le cours de l'expérience socialiste. Aussi le combat idéologique sera marqué par la coexistence conflictuelle de deux grandes logiques antagonistes. Mais le nouveau monde apparaît déjà, en gésine, dans l'ancien. Le travail de décomposition de l'idéologie qui cimente le bloc bourgeois, celui de recomposition d'une nouvelle hégémonie forment un seul et même mouvement. Aujourd'hui, avec la lutte pour le contrôle ouvrier et populaire nous rapprochons le moment où, après l'occupation du pouvoir central et la transformation des appareils d'Etat, on parviendra au seuil marquant la *prédominance* de la logique socialiste sur la logique actuelle. C'est dire que pour nous la société solidaire de demain ne sera pas engendrée mécaniquement, nécessairement par la seule mise en œuvre de réformes de structures. Définir une stratégie articulée entre lutte politique, économique et idéologique revient donc à disposer d'un instrument permettant d'analyser, dans leurs relations multiples, les liens vivants qui structurent le complexe de forces à l'œuvre dans une formation économique et sociale [1].

LE MARXISME DANS LE MARXISME

Un instrument ordonne l'analyse des systèmes sociaux, les contours de la société à édifier et les conditions de la transition au socialisme dans leur continuité logique : le marxisme, horizon idéologique indépassable de notre temps. Nous devons nous situer par rapport à ses divers usages possibles.

---

1. L' « idéologie française », ce cadre historique et culturel qui délimite l'univers spatio-temporel de nos compatriotes constitue l'une des réalités spécifiques qui justifient la voie française vers le socialisme que l'Union de la gauche se propose d'ouvrir.

DÉSIDÉOLOGISER LE MARXISME

Le marxisme se propose de comprendre et d'agir à partir du *monde réel,* d'une totalité en devenir. Il nie la division dichotomique, statique entre réalité objective et réalité sensible : le marxisme explique les raisons — généralement inintentionnelles — des acteurs de l'histoire. Produit du mouvement social, expression de l'affrontement maintenant séculaire entre le travail et le capital, le marxisme constitue un enjeu de la lutte des classes. Il arrive que ses leçons soient mieux tirées par les exploiteurs que par les exploités. Dans *Le Talon de fer,* chef-d'œuvre de la littérature révolutionnaire, Jack London met en scène Wickson, patron de combat qui a compris — grâce au marxisme — que le problème central était celui du pouvoir : « Le monde est à nous, nous en sommes les maîtres, et il restera à nous », rétorque-t-il à son interlocuteur socialiste... : « L'armée du travail... restera dans la boue tant que moi et les miens et ceux qui viendront après demeurerons au pouvoir. Voilà le grand mot, le roi des mots, le Pouvoir! Ni Dieu, ni Mammon, mais le Pouvoir! Ce mot-là, retournez-le sur votre langue jusqu'à ce qu'elle vous cuise. Le Pouvoir [1] ! »

Le marxisme des « marxistes » peut en effet se transformer en système de référence, inoffensif et mystificateur. Les gardiens de la « doctrine » s'érigent alors en caste sacerdotale; ils justifient leur confortable immobilisme par une habile exégèse des grands principes. La social-démocratie allemande d'avant la guerre de 1914, la S.F.I.O. de l'entre-deux-guerres [2] ont dispensé une catéchèse intemporelle du marxisme. La vulgate ne rendait plus compte du mouvement réel; l'écart entre la

---

1. *Le Talon de fer,* 10/18, p. 137.
2. Et même la S.F.I.O. d'après 1945. On se souvient des discours de Congrès où Guy Mollet sortait rituellement du tabernacle une « doctrine » dont Guesde et Bracke avaient arrêté les canons une fois pour toutes.

théorie affirmée et la pratique quotidienne grandit; le parti est mûr pour la pire espèce de réformisme : le réformisme sournois. La fidélité aux « textes fondamentaux » permet même d'écarter les imprudents qui commettent l'erreur — fatale pour eux — de réclamer que le verbe soit harmonisé avec les œuvres.

De nos jours les idées du marxisme figurent dans le bric-à-brac idéologique qui tient lieu de culture contemporaine; le marxisme universitaire ne s'oppose plus à une certaine forme de réussite sociale. Un langage vernaculaire empruntant à Marx et à ses épigones conquiert les sciences humaines, triomphe dans la sémantique de la gauche non communiste jusqu'à rendre ses débats internes inaccessibles aux non-initiés [1]

La référence marxiste a connu d'autres aventures, hélas, moins innocentes. Erigée en conception dogmatique du monde, les staliniens ont prétendu lui soumettre tous les aspects de la vie, y lire l'avenir à livre ouvert. Constat désormais banal : le marxisme, idole pétrifiée, a été fétichisé par eux. Le risque de son *idéologisation* avait été discerné — dès la fin du siècle — par de rares esprits perspicaces. Parmi eux, Sorel : « Marx ne s'était point préoccupé autant que l'ont affirmé si témérairement beaucoup des écrivains qui se posent pour ses interprètes autorisés, de ces fins ambitieuses que ceux-ci prétendent atteindre en suivant ce qu'ils nomment les règles du matérialisme historique; il n'a point donné des *canons* d'interprétation universelle, propres à fournir l'explication fondamentale de tous les grands faits [2]. » Georg Lukacs, Karl Korsch, Antonio Gramsci, dans les années 20, surent discerner les prodromes de la glaciation stalinienne. En France, où le marxisme fut tardivement et frauduleusement introduit sous l'étiquette guesdiste, il fallut attendre les années 50 et plus encore les années 60 pour soupçonner que l'inspiration véritable de Marx avait été dénaturée :

---

1. Dans l'actuel P.S., il est (encore) de bon ton de faire preuve de son érudition en marxologie. Tel n'hésitera pas, par exemple, à confier à son auditoire : « Hier dans mon avion (ou dans mon train)... je relisais le passage de l'*Anti-Dühring* où Engels... »

2. *Revue politique et parlementaire,* p. 60, tome XVIII, 1898.

la lecture des textes de Pierre Naville, Henri Lefebvre, Jean-Paul Sartre, celle de *Socialisme ou Barbarie* ou d'*Argument* permirent d'entrouvrir la chape de plomb qui recouvrait la momie. Le marxisme n'était pas mort comme l'annonçaient les prophètes de la société industrielle : l'orthodoxie post-léninienne l'avait simplement placé en hibernation pour quelques décennies. Un économiste effréné et un volontarisme mécaniste tinrent lieu de matérialisme historique et de dialectique. Les vrais marxistes avaient été — ici — physiquement éliminés et — là — coupés des masses prolétariennes.

Il est désormais grand temps de donner une explication sérieuse, historique des causes qui ont engendré le stalinisme et qui perpétuent aujourd'hui une forme plus anodine — mais fondamentalement inacceptable — de dogmatisme : le marxisme doit fonctionner dans le « marxisme », le matérialisme historique doit rendre compte des sociétés qui se proclament socialistes. Althusser dans son avant-propos au *Lyssenko* de Dominique Lecourt constate que le gros des pratiques staliniennes, non analysées, poursuivent tranquillement en U.R.S.S. et ailleurs leur carrière historique : « Il crève les yeux, poursuit-il, que, si elles n'ont pas été analysées, c'est bien pour des raisons *politiques :* pour ne pas y toucher et pour qu'elles durent, car elles sont nécessaires à l'état des rapports sociaux existants. Mais alors, il faut complètement changer la question, refuser la dérisoire théorie d'un « accident » spatio-temporel survenu à un socialisme aussi imperturbable qu'une substance aristotélicienne, donc le couple et la distinction substance-accident, et se demander simplement, mais sérieusement : quels sont donc les rapports sociaux qui constituent aujourd'hui la formation sociale soviétique [1] ? »

Epuisé par cette audace, Althusser s'arrête net. Il apparaît — en un sens — important et encourageant qu'une personnalité connue pour son engagement au P.C.F. puisse désormais avancer des remarques hétérodoxes sans s'exposer aux foudres de sa direction. Mais n'est-il pas navrant, et révélateur — soixante années après la révolution d'Octobre — qu'un théoricien

1. Ouvrage cité, Maspéro, p. 16 et suiv.

marxiste comme Louis Althusser en soit réduit — sur ce point — à « découvrir » des banalités aussi élémentaires? L'arriération post-stalinienne du marxisme a prolongé — dans notre pays — son occultation initiale, économiste dont la vulgate guesdiste fut longtemps l'expression exclusive.

COUPER LES AILES À L'ÉCONOMISME

Marx, agacé par le fanatisme des faiseurs de systèmes, avait coutume de leur lancer : « Moi? Je ne suis pas marxiste! » D'ailleurs l'expression « matérialiste dialectique » constitue une trouvaille de Plekhanov postérieure à la disparition de Marx et d'Engels : terme ambigu qui incite à aligner « l'objectivité » du marxisme sur celle des sciences de la nature [1].

Le matérialisme historique fut, et reste encore, fréquemment aplati par l'approche *économiste.* Matérialisme vulgaire, unidimensionnel dans lequel les forces productives ne sont que des « choses » coupées des rapports de production. La description linéaire, univoque de transformations *nécessairement* engendrées par le « décalage » entre forces productives et rapports de production a longtemps compromis la compréhension du matérialisme historique. Christian Palloix dans l'Introduction à son *Internationalisation du capital* [2] remarque avec pertinence que lorsque Marx se risque à situer une « détermination », celle-ci ne s'ancre pas dans un matérialisme vulgaire, mais dans un processus « social »; inversement, l'économique n'est jamais que « la base concrète... sur laquelle s'élève une superstructure ». Le marxisme de Marx se veut avant tout *critique* de l'économie politique; il ne dégage pas des « lois » d'évolution et de régulation valables pour toutes les formations sociales : au plus des tendances qui s'inflé-

1. Pour notre part, nous préférons parler de matérialisme historique *et* de méthode dialectique.
2. Maspéro, Collection Economie et Socialisme.

chissent au gré des conjonctions spécifiques, dans le cadre d'un mode de production dominant. Il doit encore moins être assimilé à un combiné purement matériel dans lequel des lois fonctionneraient à l'instar des relations d'un modèle économétrique.

Le vieil Engels semble avoir parfois succombé à la tentation déterministe et évolutionniste. Le marxisme officiel de la IIe et, dans une certaine mesure, celui de la IIIe Internationale se sont engouffrés dans la voie positiviste frayée par la philosophie des Lumières du XVIIIe siècle et par l'optimisme scientiste du siècle suivant. L'économisme et son pendant, le volontarisme, sont les frères siamois issus d'une même ascendance. Avec le stalinisme, le couple économisme/volontarisme connut, au plan international, une illustration théorico-pratique grandiose et terrible. De nos jours un économisme syncrétique, mêlant le néo-keynésianisme au marxisme vulgaire gagne, en France, de larges secteurs de l'opinion. Signe des temps : sur un plan sophistiqué, la démarche du Louis Althusser des années 60 conduisant à sauvegarder « en dernière instance » la prééminence causale de l'économique traduisait la nostalgie d'un discours « scientifiquement » fondé [1]. Il faut rompre avec cette vision myope des processus sociaux; les catégories économiques ne sont que des abstractions de rapports réels; les « lois » de l'économie n'apparaissent qu'à un moment déterminé du développement des forces productives. Car ce n'est pas l'essor des forces productives *en soi* qui génère le mouvement historique, mais la lutte pour le partage du travail social. Les « lois » de l'économie marxiste renvoient à l'état de la lutte des classes, aux alliances que les classes, fractions et couches, nouent entre elles. Lénine a montré que ces « lois » s'inscrivent dans un contexte social, historique, précis qui leur confère leur spécificité. Le matérialisme historique exprime la dynamique des rapports de production *et* des forces productives dans un milieu constamment travaillé, transformé, épuré par la praxis des classes sociales.

---

1. Depuis notamment sa réponse à John Lewis, Althusser semble avoir franchi une nouvelle étape de son investigation.

L'économisme insidieux qui tient souvent lieu de doctrine aux partisans de la facilité intellectuelle infeste toujours le mouvement ouvrier français. Maladie infantile des courants de pensée qui accèdent à l'œuvre de Marx, cette définition peut conduire les néophytes aux pires contre-sens. Combien de nos camarades ne sont-ils pas enclins à sous-estimer l'analyse des situations concrètes? La « réduction » économiste du matérialisme historique favorise un dolorisme sécurisant; le socialisme se réalisera fatalement, en application des schémas qui démontrent l'inéluctabilité de sa disparition. Le temps ne compte plus; l'éternité historique leur est acquise. En attendant ils répugnent à prendre sérieusement en compte l'ensemble des contradictions économiques, politiques, idéologiques et sociales, se privant de la possibilité de tirer parti des failles que présente le dispositif adverse. Les ours savants de l'ancienne social-démocratie ont commencé, comme ces nouveaux forts en thème, par méconnaître que, si la politique est bien le concentré de l'économie, elle ne peut s'instituer qu'en assurant sa primauté sur l'économie.

POUR LE PRIMAT DU POLITIQUE

Lénine rappelait que l'a-b-c du marxisme consistait à placer la politique aux postes de commande. Le matérialisme historique met en effet en relief un champ de possibilités. La dialectique constitue la méthode qui permet de situer ces possibilités dans leurs relations complexes. L'économisme et/ou le volontarisme postulent au contraire une conception mécaniste, non dialectique, des processus sociaux; ils déterminent, par exemple, les « lois » de la période de transition, alors que, selon nous, la démarche dialectique nie la formulation de prévisions sur une longue durée : chaque avancée déplace la configuration des forces en présence, crée des situations éminemment complexes. La politique n'est rien d'autre que l'art de maîtriser la conjoncture. L'analyse méthodique des éléments d'une situation concrète

dans leurs relations réciproques permettra de privilégier les facteurs de déstabilisation d'un rapport de forces, d'exacerber les contradictions qui minent le camp d'en face, de déterminer les mots d'ordre les plus unifiants pour le front de classe et les plus destructeurs pour le bloc adverse. Les quatre principes suivants de la méthode dialectique appliquée aux situations historiques ont été énoncés par Lénine :

« 1° Pour connaître réellement un objet, il faut embrasser et étudier tous ses aspects, toutes ses liaisons et " médiations ". Nous n'y arriverons jamais intégralement, mais la nécessité de considérer tous les aspects nous garde des erreurs et de l'engourdissement... 2° La logique dialectique exige que l'on considère l'objet dans son développement, son " mouvement propre " (comme dit parfois Hegel), son changement. En ce qui concerne le verre, cela n'est pas évident d'emblée; cependant, même un verre ne reste pas immuable; notamment sa destination, son usage, sa *liaison* avec le monde extérieur se modifient. 3° Toute la pratique de l'homme doit entrer dans la " définition " complète de l'objet, à la fois comme critère de la vérité et comme déterminant pratique de la liaison de l'objet avec ce qui est nécessaire à l'homme. 4° La logique dialectique enseigne qu' " il n'y a pas de vérité abstraite ", que la vérité est toujours concrète, comme aimait à le dire, après Hegel, feu Plekhanov [1]. »

La politique de Lénine, réalisme magistralement éclairé par cette compréhension du marxisme, ne fut pas seulement un pragmatisme dans la mesure où chacune des séquences tactiques, parfois contradictoires dans leur succession chronologique (« Deux pas en avant, un pas en arrière ! ») se trouvait ordonnée par une stratégie conséquente.

Seule une visée historique confère un sens (par exemple celui de la marche vers l'autogestion) au militantisme. La lutte pour le socialisme postule une idée

---

1. « A nouveau les syndicats », *Pravda,* 21 février 1921. Œuvres choisies, éditions de Moscou, tome III, p. 646.

franchement subjective — non pas abstraite, idéaliste, puisqu'elle est étayée sur la réalité vivante — idée qui indique la direction à emprunter. L'autogestion, « mythe moderne », « utopie concrète », ne peut se passer du matérialisme historique *et* de la méthode dialectique. Mais à l'inverse le marxisme n'acquiert de signification que dans sa dimension historique (le communisme, l'autogestion généralisée). Le socialisme autogestionnaire et le marxisme critique ne peuvent être dissociés sous peine d'évoquer le fameux couteau sans lame et sans manche cher aux surréalistes.

On l'aura compris : pour nous, le matérialisme historique ne doit pas briguer le statut de la philosophie, « science des sciences ». Système ouvert où théorie et pratique se rencontrent, invitation à pénétrer la complexité du monde vivant, à agir pour le transformer, le marxisme façonne la réalité en même temps que la réalité l'engendre. Ceux qui cherchent à « adapter » le marxisme, à le « réviser » au rythme des investigations de l'esprit humain (freudo-marxisme, structuralo-marxisme) ne comprennent pas que son épanouissement réside précisément dans cette aptitude à intégrer les implications de son propre développement. En d'autres termes les prophètes du dépassement du marxisme, comme les nostalgiques d'un retour aux sources (mais lesquelles : Marx, Lénine, Gramsci?) l'arrêtent arbitrairement une fois pour toutes. Or le marxisme ne se situe ni en deçà (économisme), ni au-delà (idéalisme) de la réalité sociale; seul un marxisme pour notre temps est concevable. Tel est le sens de l'intuition sorélienne réappropriée par Gramsci. Marxisme activiste, révélant (créant) les conditions d'un autre possible; marxisme agissant, qui ne peut vérifier ses présupposés que dans la mesure où il les concrétise.

MORALISER LE SOCIALISME?

Le principe du « politique d'abord » a donné consistance à de nombreuses justifications de l'élitisme dont

celle du « parti-prince » de Gramsci n'est pas la moins vénéneuse. Tout serait donc possible pour les interprètes autorisés de la pythie révolutionnaire? Certes pas pour nous qui faisons de l'autogestion la borne et le chemin.

La lutte pour le socialisme s'apparente alors à la quadrature du cercle : comment rendre les fins transparentes aux moyens? Le mouvement socialiste a oscillé chroniquement entre l'impuissance de l'irénisme et l'efficacité redoutable du machiavélisme. Léon Blum incarne un premier type de militant — le Juste — auquel Colette Audry a consacré un essai suggestif : « Quand on a décidé d'être un Juste », écrit-elle, « de réaliser la justice socialiste selon les seuls principes de la justice universelle, et d'être reconnu pour un juste par le tribunal universel des consciences, il vient toujours un moment où, par crainte d'être traité d'escroc, de fusilleur et de tyran, par crainte de déchaîner une violence incontrôlable qui ne peut aller sans excès, on choisit de " changer plutôt ses désirs que l'ordre du monde ", oubliant qu'on était parti pour changer ce monde [1] ». Saint-Just, Lénine personnifient l'optimiste révolutionnaire, tout entier tendu vers l'accomplissement de la prophétie.

Si les sociaux-démocrates ont échoué dans leur tâche en subordonnant la lutte pour le socialisme à une morale universelle qui n'a pas pour objet de l'incarner, les communistes ont commis l'erreur inverse. Blum répugnait à prendre l'initiative de la violence (non-intervention en Espagne, par exemple); qui l'en blâmerait, même rétrospectivement? La violence noire n'en déferlera pas moin brutalement — et après quelles démissions [2] ! sur le pays. Lénine accepta de se salir les mains

---

1. *Léon Blum ou la Politique de Juste,* Denoël, Gonthier. Sur ce problème on peut lire également du même auteur : *Les Militants et leurs morales,* Flammarion, 1976.

2. On sait que la majorité du groupe parlementaire S.F.I.O. (celui du Front populaire) accepta de se prêter à l'assassinat du régime républicain en juin 1940. 35 parlementaires, dont Léon Blum, sauvèrent l'honneur — et l'avenir — de la « vieille maison ». 28 députés seulement — sur 144 — votèrent contre les pleins pouvoirs à Pétain, 6 s'abstinrent, 8 étaient « empêchés ».

pour jeter les bases d'une société pacifiée : il ne put contrôler la dialectique de la terreur qui foudroya — de son vivant — le prolétariat révolutionnaire de Cronstadt. Staline planifia le système du Goulag, moyen de gouvernement ordinaire.

Les divers usages du « marxisme » politique se sont toujours heurtés au problème de la violence. Seul Otto Bauer, père de la théorie de la « violence défensive », a tenté de tracer une voie, nécessairement étroite, à un socialisme démocratique. Dans la pratique, lui-même et le parti socialiste autrichien hésitèrent à donner le signal de l'affrontement, jusqu'au moment où ils furent acculés à se battre le dos au mur. Le sacrifice des militants viennois (octobre 1934) ne pouvait plus que racheter les défaillances de ceux qui, partout ailleurs, avaient été incapables de s'opposer à la peste brune.

Le mouvement socialiste apparaît orphelin d'une conception réaliste du rôle de la violence dans l'histoire. Sorel lui accordait une vertu pédagogique, libératrice, initiatrice d'une éthique prolétarienne. Les luttes de libération coloniale ont curieusement inspiré à Franz Fanon et à Jean-Paul Sartre des réflexions similaires. Par la violence, l'opprimé retrouve son humanité, la résurrection du colonisé ne surgira que du cadavre en décomposition du colon. « La violence, cause et effet de la prise de conscience, donne le signal de l'émancipation coloniale; elle n'est pas une absurde tempête, ni la résurrection d'instincts sauvages, ni même un effet de ressentiment : c'est l'homme lui-même se recomposant [1]. » Les passages de la *Critique de la raison dialectique* où Sartre étudie la relation fraternité-terreur, les conditions dans lesquelles des foules amorphes peuvent entrer brusquement « en fusion » ont gagné, avec l'explosion de Mai 1968, une force de suggestion accrue. Les formes nouvelles adoptées depuis une dizaine d'années par les conflits sociaux (occupations prolongées, grèves actives, parfois séquestrations) et auxquelles

---

1. Préface de J.-P. Sartre aux *Damnés de la terre* de Franz Fanon, F. Maspéro.

répondent *lock-out,* interventions de milices patronales ou de la police révèlent que le « seuil » de la violence peut rapidement reculer, même dans notre société libérale « avancée » Constat qui renvoie également — et surtout — au développement insidieux de la violence banalisée que représentent — outre l'exploitation — le matraquage des médias, la généralisation des moyens — publiques ou privés — d'encadrement et de répression. Aux *Réflexions sur la violence* annonciatrices d'une « nouvelle évaluation de toutes les valeurs » (Nietzsche) a répondu l'ère de la destruction des valeurs. L'inquiétude de nos contemporains devant la force aveugle et stérile, cette avorteuse de l'histoire contemporaine, s'exprime par exemple dans le bouleversant film métaphysique de Stanley Kubrik, *Orange mécanique.*

Le problème de la violence procède de la lutte des classes pour le pouvoir. Une nouvelle éthique socialiste, basée sur la contagion de relations inter-individuelles désaliénées, est-elle susceptible de voir le jour à partir d'une entreprise collective? De nouveaux rôles sociaux concrétiseront-ils la remise en cause de l'actuelle division sociale du travail? La violence cristallisée dans les rapports d'exploitation et de domination sera-t-elle pacifiquement et utilement captée? La réponse doit être apportée par une stratégie opératoire de la rupture avec le système en place.

RUPTURE ET CONTINUITÉ

Rupture évoque une déchirure, nette, brutale, irréversible du tissu social, l'avènement instantané de l'âge d'or. Maître-mot, traître-mot, qui fleurit dans la rhétorique des congrès socialistes, propice aux effets oratoires, aux enthousiasmes passagers. Il peut évoquer et promettre, plus prosaïquement, la divine surprise, le renversement de majorité, la relève d'un personnel dirigeant par un autre. Le *spoil system* américain, cette curée aux postes et aux prébendes promise aux vainqueurs, en fournit une bonne approximation. Inutile de

préciser que nous refusons l'une et l'autre de ces acceptions.

L'invocation rituelle de la période de transition constitue une tautologie, digne de figurer dans le dictionnaire des idées reçues du socialisme (toute période n'est- elle pas, par définition, transitoire?). Le concept de rupture apparaît inséparable de celui de période de transition. Là encore il faut considérer les deux termes dans leur complémentarité.

La rupture est tout à la fois une et multiple. N'entretenons pas de folles chimères : le cheminement vers le socialisme autogestionnaire sera l'affaire de plusieurs générations. « La révolution qui trouve ici, non sa fin, mais son commencement organisateur, n'est pas une révolution à courte haleine » (Marx).

La société féodale n'a succédé à la Cité antique qu'au terme de convulsions multiséculaires. Comment imaginer que l'univers matériel et spirituel forgé par le capitalisme pourrait faire place nette dès le lendemain du grand soir, électoral ou non? Le passé proche ou lointain — la mémoire collective de nos peuples — colle à notre peau. Le socialisme transmettra — en la portant à un niveau supérieur — une partie du legs de la civilisation. Marx a rappelé dans *Le Capital* que de nouveaux rapports de production, d'un ordre plus élevé, ne viendront point prendre la place des anciens avant que leurs conditions matérielles d'existence n'aient mûri dans le giron de l'ancienne société. A l'individualisme dissolvant célébré par le jeune Barrès (« Les morts! ils nous empoisonnent. Ah! Quand nous les descendons au caveau, que ne pouvons-nous placer dans leurs bras glacés les dangereux trésors que leurs mains viennent de laisser choir [1] », le socialisme oppose une visée historique totalisante faite de continuité et de ruptures, de tradition et de novations. La révolution passe par une rupture radicale mais lente comme un processus biologique. Selon Otto Bauer un tel processus, cumulatif et irréversible, ne sera pas superficiel car, contrairement au chambardement politique qui n'ébranle que des

1. *L'Ennemi des lois,* 1893, Perrin, p. 5.

oligarchies, la révolution sociale inaugurera une transformation profonde, ramifiée et globale de la société. Il s'agit bien en effet d'amorcer un processus de décomposition/recomposition des structures de pouvoir gelées par des siècles de domination de l'homme sur l'homme.

Une action préalable, menée en profondeur, conditionne le franchissement du seuil à partir duquel le rapport des forces basculera en faveur du socialisme. Une chiquenaude peut alors suffire à jeter à terre un édifice taraudé et lézardé de toutes parts (Trotsky écrivait que la révolution lui faisait penser à un coup de poing donné à un paralytique).

Le socialisme pratique et sa théorie, le marxisme critique, cherchent en permanence à clarifier la position des classes antagonistes. Gramsci a insisté avec force sur l'importance de la lutte pour la conquête de l'hégémonie : « Le christianisme fut révolutionnaire par rapport au paganisme, parce qu'il fut un élément de scission complète entre les partisans de l'ancien et ceux du nouveau monde. Une théorie est précisément " révolutionnaire " dans la mesure où elle est un élément de séparation, de distinction entre deux camps [1]. » Mais le pouvoir ne se divise pas : la transition au socialisme ne résultera pas d'une graduation de réformes, du franchissement insensible d'une succession de passes et de seuils. Elle exigera une rupture *politique* préalable; la conquête du pouvoir central ponctuera une période et ouvrira une nouvelle dynamique marquée par la coexistence de systèmes économique, politiques et culturels concurrents. L'intensification de la lutte des classes dans toutes ces instances, leur coordination dans le cadre d'une stratégie unifiant le mouvement d'en haut et le mouvement d'en bas créeront ensuite les conditions de la *prédominance* des forces socialistes sur les forces capitalistes. Un nouveau seuil critique sera atteint, marquant véritablement l'ouverture de la période de transition. Les possibilités d'une marche vers le socialisme évitant les fondrières de la social-médiocratie ou de

---

1. Notes critiques sur une tentative de manuel populaire, *Gramsci dans le texte,* Editions sociales, p. 363.

la bureaucratie d'Etat reposent sur une volonté conséquente de transformation des structures et des rôles sociaux coïncidant avec la maturation des forces productives et l'épanouissement d'une nouvelle hégémonie culturelle. La nécessité de médiations institutionnelles, de compromis dynamiques élargissant les marges de manœuvre à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières est consubstantielle à toute stratégie de rupture opératoire, prenant le risque calculé d'un changement ratifié par la majorité du peuple, étape après étape.

En France cette stratégie, celle de l'application du programme commun de gouvernement, se trouve éclairée par la perspective autogestionnaire. L'approfondissement de la crise du système, la fragilité du capitalisme intérieur, l' « idéologie française » déterminent une conjoncture d'ébranlement du bloc au pouvoir. La France constitue présentement — mais pour combien de temps? — le maillon faible de la chaîne impérialiste. Le peuple français peut donner le signal d'une avancée historique comparable à celle de la Grande Révolution pour le Droit et la Liberté. Il sera donc capital de repousser les pièges d'un européisme institutionnel qui constitue, dans l'actuel rapport des forces, la ligne de retranchement des bourgeoisies européennes et de l'impérialisme dominant.

Notre intuition raisonnée fonde une démarche neuve dont l'ambition consiste à entamer, ici et maintenant, une expérience inédite surgissant des particularités nationales, modelée par les traditions pluralistes d'une longue et riche histoire. Expérience qui puise également dans les caractéristiques propres de la lutte des classes dans la France d'aujourd'hui, les justifications d'une voie originale vers la société solidaire de demain. Donc ni référence passéiste, ni modèle importé, mais une exigence politique : renforcement de l'unité populaire, sauvegarde de l'intégrité nationale, amorce d'une dynamique autogestionnaire!

L'Etat en Occident ne fut longtemps, selon Gramsci, qu'une tranchée avancée derrière laquelle se trouvait une robuste chaîne de forteresses et de casemates. Le problème du pouvoir se trouve désormais placé en première ligne dans notre pays. Aux travailleurs, à leurs

organisations, de prendre l'initiative. La politique du secret doit livrer le secret de sa politique. Il faut que l'autogestion, ce sphinx des temps modernes, délivre son verdict.

BIBLIOGRAPHIE

A. — ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE SORELIENNE

La recension exhaustive de la production de Sorel occuperait une trentaine de pages de cet ouvrage. Nous présentons une sélection classée par genre.

I. — LIVRES ET BROCHURES DE GEORGES SOREL

Contribution de l'étude profane de la Bible, Paris, Ghio, 1889, 339 p.

Le Procès de Socrate, Paris, Alcan, 1889, 396 p.

L'Avenir socialiste des syndicats (repris in *Matériaux*), Paris, Jacques, 1896, 99 p.

La Ruine du monde antique, Paris, Jacques, 1902, 385 p. Réédité chez Rivière, 1925 et 1933. Edition espagnole, 1912.

Saggi di critica del marxismo, Palerme, Sandron, 1902, 401 p.

Essai sur l'Eglise et l'Etat, Paris, Jacques, 1902, brochure.

Introduction à l'économie moderne, Paris, Jacques, 385 p. Réédité chez Rivière, 1922. Edition russe, 1908.

Le Système historique de Renan, Paris, Jacques, 1906, 475 p.

Insegnamenti sociali dell'economia contemporanea —

Degenerazione capitalista e degenerazione socialista, Milan, Palerme, 1907, 398 p.
Réflexions sur la Violence, Paris, « Pages Libres », 1908, 275 p. — Onze rééditions chez Rivière (la 4e édition en 1920 comporte le « Plaidoyer pour Lénine »), 458 p. Edition russe, 1907. Edition italienne, 1909. Edition anglaise, 1914. Edition américaine, 1914. Edition espagnole, 1915. Edition allemande, 1928. Edition japonaise, 1928.
Les Illusions du Progrès, Paris, Rivière, 1908, 287 p. Réédité en 1911 avec deux appendices : « Grandeur et décadence » et « La Marche au socialisme », 1927, 1947, 390 p. Edition espagnole, 1909.
La Décomposition du marxisme, Paris, Rivière, 1908, 68 p. Réédité en 1911.
La Religione d'Oggi (traduction d'A. Lanzillo), chez Carabba, éditeur à Lanciano, 1909, brochure.
Le Confessioni — come divenni Sindacalista, Rome, Libreria del Devenire sociale, 1910, 38 p.
Matériaux d'une théorie du prolétariat, Paris, Rivière, 1919. 2e édition, 1921 (suivie d' « Exégèse proudhonienne »), 3e édition, 1929, 414 p.
De l'Utilité du pragmatisme, Paris, Rivière, 1921, 471 p. 2e édition, 1928. *Les Préoccupations métaphysiques des physiciens modernes,* Paris, Rivière, 1921.
D'Aristote à Marx (L'Ancienne et la Nouvelle Métaphysique), Paris, Rivière, 1935, 275 p.

II. — OUVRAGES PRÉFACÉS PAR GEORGES SOREL

LABRIOLA (Antonio), *Essais sur la conception matérialiste de l'Histoire,* Paris, Giard et Brière, 1897.
MERLINO (Saverio), *Formes et essences du socialisme,* Paris, Giard et Brière, 1897.
COLAJANNI (N.), *Le Socialisme,* Paris, Giard et Brière, 1900.
PELLOUTIER (F.), *Histoire des Bourses du travail,* Paris, Schleicher, 1902.
GATTI (G.), *Le Socialisme et l'agriculture,* Paris, Giard et Brière, 1902.
CASTEX (Georges), *La Douleur physique,* Paris, 1905.
LABRIOLA (Arturo), *Karl Marx,* Paris, Rivière, 1910.
GRIFFUELHES (Victor), *Les Objectifs de nos luttes de classes,* Paris, La Publication sociale, 1910.
SELIGMAN (E. R. A.), *L'Interprétation économique de l'Histoire,* Paris, Rivière, 1911.

Berth (Edouard), *Les Méfaits des intellectuels,* Paris, Rivière, 1914.
Missiroli (Mario), *Il Papa in guerra,* Bologne, Zanichelli, 1915.

III. — PUBLICATIONS POSTHUMES

« *Pagine inedite* », introduction de A. Lanzillo*;* in *Le Opere e il giori,* 1er février 1923, p. 49/53.
« *Ultime Meditazioni* », in *Nuova Antologia,* 1er décembre 1928, p. 289/307.
« *Germanismo e storicismo di Ernesto Renan* », in *La Critica,* 1931, p. 110/114, 139/207, 358/367, 430/464.
Propos de G. Sorel, recueillis par Jean Variot, Paris, Gallimard, 1936, 270 p.

IV. — LETTRES OU FRAGMENTS DE LETTRES

343 lettres à Benedetto Croce, de 1895 à 1921, in *La Critica,* 1927-1930.
65 lettres à Paul Delesalle, de 1914 à 1921. *Lettres à Paul Delessalle,* Paris, 1947, Grasset, 238 p.
5 lettres à Robert Michels — *Lettere di Georges Sorel a Roberto Michels* in *Nuovi Studi di Diritto, Economia e Politica,* Rome, septembre-octobre 1929.
Lettres à Hubert Lagardelle, Educazione Fascista, 1933.
27 lettres à Guglielno Ferrero, in *Il Penserio politico,* n° 1, 1972.
Lettres à Mario Missiroli, *Lettere a un amico d'Italia,* Bologne, 1963.
Giornale d'Italia, 20 novembre 1910, Lettre à Lanzillo.
Lettre à Guido Castellano, 9 février 1919, in *Pagine sparse II,* Croce, Naples, 1919.
113 lettres à Edouard Berth, inédit.
Lettres à Marcel Rivière, inédit.
Lettres à Pareto, inédit.

V. — ARTICLES DE JOURNAUX ET INTERVIEWS

Articles :
« *Il Resto del Carlino* », 1910, 1919-1921. Cf. *L'Europa sotto la tormenta* (31 articles) et *Da Proudhon a Lenine* (33 articles), préfacés par Mario Missiroli; articles

publiés du 12 mai 1919 au 3 mars 1921, Editions Corbaccio, Milan, 1932.
Il Tempo, 1919-1921.
Le Matin, 18 mai 1908, Cf. *Réflexions.*
La Petite République, 12 juin 1908.
L'Action française, 14 avril 1910.
Avanti, 15 mai 1915.
Ordine Nuovo, 27 février 1921.
Interviews :
L'Action française, 29 septembre 1909.
Le Gaulois, 11 janvier 1910.
Illustration théâtrale, 5 mars 1910.
L'Humanité, 9 mars 1922.
Réponse à l'enquête de G. VALOIS (1908) : *La Monarchie et la classe ouvrière,* Nouvelle Librairie nationale, 1914.

VI. — ARTICLES ET RECENSIONS DANS DIVERSES PUBLICATIONS

(liste non exhaustive)
Revue philosophique, 1886-1904, quelques articles, surtout des recensions.
Rivista popolare di Politica, 1889-1905, Première référence au marxisme en 1889.
Revue scientifique, 1893-1894.
Ere Nouvelle, 1894, 3 articles très importants sur « La Fin du Paganisme » de G. BOISSIER, repris in *La Ruine du monde antique.*
Archivio di Psichiatria, Scienza penale ed Antropologia criminale, 1894-1895.
Le Devenir social, 1895-1897. Sorel rédige presque seul la revue, nombreux pseudonymes A, B, C, D, E, F, David... Principaux articles :
« Les théories de M. Durkheim », avril 1895-mai 1895.
« Science et religion (G. de MOLINARI) », octobre 1895.
« Sur la superstition socialiste » (GAROFALO), novembre 1895.
« Psychologie des foules » (G. LEBON), 1895.
« La Science dans l'éducation », février à mai 1896.
« *Del Materialismo storico* » (A. LABRIOLA), août et septembre 1896.
« Etudes sur Vico », octobre, novembre, décembre 1896.
« Cours d'économie politique » (V. Pareto), mai 1897.
« *Pro e contro il socialismo* », octobre 1897.
« Une lettre de Sorel », novembre et décembre 1897.
Journal des Economistes, mai 1897 (Sur la théorie de la valeur).

Sozialistische Monatshefte, 1897-1901, 7 articles presque tous reproduits dans les *Saggi* : 1898.
Humanité Nouvelle, 1898-1899, « L'Avenir socialiste des syndicats », cf. *Saggi* et *Matériaux,* « Quelqucs objections au matérialisme historique » (1899).
« *La Riforma sociale* », 1898-1900; surtout « La Necessità e il Fatalismo del Socialismo » (août 1898) et « La Costruzione del Sistema della Storia secondo Marx », août 1900.
Revue politique et parlementaire : deux articles importants :
« La crise du socialisme » (T. 18), 1898.
« La dissension de la « Sozial-Démocratie » en Allemagne à propos des écrits de M. Bernstein » (T. 25), 1900.
Revue de métaphysique et de morale : neuf longs et importants articles, 1899-1911, dont :
« Y a-t-il une utopie dans le marxisme? » (T. 7), 1899.
« L'éthique du socialisme » (T. 7), 1899.
« La crise de la pensée catholique » (T. 10), 1902.
« La religion d'aujourd'hui » (T. 13), 1909.
« Les préoccupations métaphysiques des physiciens modernes » (T. 13), 1909.
Mouvement socialiste : très nombreux articles et comptes rendus, essentiels dans l'œuvre de Sorel, 1899-1907 :
« Correspondance : Conseils du travail et Paix sociale », n° 49, 1er janvier 1901.
« CR Littéraire : Jean Coste », n° 65, 1er septembre 1901.
« Conclusion aux Enseignements sociaux de l'Economie moderne », n° 158, 1er juillet 1905.
« Le syndicalisme révolutionnaire » nos 166-167, 1er/15 novembre 1905.
« Réflexions sur la violencc », n° 170, 15 janvier 1906. Juin 1906.
« Grandeur et décadence de Romc », n° 176, juillet 1906.
« Les Illusions du progrès », nos 177-178, août-novembre 1906.
« Le caractère religieux du socialisme », n° 180, novembre 1906.
« A propos du *Dilemme de Marc Sangnier,* par Charles Maurras », n° 182, janvier 1907.
« Le prétendu socialisme juridique », n° 185, avril 1907.
« Sur Jean-Jacques Rousseau », n° 187, juin 1907.
« La crise morale et religieuse », n° 188, juillet 1907.
« Lettre à Daniel Halévy », n° 189-190, août-septembre 1907.
« L'évolution créatrice », n° 191, octobre 1907 et décembre 1907, avril 1908.

« Grandeur et décadence de Rome. La République d'Auguste », n° 200, juillet 1908.

Les Cahiers de la Quinzaine : 1901-1902, quelques articles dont :

« Quelques mots sur Proudhon », 6 p. et réf., 1901.

Bulletin de la société française de philosophie, 1902-1907.

« Le matérialisme historique », 1902, II, 5.

« Le pragmatisme », 1907.

Etudes socialistes, 1903, quatre articles dont :

« Le compagnonnage. »

Pages libres, 1903.

« Qu'est-ce qu'un syndicat? », mars 1903.

La Critica, 1903-1913.

Préface à la traduction de *La réforme intellectuelle et morale* de RENAN, 1913.

Il Divenire Sociale, 1905-1910, plusieurs articles importants en 1906.

« *Lo sciopero generale* », 1905.

« *Evoluzione e decadenza* », 1909. (Cf. appendice des *Illusions.*)

Revue critique des livres et des idées, 1908.

« Modernisme dans la religion et dans le socialisme. »

La Cité française, 1910.

Manifeste reproduit par P. ANDREU in *Notre Maître, M. Sorel.*

L'Indépendance, 1910-1912. Nombreux articles dont :

« L'abandon de la revanche », 1910.

« Les responsabilités de 1870 », 1910.

« A la mémoire de Cournot », 1911.

« Urbain Gohier », 1911.

« D'un écrivain prolétaire : Lucien Jean », 1912 (Cf. *Matériaux*).

« La révolte idéale. »

« Quelques prétentions juives. »

La Ronda, 1919-1921.

La Revue communiste, 1910-1921.

Plusieurs articles et recensions de Sorel; citons :

n° 5 : « La Chine. »

n° 6 : « Le bolchevisme. »

n° 9 : « Le travail de la Grèce antique. »

n° 11 : « Lénine d'après Gorki. »

n° 14 : « Le génie du Rhin (sur Barrès). »

n°s 18 et 19 : « Les anarchistes et l'expérience de la Révolution russe » (à propos du livre de V. Serge.) »

VII. — CONFÉRENCES DE G. SOREL : DEUX TEXTES IMPORTANTS

« L'éthique du socialisme », conférence prononcée le 20 février 1898 au Collège libre des Sciences sociales et reproduite dans le volume collectif : *La Morale sociale,* Paris, Alcan, 1899.
« La Science et la Morale », conférence tenue le 9 janvier 1900 au Collège libre des Sciences sociales et recueillie dans le volume collectif : *Questions de Morale,* Paris, Alcan, 1900.

B. — ETUDES SUR GEORGES SOREL PUBLIEES EN FRANCE ET A L'ETRANGER

I. — SÉLECTION DE BROCHURES, ÉTUDES, LIVRES SUR GEORGES SOREL, PUBLIÉS JUSQU'EN 1944

B. CROCE : « *Il Pensiero di G. Sorel* », préface à l'édition italienne des *Réflexions,* Bari, 1909.
Agostino LANZILLO : *Giorgio Sorel,* Rome, 1910, 120 p.
Max ASCOLI : *Georges Sorel,* Paris, Rivière, 1921, 48 p.
Enrico LEONE : *Il neo marxismo, Sorel e Marx,* Milan, 1922.
Vilfredo PARETO : *Georges Sorel,* La Ronda, 1922.
Gaëtan PIROU : *Georges Sorel,* Paris, Rivière, 1927, 67 p.
Michaël FREUND : *Georges Sorel, der revolutionäre Konservatismus,* Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1932, 366 p.
Paul DELESALLE : *Bibliographie sorélienne,* International review for social history, Leiden, 1939.

II. — ÉTUDES ET LIVRES SUR GEORGES SOREL PUBLIÉS DEPUIS 1945

FRANCE :

Fernand ROSSIGNOL : *La Pensée de Georges Sorel,* Paris, 1948, Bordas.

Introduction de R. Louzon aux *Lettres à P. Delesalle.*
Edouard Dolléans : *Présence de Georges Sorel,* La Nef, février 1947.
Georges Goriely : *Georges Sorel, pluraliste,* Fédération, novembre 1947. *Le Pluralisme dramatique de Georges Sorel,* Paris, Rivière, 1962.
Pierre Andreu : *Le Socialisme de Sorel,* Fédération, novembre 1947. Numéro spécial consacré au centenaire de la naissance de Sorel. Egalement articles de Robert Aron, Daniel Halévy. — *Notre Maître, Monsieur Sorel,* préface de Daniel Halévy, Paris, Grasset, 1953. Seul ouvrage, d'ailleurs important, publié sur Sorel en France jusqu'au livre de Goriely.
Neil Mac Innes : *Les Débuts du marxisme théorique en France et en Italie (1880-1897).* Cahiers de l'Institut de Science économique appliquée, n° 102, juin 1960 (série S, n° 3).
Robert Paris : *Il Marxismo di Mariategui,* Aportes n° 17, juillet 1970. *Un Sorelismo ambigu,* Aportes n° 22, octobre 1971.
D. Lindenberg : *Le Marxisme introuvable,* Calmann-Lévy. Collection : L'Ordre des choses, 1975. Cf. chapitre : « Georges Sorel ou le Soleil noir de la Révolution. »
Julio Monnerot : *Inquisitions,* Paris, José Corti, 1974. Cf. chapitre : « Georges Sorel ou l'introduction aux mythes modernes. »

R.F.A.

Hans Barth : *Masse und Mythos, die Theorie der Gewalt : Georges Sorel,* Hambourg, Rowohlt, 1959.
Helmut Berding : *Geschichtsauffassung und politische Theorie bei Georges Sorel,* Münich, 1968.

GRANDE-BRETAGNE :

Irwing Louis Horowitz : *Radicalism and the revolt against reason : Péguy, Sorel, Barrès,* Routledge and Kegan Paul, Londres, 1961.
Douglas Pamee : *Georges Sorel, a reconsideration,* Cambridge Journal, 1952.

ÉTATS-UNIS :

Richard HUMPHREY : *Georges Sorel, prophet without honor, a study in anti-intellectualism,* Harvard, Univ. Press, 1951.
James MEISEL : *The Genesis of Georges Sorel, an account of his formative period followed by a study of his influence,* Ann Arbor, 1951.
Lezlek KOLAKOWSKI : *Sorel : jansenist marxist, Dissent,* hiver 1975.

ITALIE :

R. VIVARELLI : Introduction aux *Scritti politici, Turin,* 1963.
E. SANTARELLI : *La Revisione del marxismo in Italia,* Feltrinelli, 1964.
CAVALLARI : *Sorel critica del Marxismo* in *Critica marxista,* n° 2, 1971.
G. B. FURIOZZI : *Georges Sorel e la « Rivista critica del socialismo »* in *Pensiero politico,* n° 1, 1974.
A. ANDREASI : *Sorel nella storiografia contemporanea (1945-72)* in *Il Pensiero politico,* n° 1, 1972.
A.A.V.V. : *Georges Sorel, studi e ricerche, a cura di V.I. Comparato,* 1974, Florence.
G. CAVALLARI : *La genesi del concetto di violenza in Sorel,* in *Giornale critico della filosofia italiana,* II, 1972.
G. PAGLIANO UNGARI : *Sorel e Vico* in *Bolletino di studi Vichiani,* IV, 1971.
SIMONETTI : *Georges Sorel e Guglielmo Ferrero fra « cesarismo » borghese e socialismo* (avec 27 lettres inédites de Sorel à Ferrero) in *Il Pensiero politico,* n° 1, 1972.
Democrazia e rivoluzione, gli scritti più significativì del teorico del « sindacalismo rivoluzionario » présenté par Anne-Marie Andreasi, Riuniti, 1975.
Scritti politici e filosofia, Introduction de Giovanni Cavallari, Einaudi, 1975.
Nicola BADALONI : *Il Marxismo di Gramsci,* Einaudi, 1975.
Giuseppe Lodovico GOISIR : *Sorel e i soreliani italiani,* Il Mulino (Bologne), n° 228, juillet-août 1973.
Gian Biogio FURIOZI : *Sorel e gli anarchia italiani, ricerche storiche,* Florence, n° 1, juin-juillet 1975.

DEUXIEME PARTIE

LA REVOLUTION OU LA MARCHE VERS LA DELIVRANCE

TROISIEME PARTIE
SOREL ET LE MARXISME

QUATRIEME PARTIE
ESQUISSE D'UN PREMIER BILAN DU SORELISME : LE DESTIN AMBIGU D'UNE POSTERITE

Imprimé en France par FIRMIN-DIDOT S.A.
Dépôt légal : 2[e] trimestre 1977
N° d'édition : 3468 — N° d'impression : 0295
23.43.2784.01
ISBN 2.01.003645.X

23.2784.9

la démarche de Sorel est éminemment subversive. Pionnier du marxisme non dogmatique, apôtre du mouvement ouvrier d'action directe, qui s'appelle à présent autogestion, l'auteur des *Réflexions sur la violence* doit être relu et médité à la lumière des grands débats politiques et idéologiques qui traversent la société française.

Michel Charzat, docteur en Sociologie Politique, enseigne à l'Institut d'Études politiques.
Membre du Bureau exécutif et du Comité directeur du Parti socialiste, il est l'un des animateurs du *Centre d'Études, de Recherches et d'Éducation Socialistes.*

H.L. 23.2784.9
77-IV